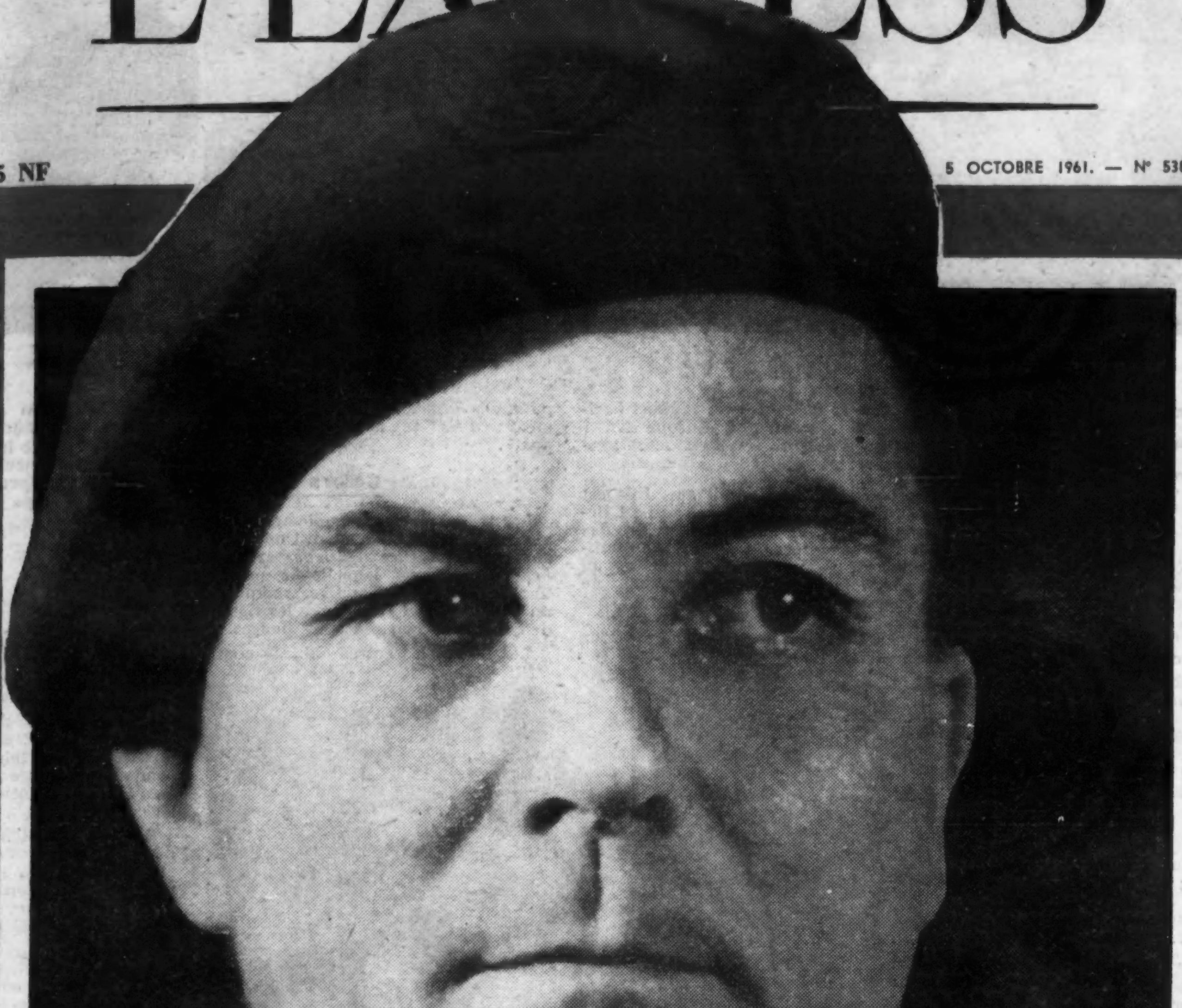
LE MATCH R 4 CONTRE 2 CV

(page 23)

L'EXPRESS

1,25 NF

5 OCTOBRE 1961. — N° 538



MONSIEUR DEBRÉ

par GASTON DEFFERRE

(p. 9.)

(Dalmas.)

LE GENERAL DE BOLLARDIERE *(p. 48).*

« Au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. »

(René Char.)

B1-6 ★★★★★

EUROPE N° 1 : Le[s...]

Ils ont tous les âges

8 millions de foyers.
4 personnes en moyenne par foyer.
2 oreilles par personne,
soit : 64 MILLIONS D'OREILLES.

Il ne s'agit pas de la collection de trophées amassée par dix générations de toreros mais des chiffres officiels tirés d'une étude statistique fort sérieuse sur *« le volume et la structure de l'auditoire d'Europe N° 1 »*.

Il était indispensable en effet pour les responsables de la station de savoir à qui ils s'adressaient. Une grande enquête menée sur l'ensemble du territoire et dans certains pays limitrophes (Belgique et Luxembourg) vient de le leur apprendre.

Il ressort en particulier de cette étude :

1° Que l'auditoire de la station est très étendu ; 6 sur 10 des auditeurs français, et 5 sur 10 des auditeurs belges (de langue française) écoutent Europe N° 1.

2° Que cet auditoire est particulièrement jeune : parmi les auditeurs réguliers d'Europe N° 1, 72 % ont moins de cinquante ans dont 37 % moins de trente-quatre ans.

3° Qu'il est plus cultivé et plus aisé que celui des autres stations de même caractère.

Enfin l'ensemble du public interrogé a employé les adjectifs suivants (en ordre décroissant) pour qualifier la station : « Sympathique », « intéressante », « moderne », « jeune », « délassante ».

1.000 lettres

Mais la plupart des auditeurs d'Europe n'ont pas besoin d'une enquête de ce genre pour se manifester.

Chaque matin 1.000 lettres environ arrivent au courrier. Elles critiquent, suggèrent, demandent: *« Chère Micheline* (à Micheline Francey). *Je vous trouve irrésistible ainsi que monsieur Bibi, voulez-vous m'envoyer la recette du poulet au pamplemousse ? »*

Pour chaque émission, pour chaque animateur, pour chaque journaliste, des lettres, des coups de téléphone, des visites même. Les auditeurs n'aiment pas rester muets, ils veulent à tout prix « participer ». Europe N° 1 est devenu un véritable phénomène sociologique.

Sous Louis XIV...

Cette participation du public n'est d'ailleurs pas toujours spontanée. Les animateurs de la station cherchent de plus en plus à la provoquer. Et ils y parviennent :

Quand Daniel Filipacchi a fait appel à ses jeunes auditeurs, au cours de l'émission : « Salut les copains » en leur demandant de répondre à un grand Gallup, les résultats ont été frappants :

1.150 questionnaires remplis en quelques jours. Des jeunes de tous les milieux et de toutes les régions écrivant pour confier à Europe N° 1 leurs goûts, leurs rêves et... leurs problèmes :

Denise L... a dix-huit ans. Elle est couturière, avoue préférer Gilbert Bécaud, Dalida et Tony Perkins, lire des livres d'aventures, mais pas de quotidien ni d'hebdomadaire. Elle va au cinéma trois fois par semaine, ne pense qu'aux voitures de sport, voudrait habiter New York, mais vivre... à l'époque de Louis XIV (et à la Cour de préférence).

Richard T..., lycéen de seize ans, habite dans le Nord. Son actrice préférée ? Gina Lollobrigida. La voiture de ses rêves? une Porsche ou une Mercédès 300 S.L. Mais il lit huit livres par semaine pendant les vacances et aurait voulu vivre au XVIe siècle, en Hollande pour... « être un Caravage ».

Ils sont des centaines ainsi qui admirent James Dean, les romans noirs, Chicago et les voitures de course, mais souhaiteraient vivre sous un Roi Soleil.

Les parents ? un grave reproche : *« Ils ne comprennent pas que nous puissions aimer le jazz »* ou simplement : *« Ils ne nous comprennent pas »*.

Cœurs tendres

Les jeunes écrivent facilement. Les aînés « jouent » facilement. Une émission du type *« les auditeurs mènent l'enquête »*, dans laquelle le public tient le rôle du détective, remporte un énorme succès et bloque les lignes de S.V.P. pendant plusieurs heures.

Les uns et les autres ont... le cœur tendre et sont tout prêts à faire un effort quand la station le leur demande. Les fameux appels lancés dans l'émission *« Vous êtes formidable »* l'ont prouvé : les auditeurs d'Europe représentent un « effectif » important et valable.

Cet effectif, il fallait le rendre conscient de sa cohésion. C'est ce qu'a cherché à faire Europe N° 1 en créant un Club. Dans les sections locales, les membres (et en particulier les jeunes) trouvent un milieu où s'opère une transposition, sur le plan régional, de l'ambiance de la station.

Il fallait aussi matérialiser cette cohésion, lui donner un signe de ralliement. Le pouce levé, symbolisant le n° 1, a parfaitement fait l'affaire. Depuis trois ans, pendant le Tour de France, la station peut compter ses troupes.

Les girafes

Cette année, elle a même pu apprécier leurs dons artistiques et leur bonne volonté : dans chaque département du Tour les villes avaient décoré sur le thème « Europe N° 1 ».

Des centaines de girafes jaunes, noires et rouges, des arcs de triomphe fleuris, des tableaux vivants ont, pendant quelques semaines, transformé complètement l'aspect des villages de France.

Ces manifestations publiques possèdent d'ailleurs d'autres avantages : elles donnent aux sympathisants l'impression (réconfortante) d'appartenir à un groupe ; aux autres, elles prouvent l'existence et l'importance de ce groupe.

Il est, en effet, assez frappant de voir, sur simple annonce radiophonique, le Palais de la Défense se remplir de 100.000 personnes pour une messe de minuit, ou les feux de la Saint-Jean s'allumer au même instant dans la France entière (du château de Versailles l'équipe n° 1 donnait le départ en allumant un feu géant et 250.000 transistors « transmettaient la flamme »).

Ce mois-ci une nouvelle manifestation publique d'Europe n° 1 va, sans doute, révolutionner le spectacle en France. Il s'agit de « Cinérama-Europe 1 », qui est né de la rencontre de deux hommes : Nicolas Ressini (président de Cinérama Inc.) et Jean Frydmann (président de « Spectacles et Programme » à Europe).

Son principe ? Utiliser une chaîne radiophonique pour réunir un nombre important de spectateurs, en dehors de Paris, autour d'un spectacle complet itinérant comprenant bal, cinéma et music-hall.

L'aérotente de nylon, qui couvre le quart d'un hectare, se gonfle en huit minutes (1) et contient trois mille places est, à elle seule, un spectacle. La foule qui la remplit à chaque séance en compose un autre, tout aussi hallucinant.

Pouvoirs spéciaux

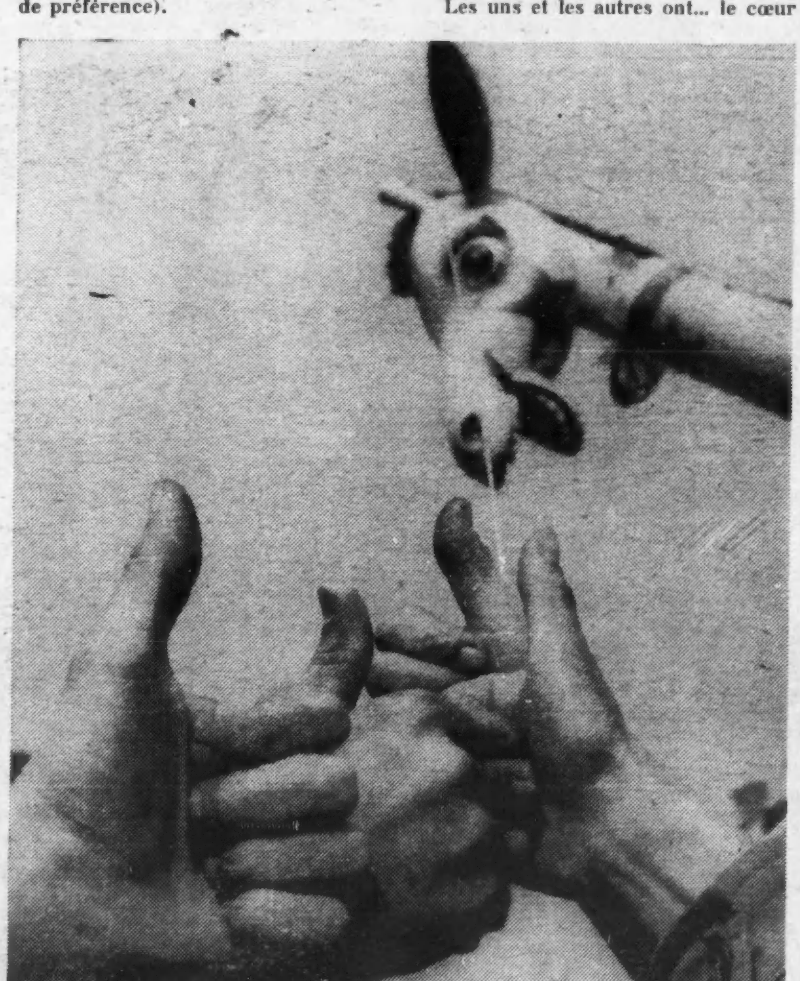
La présence de cette foule aux quatre coins du pays prouve en effet que la station jouit, auprès de ses auditeurs, « de pouvoirs spéciaux ».

Europe N° 1 commence par... se laisser ENTENDRE (en diffusant juste assez d'ambiance pour passer inaperçu), puis se fait ECOUTER.

Son extraordinaire réussite publicitaire repose sans aucun doute sur ce principe.

La masse de ses auditeurs représente, en matière commerciale, un élément déterminant : sur un appel de la station, un grand magasin de la

(1) Par l'établissement d'une différence de pression entre l'extérieur et l'intérieur.



AUX QUATRE COINS DU PAYS.
Un effectif conscient de sa cohésion.

uditeurs parlent aussi

ils font tous les métiers

rive droite reçoit plus de 700.000 clients qui dépensent 1 milliard de francs légers en trois jours.

Dans le coup

Comment la station parvient-elle à des résultats aussi frappants ? Là encore elle essaie de mettre l'auditeur « dans le coup » et surtout de le distraire ou de l'intéresser : en un mot de lui faire aimer la publicité.

C'est d'ailleurs pour elle une question de vie ou de mort. A Europe N° 1 (entreprise privée), la réussite de la publicité conditionne la réussite générale. En janvier 1955, la station démarrait sans un seul contrat. Trois mois plus tard, elle diffusait 14 messages publicitaires par jour. Aujourd'hui, il y en a... trop et les organisateurs doivent limiter le nombre de ces messages.

Même évolution sur le plan purement administratif : jusqu'en 1959, la publicité faisait partie intégrante de Télécompagnie n° 1. Aujourd'hui, une nouvelle société s'est formée. « Régie n° 1 », où sont représentés à parts égales la Société Publicis et le Groupe Image et Son.

Sous la direction de Jean Frydmann et de Jacques Carcassonne, Régie n° 1 assure les recettes de la station.

Une ruche

On a taxé cette équipe de « cheville ouvrière d'Europe N° 1 ». Visuellement, son travail s'apparente beaucoup à celui d'une ruche. Il consiste en effet (pour les non-initiés) à remplir, grâce à des contrats, un certain nombre de cases ou alvéoles qui tapissent une pièce entière. Le « planning » de Régie n° 1 couvre une période de neuf mois et les quatre murs d'une immense salle. Chaque colonne correspond à une journée et chaque ligne horizontale à une heure de diffusion. Les petits cartons multicolores qui garnissent les quelque 50.000 cases représentent 150 clients quotidiens.

En fait, il n'y a *que* 150 annonceurs dans une journée parce que la station s'est limitée elle-même : elle a fixé à 10 le nombre de messages horaires (un message ne devant pas durer plus de 30 secondes).

Trois formules

Elle a décidé aussi, et une fois pour toutes, de rendre la publicité sympathique à ses auditeurs. Les annonceurs, eux, sont parfaitement d'accord avec la formule ou plus exactement les formules que leur propose Régie n° 1 et dont l'efficacité semble absolument prouvée.

● LES ÉMISSIONS PATRONNÉES.

Un exemple : l'émission *« Un millionnaire au bout du fil »*. C'est le type même de l'émission publicitaire avec participation active de l'auditeur.

Un homme est emmené, les yeux bandés, dans une ville de France inconnue de lui. Là, enfermé dans une chambre d'hôtel, il doit dépenser en un quart d'heure, par téléphone, le million qui lui est remis, et obtenir avant que le délai ne soit écoulé, les factures acquittées attestant de ses achats.

L'émission est patronnée par une grande marque de radio-télévision dont les dépositaires assurent le « relais mystère » de ville en ville.

La formule connaît un succès considérable. Elle sera donc conservée, cette année encore.

● LES MESSAGES PUBLI-RÉDACTIONNELS.

Ils résultent d'une étrange (et sympathique) cuisine.

(J.-R. Roustan.)

LE PLANNING DE RÉGIE N° 1. Remplir un certain nombre d'alvéoles.

L'AEROTENTE DE CINERAMA. Une révolution dans le spectacle.

Les « INGRÉDIENTS » sont fournis par le client (nom du produit ou de l'entreprise, arguments publicitaires à respecter).

La « RECETTE » est donnée par un des rédacteurs de l'équipe publicitaire (une idée, une formule...)

Mais le véritable « CHEF » est le meneur de jeu : il improvise la « sauce » qui vient lier le tout, ajoute un peu de piment à droite, un peu de sel à gauche. Son rôle ? rendre la publicité parfaitement digeste.

Cependant, cette forme même de publicité qui, depuis 20 ans déjà, a fait ses preuves, sera réduite. Les messages publi-rédactionnels ne passeront plus désormais que le matin de 9 heures à 12 heures, l'après-midi de 14 heures à 18 h. 30, et le soir après 21 heures.

Les autres tranches horaires, les plus écoutées, vont révolutionner l'art de la publicité radiophonique.

● LES ÉCRANS SONORES.

Europe N° 1 a décidé en effet d'innover, et de présenter à ses auditeurs des « écrans sonores ». Chaque écran groupera trois messages publicitaires de 30 secondes chacun. Il ressemblera à ces séries de petits films présentées dans les salles de spectacle en cours de programme.

Chaque message sera donné sous forme de sketch et utilisera :

— soit des impressions sonores :

Un violon joue avec douceur, puis il « déraille » abominablement.

Une voix : *« Rien de plus acide si ce n'est un estomac qui digère mal. »*

Un nouvel air suave : *« Ah ! ça va mieux, la poudre Machin vous assure une digestion mélodieuse. »*

— soit une progression dramatique :

Le feuilleton policier par exemple. En 30 secondes, les gangsters se retrouvent, font un hold-up, échappent à la police. Leur secret ?... toute la bande rivale le cherche et... le trouve : « les pneus Gunway ».

— soit enfin un enchaînement ou texte de liaison couvrant les trois publicités à la fois. Dans un de ces textes, le directeur de la publicité d'Europe fait des reproches (violents) au meneur de jeu : *« Voyons, mon garçon, ça ne va pas du tout. Vous n'avez pas dit que les bas Chose ne filaient pas. Vous n'avez pas précisé l'adresse du magasin Truc et pas signalé non plus que la lessive Machin n'abîmait pas les mains. »*

Tous les sketches, montés avec amour (et pittoresque) par l'équipe artistique de publicité ont une qualité essentielle : ils font rire, rêver, frémir ou hurler, mais ils ne laissent jamais l'auditeur indifférent.

Parce que, finalement, c'est toujours l'auditeur qui commande. Et puisqu'un excès de publicité le lasserait et perdrait en efficacité, la formule plaira : elle groupe trois messages à la fois et permet de transmettre ensuite une diffusion continue d'un quart d'heure *sans* publicité.

Une manière heureuse sans doute d'établir l'équilibre indispensable entre la publicité et les émissions libres. Equilibre qui, chaque matin à Europe N° 1, se joue entre deux équipes : celle de Télécompagnie N° 1 et celle de Régie N° 1. Un match amical dont le public est finalement l'arbitre.

Pages spéciales
PUBLI-EX

P.M.F. VISE JUSTE

La prise de position de cet homme politique, P.M.F., intervenant pendant cette période de vide politique, de démission massive de l'opinion, est un grand réconfort, particulièrement pour les jeunes.

En tant qu'étudiant, en tant que « pion », je pense vous affirmer qu'il existe au sein de la jeunesse un besoin de renouveau, un besoin de suivre des « valeurs » politiques plus tangibles que les « valeurs » que nous propose de Gaulle.

P.M.F. peut être sûr qu'il vise juste en comptant par avance dans ses rangs la jeunesse. S'il fait appel à nous, je répondrai présent et j'ai conscience de n'être pas seul à être prêt à le faire.

Michel Sauty,
Abbeville.

TRES SATISFAIT

Je suis très satisfait que Pierre Mendès France prenne l'initiative de vouloir mettre sur pied un grand rassemblement de démocrates pour constituer aussitôt qu'il se pourra un gouvernement de « transition ».

Mendès France trouvera dans le pays un appui massif. Dans tous les partis républicains, la S.F.I.O. notamment, dont le congrès vient de s'achever en déclarant que la faillite du régime est totale. Guy Mollet cette fois a l'air décidé.

Ce que nous pouvons déplorer, comme toujours, c'est que Guy Mollet refuse l'appui des communistes, qui s'impose pourtant si nous voulons être sûrs de remporter la victoire.

J'ai noté avec plaisir que Mendès France avait l'intention, dès le mois prochain, de se rendre dans plusieurs départements et villes de France. J'espère un jour le voir à Niort, comme il y a cinq ans. J'avais été bien content.

Edouard Réauthé,
Melle (Deux-Sèvres).

A POINT

La déclaration de Pierre Mendès France vient, à point nommé, nous redonner espoir et courage. Non qu'elle établisse une solution simple et toute faite. Non qu'elle soit l'occasion de quelque prouesse pseudo-littéraire et de quelque formule tapageuse. Non. C'est son grand mérite : elle n'endort pas, elle réveille. Loin d'être pétrie de mythes et de phantasmes, elle attire l'attention sur les réalités.

Nous souhaitons tous qu'une force populaire, puissante, décidée, vienne enfin combler le vide politique français : nous savons que cela est possible. Et c'est le grand mérite de P.M.F. que d'avoir tenu le rôle du catalyseur dans ce grand mouvement de coalition démocratique que l'on pressent.

D. Noguez,
étudiant,
Bordeaux.

FAIRE CIRCULER

Merci à P.M.F. pour son analyse lucide et courageuse de trois années de gaullisme. Il faut que cet appel soit entendu. Et nous n'avons pas quatre années pour y répondre...

J.-J. S.-S. dit : octobre peut être l'échéance. Guy Mollet et la S.F.I.O. opèrent le retournement. Par-delà les chefs (et nous leur accorderons le grand pardon), l'Appel s'adresse aux millions de démocrates angoissés et dans l'attente. Les « non » et les « oui » d'hier doivent dresser le barrage, opérer le regroupement nécessaire qui évitera l'échéance prévisible d'un régime qui, alors, n'aura été que péripétie.

Ci-joint 500 francs pour envoi de quatre exemplaires de « L'Express » à faire circuler.

J.-A. Banize,
Creuse.

VERDICT DE LA T.V.

Je relève dans l'article de J.-J. S.-S. : « Que la foule aime acclamer sur les routes une grande vedette de la T.V., subir son charme... »

Eh ! cher monsieur, cette foule, ne serait-ce pas un peu aussi la Nation ?... Vous qui ne cessez d'en parler — en termes que, le plus souvent, j'approuve — respectez son verdict, même lorsque celui-ci semble favorable à la « grande vedette de la T.V. ».

Je dois dire, en tout cas, que le léger mépris que laisse deviner votre expression, me froisse.

R. G.,
militaire du contingent.

LE RAPPORT SAUVAGEOT

Je viens de lire avec stupeur qu'un rapport dit « Sauvageot » établissait une discrimination dans la future émigration en métropole des Français d'Afrique du Nord. En effet, cette « étude » affirme en substance que l'émigration des cadres, directeurs et en général de tous les bien nantis est à favoriser par tous les moyens, tandis que celle des Français de condition modeste n'est pas opportune.

Cette subtile distinction est une monstrueuse injustice. Pour profiter de l'aide et de la sollicitude de l'Etat, faudra-t-il faire partie de la classe des « seigneurs de la colonisation » ou d'une prétendue élite ?

De nombreux Français n'ont retiré aucun profit de leur séjour aux « colonies ». Ne serait-il pas dans l'ordre naturel des choses que l'on n'oublie pas de venir en aide à la masse des petites gens de condition modeste dont l'établissement en métropole se révélera pénible ?

J. B.,
Casablanca.

LE VRAI CHRISTIANISME

A la suite de votre dernier article « Du plomb dans la tête... » que j'ai apprécié dans ses grandes lignes, il est cependant un passage où vous cédez à une trop grande subjectivité.

Ceci se situe au milieu du 3e paragraphe... : « O Seigneur, votre droite est terrible ! » Non seulement vous laissez sous-entendre que Dieu n'appartient qu'aux gens dits de « droite » mais vous prêtez à ceux pour qui « la vie c'est le Christ » une attitude endormie, une personnalité qui ne se tient pas debout, mal à l'aise en ce monde qui se réfugie dans les bras de Dieu, qui en quelque sorte s'évade.

Laissez-moi vous dire que c'est une caricature du christianisme que vous rejetez et vous n'êtes pas la seule, mais le christianisme est autre.

Vous voulez enseigner le civisme à chaque homme. Je vous suis, mais ne dites pas que cela aille de pair avec la suppression de Dieu.

Xavier Chavanne.
Etudiant.
Morestel (Isère).

LE MONDE DU TRAVAIL

Le monde créateur qui est le monde ouvrier, le monde du travail, de quelque origine soit-il, demande une protection, pour tout ce que ses ancêtres et lui-même ont déjà réalisé, jusqu'à ce jour, pour l'histoire, les richesses, créées depuis des siècles, pour la paix et le bien-être de tous.

Cette société créée par des millions de travailleurs devrait avoir un droit de « veto » aux décisions prises par ceux des fanatiques qui n'envisagent la paix qu'en préparant de nouveaux conflits.

Marcel Collet.
Charpentier.
Grenoble.

JE CRAINS QUE LES RUSSES...

Il est actuellement de bon ton, dans tous les milieux et non seulement intellectuels de dire du mal de l'Amérique et des Américains. Je trouve que votre article est excellent et courageux.

Je suis allé aux U.S.A. étudier des problèmes de recherche scientifique médicale, j'ai parcouru tous les Etats et approché tous les milieux. Bien entendu, il existe une élite intellectuelle scientifique et artistique de toute première qualité. Mais ce n'est pas là le plus intéressant...

Je crains comme vous que les Russes ne comprennent mal la mentalité américaine et ne soient très mal informés...

Les Américains ont un niveau de vie extraordinairement élevé mais sont très idéalistes, contrairement à ce que croient les Russes. La démocratie et la liberté sont des notions auxquelles ils croient très profondément, beaucoup plus que nous, hélas !

Pétain pensait aussi que la défaite de 1940 était due au Front Populaire et aux congés payés. Krouchtchev serait sage de ne pas renouveler la même erreur de jugement.

Docteur André Roussel.
Paris.

UN ABSURDE RETOUR

Ce ne peut être que par suite d'un concours aberrant de circonstances que le progrès scientifique et technique, au lieu de stimuler le progrès social et le développement de la conscience humaine, peut paraître actuellement entraîner avec lui un abandon de cette conscience, un absurde retour à la loi de la jungle.

Le développement d'une conscience humaine, mondiale, fondée sur l'enseignement de la valeur fondamentale que constitue l'homme, ce développement est devenu, dans le monde où nous vivons, la condition nécessaire de l'existence de gouvernements « humains » et « démocratiques ».

Car ce que les masses populaires conçoivent sous ce terme en apparence usé, c'est justement, c'est précisément cette notion, éternelle espérons-le ! que la valeur fondamentale c'est l'homme. Et c'est l'hiatus entre cette vérité profondément ressentie, officiellement proclamée, et la caricature d'intégration qu'en donnent les gouvernements du monde à l'heure où de tous les horizons les nouveaux moyens de communication leur en apportent l'écho, qui suscite l'immense malaise des hommes conscients.

Georges Lagoutte,
Paris.

UNE ANGOISSE STERILE

Pourquoi, alors qu'il existe ce problème affreux, vital : une menace de guerre atomique, n'y consacrez-vous pas toutes vos forces ?

Si « L'Express » ne fait rien en ce sens, n'organise pas une campagne, ne forme pas un mouvement qui aille grossir les rangs de Bertrand Russell, par exemple, il n'aura fait que développer en nous une angoisse terrible et stérile qui, au lieu d'être un ferment, finira par nous annihiler.

Laure Guille,
Paris.

L'APOLITISME ETUDIANT

J'ai appris par la presse que trois sièges ont été enlevés à l'U.N.E.F. au Conseil d'administration du Centre national des œuvres universitaires et ont été accordés à la nouvelle Fédération des étudiants, créée le 29 juin 1961 à Montpellier par certains membres du bureau de l'A.G.E.M.

Je suis moi-même étudiante à Montpellier. Je n'avais jamais pris parti dans cette lutte qui oppose l'U.N.E.F. aux « apolitiques », car je pensais qu'il était peut-être plus normal que le syndicalisme étudiant soit apolitique. Mais j'ai pu me rendre compte que cet apolitisme n'était qu'hypocrisie. C'est ainsi que j'ai entendu absolument par hasard un membre du bureau de l'A.G.E.M., membre d'une liste « apolitique », s'écrier lors du « putsch » du 22 avril 1961 : « Ils vont voir ce que c'est, l'apolitisme ! Vive Salan ! Les paras à Paris ! Mort à de Gaulle ! » Après cela, suivait toute une théorie sur « l'Algérie française ».

Bien d'autres faits encore m'ont prouvé que cet apolitisme n'est qu'une façade. Comment le pouvoir ne le sait-il pas ou pourquoi ferme-t-il les yeux ?

J. G.,
Montpellier.

TELEGRAMME A M. PAYE

« Instituteurs et institutrices de la circonscription d'Ussel, réunis en assemblée générale, le 28 septembre 1961 à Ussel, demandent maintien à son poste de M. Mayoux, inspecteur primaire. Stop. Au cas où son déplacement d'office deviendrait effectif, manifesteraient leur solidarité par arrêt du travail. Stop. Le syndicat des I.P., la F.E.N., et le S.N.I. s'associent à cette protestation. »

EPOUSER UN NOIR

Je n'ai pas vu l'émission sur le racisme dont parle Jean Daniel, mais j'en ai lu pas mal de commentaires et, dans l'ensemble, je suis bien d'accord avec J. Daniel. Je crois pouvoir dire en mon âme et conscience que, depuis plus de vingt ans, je suis profondément antiraciste ; d'ailleurs, il m'est arrivé d'avoir à le prouver pendant la guerre.

Pourtant, à la question : « Donneriez-vous votre fille en mariage à un Noir ? » — les miennes ont 11 et 7 ans actuellement — je dois répondre en toute franchise que j'essaierais d'empêcher cette union, mais simplement comme j'empêcherais de toutes mes forces deux jeunes êtres humains de se jeter ensemble à l'eau... et sans aucune arrière-pensée de différence qualitative entre ma fille et son ami.

Dans le monde où nous vivons actuellement, le bonheur d'un couple mixte est si terriblement menacé, de l'intérieur comme de l'extérieur, qu'il faut être complètement inconscient ou alors véritablement héroïque, si l'on est lucide, pour s'embarquer dans une telle aventure.

Il y a un cas toutefois, dans lequel je ne m'opposerais pas au mariage de ma fille avec un Noir : si je pouvais m'assurer, chez l'un comme chez l'autre, d'une foi chrétienne assez solide et profonde pour pouvoir faire front ensemble à la fois contre l'ennemi extérieur et intérieur, dans la conviction inébranlable de l'égalité fondamentale de toutes les races devant Dieu et dans la charité inépuisable qui « supporte tout, croit tout, espère tout... et ne périt jamais ».

B. H.,
Nancy.

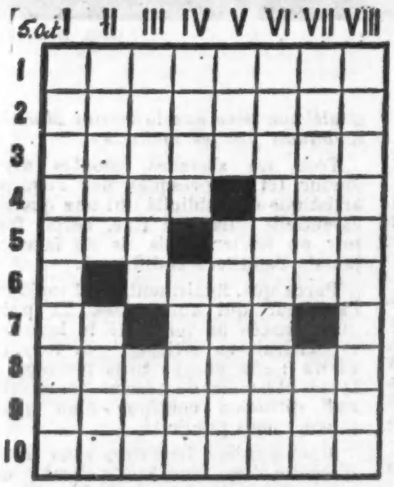
« L'EXPRESS » SOUS LE BRAS

« L'Express », c'est un journal pour intellectuels. » Combien de fois et avec quel ton dédaigneux ai-je entendu cette affirmation qui me mettait mal à l'aise ?

Mais aujourd'hui le voile s'est estompé et je suis fier de lire cet hebdomadaire. Dans le monde du travail où j'évolue, il me permet de garder le contact avec tout ce qui enrichit l'homme (principalement le respect d'autrui).

J. M.,
19 ans,
Créteil.

Mots croisés n° 312



Horizontalement : 1. Jordanienne, elle a vu jadis naître un homme dont ses habitants contestent aujourd'hui le pouvoir. — 2. Complète ce qui sert. — 3. Ferait fortune dans le Tanezrouft. — 4. Recouvrait un enfant de Savoie. Sur le dos ou à la main. — 5. Derrière nous, ou bien devant, mais à plus grande distance. Scythe, qui devint plutôt dace. — 6. Préparer une conquête, pour les descendants des conquérants. — 7. Deux voisines dont les tracés sont bien voisins. Ont circulé en Bessarabie, pendant la guerre, puis ont été retirés. — 8. Arrivons, comme on ne dit pas à l'Institut. — 9. Fortement opposée à Rome, bien qu'elle en tire son nom. — 10. Traitée avec plus de faveur que de sincérité.

Verticalement : I. On y reçoit souvent des nouvelles de Dominique. — II. Tout doit y aller, c'est une façon de parler. Aura un jour plus de bois. — III. Harem d'un malpropre. Archi, sur les bords du Danube. — IV. Lampiste, même pas. Bon pour porter à la campagne ou au jardin. — V. Le pauvre Alphonse ne vit pas le temps s'y arrêter (tout au plus peut-être sa montre). Lorient est plus à l'est. — VI. Taillions en oblique. — VII. A dû, plus d'une fois, entendre contester le mouvement. Ne s'allonge pas. — VIII. Un peu plus brillante, grâce à la chimie.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	M	I	S	A	R	D
2	A	G	E	N	E	S	I	E
3	R	O	N	C	I	E	R	S
4	A	N	T	I	N	■	A	S
5	B	I	E	N	■	C	I	I
6	I	S	■	E	L	I	S	E
7	N	A	C	R	E	R	■	N
8	I	N	D	E	■	I	O	N
9	E	T	I	N	C	E	L	E
10	R	E	I	T	E	R	E	S

Solution du n° 311

FORUMS REGIONAUX

● *Basses-Pyrénées.* — Réunions avec la participation de M. Édouard Depreux :
— Vendredi 6 octobre à Oloron-Sainte-Marie, salle de la mairie, à 21 heures.
— Samedi 7 octobre, à Bedous (vallée d'Aspre), à 21 heures.
— Vendredi 8 octobre, à Pau, Pavillon des Arts, à 9 h. 30.

● *Sarthe.* — Une conférence-débat est organisée le mercredi 11 octobre à 20 h. 45, salle des Concerts au Mans, avec la participation de Jean Binot qui parlera de : « L'Ecole et la République ».

SIGNATURE

● Jacques Fauvet et Jean Planchais signeront leur livre : « La Fronde des Généraux » (Arthaud), le lundi 9 octobre 1961, à partir de 18 h. 30, à la librairie-club Echanges, 11, avenue de la Motte-Picquet, Paris (7e).

Bulletin d'abonnement

à

L'EXPRESS

à nous renvoyer 29, rue de Marignan - PARIS (VIIIe)

M ____________

Adresse ____________

____

Profession ____________

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF France, 70 NF étranger (1) qu'il vous remet en un

- chèque bancaire (1)
- chèque postal
- virement à votre C.C.P. Paris 737.819

(1) Rayer les mentions inutiles

L'EXPRESS

DIRECTION
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
FRANÇOISE GIROUD

REDACTION
Rédacteur en chef : PHILIPPE GRUMBACH
Dir. de « Madame Express » : CHRISTIANE COLLANGE
91, Champs-Elysées, Paris-8e. ELY 88-61.

ADMINISTRATION
Secrétaire général : JACQUES HUTEAU
Dir. de la Publicité : M.-C. DE FLEURIEU
29, rue de Marignan, Paris-8e. ELY 23-89.

Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan, Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

« L'EXPRESS »
S.A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN SCHREIBER

L'EXPRESS

LA NATION

La succession

Toutes les conditions sont réunies pour que le pouvoir actuel soit renversé. Toutes sauf une...

FAISONS un rêve, mauvais ou bon : nous sommes en République parlementaire. Conclusion : le gouvernement est renversé avant un mois.

Toutes les conditions d'une crise en régime parlementaire sont en effet réunies ; un gouvernement usé, divisé, sans autorité ni majorité ; une double opposition également résolue ; une combinaison de remplacement à droite, une autre à gauche ; une opinion déçue.

1 S'il n'y a jamais eu de véritable gouvernement, il y avait au moins jusqu'ici une vague solidarité entre ministres. Avec l'âge et l'échec, ce dernier lien se relâche de plus en plus ; le Premier ministre encourage secrètement la publication d'articles que désapprouve le ministre responsable ; tel membre du gouvernement confie à une ambassade étrangère qu'il réprouve la politique allemande du chef de l'Etat, et tel autre confesse qu'il condamne les brimades contre l'U.N.E.F.

Sans unité, le gouvernement est sans autorité ; il est depuis longtemps incapable de se faire obéir en Algérie. Mais il est aussi de plus en plus bafoué en métropole. Ses hauts fonctionnaires ne cachent pas qu'ils sont là pour assurer, non la survie de la Ve République, mais la continuité de l'Etat. Les préfets qui ont connu deux régimes depuis trois ans s'apprêtent à en servir un troisième. Et les fonctionnaires d'exécution ne sauraient montrer plus de zèle que les fonctionnaires d'autorité.

L'U.N.R. elle-même

Le parti radical a gouverné le pays pendant des années parce que, quoique n'ayant pas la masse pour lui, il avait, disait-il, les cadres ; le régime gaulliste ne les a pas.

2 Sans majorité, le gouvernement l'est depuis la démission de M. Lecourt, qui, raison ou prétexte, lui a aliéné définitivement la sympathie du M.R.P. Il ne se passe pas de dimanche sans qu'une fédération ou un mouvement réclame le retrait de ses ministres. Autant que la politique familiale, la politique agricole sera un test décisif pour un parti qui s'est renouvelé en s'implantant profondément dans les campagnes.

Les indépendants, qui ont toujours eu un pied dans l'opposition, sont en voie d'avoir les deux. M. Pinay, qui ne s'est jamais autant dépensé en secret, a juré la perte de M. Debré et du général de Gaulle. Son action têtue et vindicative va se trouver renforcée par la probable rentrée politique de M. Roger Duchet, qui se voit justifié d'avoir préconisé le « Non » le 8 janvier 1961.

L'U.N.R. elle-même est déçue, divisée, découragée et tel de ses membres parle de M. Debré comme ose à peine en parler M. Guy Mollet. Vienne un débat difficile, agricole par exemple, et des défaillances ne manqueront pas de se produire dans le parti de la fidélité.

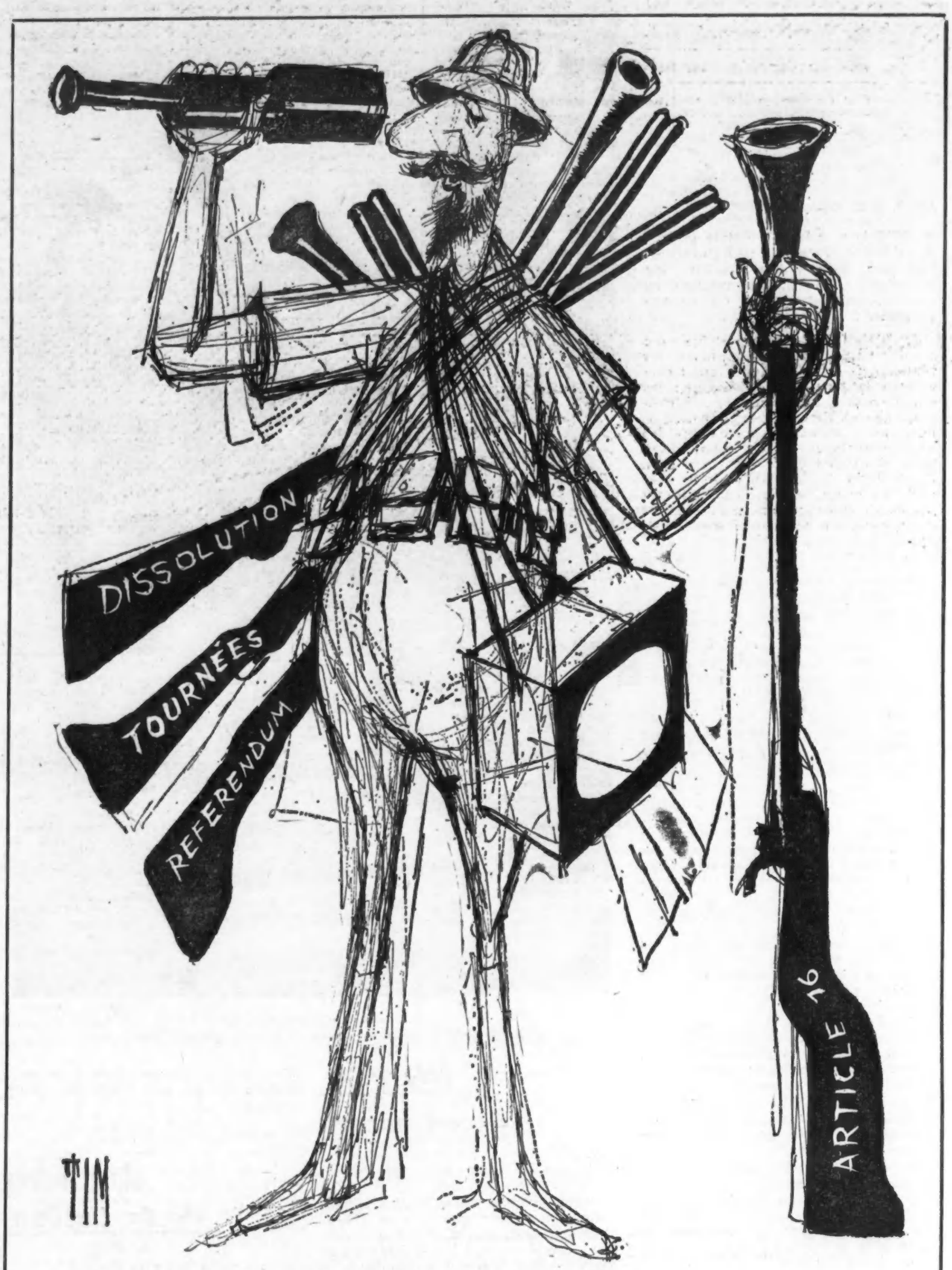
Cette absence de majorité survient au moment où il est mis fin à l'absence d'opposition.

Aussi longtemps que les socialistes ménageaient le pouvoir, aucun regroupement n'était possible à gauche. En passant dans l'opposition totale, M. Guy Mollet fait plus que conserver ou même consolider sa position à la tête de son parti ; il fait plus que préparer son avenir électoral en le lavant des compromissions passées avec le régime ; il a permis la reprise de contact, autorisé le rapprochement avec les autres formations de gauche. Depuis trois ans, aucune tentative n'avait été faite en vue d'unir leurs efforts.

3 Si le général de Gaulle venait à disparaître, la gauche et la droite seraient moins prises au dépourvu.

Les activistes les moins déraisonnables n'ignorent ni les risques d'une guerre civile, ni les difficultés qu'ils éprouveraient à diriger eux-mêmes l'Etat. Leur tactique consiste désormais à se présenter comme les défenseurs, les restaurateurs des libertés fondamentales et du régime parlementaire et leur but est de laisser porter au pouvoir M. Pinay, ou de s'abriter derrière lui.

La gauche, elle, peut espérer que les conversations Guy Mollet - Mendès France s'étendront aux autres partis et tendances en vue de définir un programme commun et non seulement une méthode et un calendrier comme en 1956.



Tracassin de Tarascon

En dehors du Parlement

Ainsi, de part et d'autre, un dispositif de remplacement de l'actuel pouvoir est mis en place. Mais il reste encore théorique parce que :

1° L'actuelle Constitution rend difficile l'ouverture d'une crise pour deux raisons.

Les défaillances de la majorité ne comptent pas si elle ne va pas jusqu'à voter une motion de censure ; il suffit que les opposants s'abstiennent pour sauver le gouvernement.

La menace de dissolution, brandie par le général de Gaulle, empêchera la dissidence de se manifester ouvertement à l'U.N.R. et fera reculer nombre d'indépendants et de M.R.P.

Seule la gauche ne la craint pas.

2° Le général de Gaulle est bien résolu à ne pas quitter volontairement le pouvoir dont la vacance ne peut s'ouvrir actuellement que par sa disparition physique. Ni une agitation intérieure, paysanne ou non (espoir de la droite), ni une insurrection algéroise (pronostic de la gauche) n'en viendraient aisément à bout. Il y a là une lacune, un trou, un hiatus dans les calculs des uns et des autres que seul l'événement semble par eux chargé de combler.

3° Si cependant l'une ou l'autre de ces hypothèses se réalise, la gauche est-elle présentement en mesure soit de prendre le pouvoir, soit d'empêcher les activistes de s'en saisir ?

La S.F.I.O., le P.S.U. et les Radicaux ont le choix entre deux formules : « Front Républicain » ou « Front Populaire ». S'ils préfèrent pour l'instant n'en choisir aucune, pour d'évidentes raisons tactiques, ils ne pourront à la longue éluder le problème.

Mais, comme dans les derniers mois de la IVe, l'impression prévaut de plus en plus, même au sein des partis et de l'Assemblée, que le sort du gouvernement et celui du régime se joueront en dehors du Parlement.

REGULUS.

EDDY
SHIRTMAKER TAILOR
présente
sa nouvelle collection
de
COSTUMES
et
IMPERMÉABLES
CHAMPS-ELYSEES LIDO, PARIS

ALGÉRIE

Veillée d'armes

● *Notre envoyé spécial en Algérie a vu naître la nouvelle épreuve de force.*

Alger, le 15 septembre

TOUT le monde le constate aujourd'hui à haute voix : l'Administration n'est plus qu'une façade. Son isolement est total. Ses rouages ne fonctionnent plus pour les raisons suivantes :

1° Difficultés d'entreprendre ou même simplement de poursuivre des réalisations économiques à long terme comme le plan de Constantine ; les chantiers sont abandonnés (d'où chômage accru). Même chose pour les réalisations à court terme, comme les « dégroupements » de population. Ceux-ci avaient été entrepris malgré l'opposition de l'Armée. Mais ils sont arrêtés à cause du départ de certaines unités. Ce départ a ramené l'insécurité dans certaines zones qui sont entièrement reprises en main par le F.L.N. et administrées par l'O.P.A. (1).

2° Absentéisme ou hésitation des élus musulmans.

3° Perte de contact de l'administration préfectorale avec les populations musulmanes et avec l'élite nationaliste. Les nouveaux préfets musulmans n'ont aucune audience auprès d'eux.

4° Perte de contact avec l'Armée qui s'isole depuis le putsch et souvent ne veut pas avoir de rapports avec les préfets musulmans.

5° Perte de contact avec les Européens, depuis la dernière vague d'arrestations.

Cette paralysie de l'Administration s'accélère d'autant plus qu'elle ne reçoit aucune directive de Paris. Dans l'état actuel des choses, on a l'impression d'une série de corps isolés : Administration, Armée, élus, et les deux communautés.

Il faut ajouter à cela que 90 % des petits fonctionnaires sont des Européens sympathisant avec l'O.A.S. et noyautés par elle. Leur fonction consiste actuellement à « informer » les dirigeants de l'O.A.S. Il n'y a pas de sabotage proprement dit à l'échelon de l'exécution ; c'est d'ailleurs inutile, l'intérieur de l'édifice administratif s'effritant de lui-même.

Impressions se dégageant de conversations avec des membres de l'administration préfectorale et de la Délégation générale :

Le dégagement devrait être défini, organisé, échelonné.

Voici ce que me dit un administrateur : « *Ne partons pas en laissant la pagaïe au F.L.N. L'intérêt de l'Algérie et de la France est de faciliter la tâche du G.P.R.A.*

« *Le but d'une administration libérale serait de préparer correctement l'Algérie à l'indépendance ; or l'absence de directives venant de Paris fait que le corps administratif a l'impression de saboter l'avenir de l'Algérie.*

« *Il n'y a plus de politique de rechange. Le seul moyen d'éviter un effondrement total est de négocier au plus vite.* »

(1) Organisation politique du F.L.N.

(Dalmas)

SUR LES MARCHES DU FORUM.
« Il se passerait la chose suivante : nous attaquerions Alger. »

L'O. P. A. à ciel ouvert

Mostaganem, le 17 septembre.

A Mostaganem même, l'O.A.S. se manifeste peu. Deux attentats au plastic depuis le mois d'avril, et quelques inscriptions à la craie insignifiantes. Les Européens en parlent à voix basse et avec admiration comme de l'ultime espoir, mais ils ont peur de la police et du F.L.N. Beaucoup quittent Mostaganem et partent en métropole s'ils en ont les moyens. Le découragement, le pessimisme est général.

La police locale est entièrement « pourrie » et il n'y a pas d'autre police dans le département.

Les attentats F.L.N. battent tous les records. Il n'y en a jamais eu autant depuis le début de la guerre. L'O.P.A. et ses collecteurs opèrent à ciel ouvert, en pleine rue. Armée et police semblent totalement s'en désintéresser. Il y a très peu d'arrestations.

On peut voir là, d'une part, une sorte de « dégagement » (amertume, découragement). D'autre part, les rafles sont interdites. Les arrestations ne sont plus autorisées que sur accusations précises et personnelles. Il devient difficile d'enfreindre la loi sans risquer de passer en jugement ou d'être révoqué. La police locale, aussi « pourrie » qu'elle soit, craint pour son avenir, et ne se « mouille » pas.

A Mostaganem, le contingent est délibérement hostile aux Européens et les officiers « divisés » comme partout. Les officiers de l'E.M. de la région passent pour être fidèles.

(Le colonel qui commande à F..., un « inconditionnel » qui exerce une répression très dure contre le F.L.N., a déclaré à qui voulait l'entendre qu'il emploierait les mêmes moyens contre l'O.A.S.)

Les bébés de la Casbah

Bab el Oued, le 19 septembre.

Dans un petit bar triste et sale de Bab el Oued, je rencontre un chef d'îlot de l'O.A.S.

LUI. — *De Gaulle va démissionner, c'est sûr.*

MOI. — Absolument sûr ?

LUI. — *Mais oui. C'est cuit. Nous sommes très bien renseignés.*

MOI. — Et s'il restait ?

LUI. — *S'il restait ? Il faudrait que sa politique algérienne change. On l'y forcera. D'ailleurs, il faut bien le dire, il n'a pas encore lâché l'Algérie, il cause, il cause... et nous sommes toujours là. Mais s'il abandonnait vraiment l'Algérie, il se passerait des choses terribles. Tout sauterait ; la Casbah d'abord. Tout est prêt, en un quart d'heure, il ne reste rien de la Casbah. Mais croyez-moi, on n'aime pas faire cela, on aime bien les Arabes, pensez ; il y a 7.400 bébés dans la Casbah ?* (rêveur) *7.400 bébés...*

Brusquement, il se ranime : « *Si vous aviez vu l'autre jour à Bab el Oued tous ces jeunes de 18 ans...* (avec admiration) : *ils étaient couverts de poussière, de sang, de sueur. Ils sont gonflés, les petits gars. Ils ne reculeront pas, aucun de nous ne reculera, on forcera à marcher ceux qui mollissent et on descendra ceux qui ne sont pas sûrs.*

MOI. — Qui vous fournit le plastic ?

LUI (il me regarde avec indulgence, vraiment ces non-initiés font pitié). — *La police, bien sûr !*

Il poursuit sa pensée :

« *Si de Gaulle lâche l'Algérie, Paris sautera, il ne restera rien, ni de l'Algérie, ni de la France.*

« *D'ailleurs si de Gaulle suit cette politique, c'est parce qu'il est dirigé par les communistes. Tout le monde sait ici que ce sont les communistes qui détiennent le pouvoir en France.*

(Un silence.) Il se penche vers moi avec un sourire : « *Vous voyez,* me dit-il, *tous les soirs j'attends les explosions, j'en ai besoin, je les aime. Je bois café sur café, je regarde l'heure, je fume, je fume, je m'énerve à attendre. Si à 10 heures rien n'a éclaté, je n'y tiens plus, je suis inquiet, je téléphone à mon chef direct. Il me rassure. Enfin le premier plastic explose, je suis soulagé, je m'installe, je les écoute, je les compte...* (un long soupir) : *je ne peux plus m'en passer.*

Ce chef d'îlot est possesseur d'un stock de plastic qu'il dépose lui-même et il en distribue à ses subordonnés.

« Maintenant, avec cette haine... »

Alger, le 21 septembre.

Réflexion d'un activiste. (C'est une réflexion que j'ai entendue à plusieurs reprises) : « *Si on devait tout lâcher, il fallait nous le dire plus tôt. On aurait donné tout de suite l'indépendance à l'Algérie comme en Tunisie et au Maroc, et nous aurions pu rester. Tandis que maintenant, avec toute cette haine... C'est votre faute, vous auriez dû nous expliquer qu'il était impossible de faire autrement, nous aurions compris.* »

Ces garçons qui, à Bab el Oued...

Alger, le 22 septembre.

Hier soir, j'ai entendu le discours de Salan à la télévision. Alger tout entier retenait son souffle pour l'écouter. Apparemment, les Européens sont tous devenus O.A.S. Ce soir, un concert assourdissant de klaxons commence vers 9 heures, puis les casseroles se déchaînent.

Vers 11 heures, je fais un tour à Bab el Oued. Tout le monde est dans la rue. Extraordinaire de constater encore une fois à quel point l'Algérie (européenne et musulmane) est un pays jeune. Garçons et filles frappent avec des bâtons sur les voitures, les caisses, les poubelles. Dans un tintamarre indescriptible de bruits de ferraille, de sifflets à roulette et d'éclats de rires. Les camions des gardes mobiles fendent lentement les groupes surexcités, ils sont inondés de huées et de rires, mais tout se passe dans une atmosphère de kermesse joviale. Les gardes mobiles ont du mal à étouffer quelques sourires pleins d'une indulgence amusée.

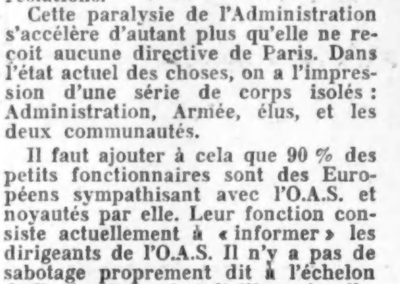
Pourtant, ce sont ces mêmes garçons, ou ce sont leurs frères, qui, il y a dix jours à peine, à Bab el Oued...

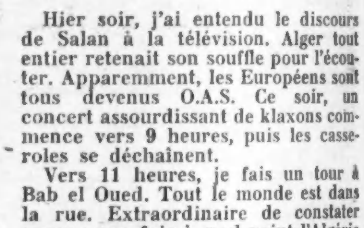
La négociation directe

Constantine, le 27 septembre.

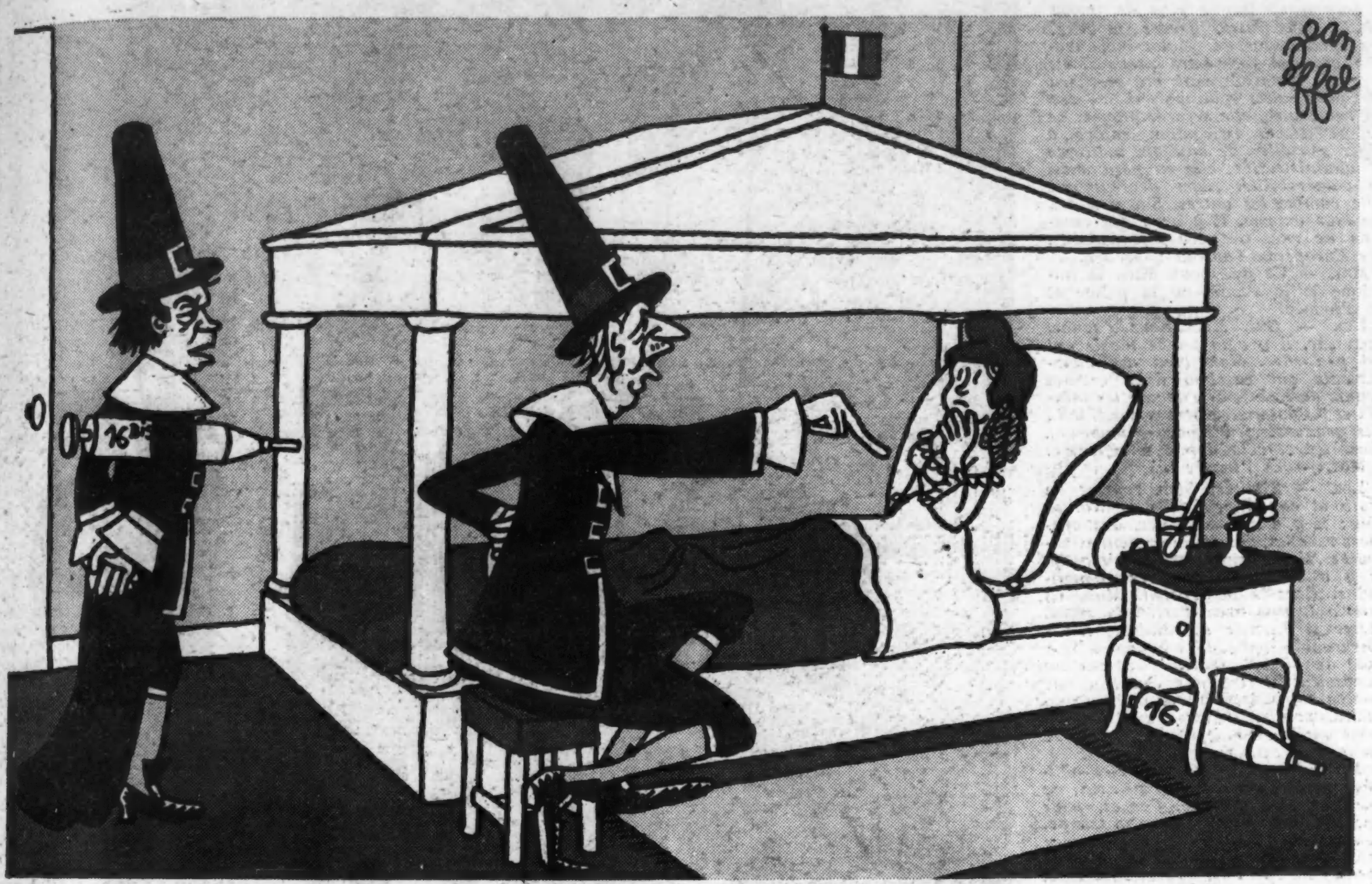
L'Armée recule, des postes sont abandonnés, c'est une défaite qui s'installe, paradoxalement, sur une victoire militaire.

Cela explique, entre autres, le dan-





LE MÉDECIN IMAGINAIRE



— J'ai à vous dire que si je vous abandonne à votre mauvaise constitution, vous tomberez dans la confusion, de la confusion dans l'agitation, de l'agitation dans la subversion, de la subversion dans la dislocation, de la dislocation dans la totalitarisation, et de la totalitarisation dans la privation de la rénovation, où vous aura conduite votre obstination.

gereux malaise de l'Armée. A ma question : « Croyez-vous qu'elle risque d'entrer dans une révolte ouverte ? », un officier m'a répondu :

— *Beaucoup d'officiers sympathisent avec Challe. Une partie importante est « activiste », du moins de cœur. Peu sont contactés par l'O.A.S. De toute manière, très peu entreront dans une action offensive.*

« En ce qui concerne la neutralité que demande le dernier tract de l'O.A.S., la déclaration du général Ailleret force l'Armée, en cas de putsch, à prendre position. La déclaration, qui s'adresse aussi au contingent, peut obliger des officiers même activistes à rectifier leur position.

« L'O.A.S. s'est organisée, est devenue une force avec laquelle on est obligé de compter. La population européenne lui est acquise. Elle peut essayer de refaire un putsch et le réussir. Il risque d'opposer avec violence les communautés, d'être très sanglant, et de durer plus longtemps que le précédent. Mais, sans l'assassinat du général de Gaulle, on pense (côté militaire, côté administration, côté O.A.S.) qu'il est voué à l'échec. De même que l'on pense que l'Armée ne basculera que dans le même cas. Ce qui donne le plus de force à l'O.A.S., ce sont les tergiversations du gouvernement. Il faudrait la mettre le plus vite possible devant le fait accompli des négociations.

« L'O.A.S., si elle voit que la France la laisse tomber et qu'elle n'a plus rien à en attendre, se retournera et essayera de négocier directement avec le F.L.N. Avant, elle essayera un « coup dur ». La meilleure manière de minimiser les dégâts, c'est la négociation rapide, qui peut prendre l'O.A.S. de court. »

Cette idée de négocier directement avec le F.L.N. ou d'envoyer pour le moins une délégation O.A.S. au cours des prochaines négociations France-G.P.R.A. prend de plus en plus corps parmi les activistes. C'est une fausse manière de ne pas s'avouer vaincus et de laisser ouverte une porte de sortie : *« On va se battre, et puis après on réglera cette affaire d'égal à égal avec le F.L.N. D'ailleurs ils sont beaucoup plus près de nous que les Français et nous arriverons à nous entendre. »*

Cette brusque reconnaissance de la représentativité du G.P.R.A. par certains activistes est significative de l'évolution des esprits.

On crie, on chante, on klaxonne « Algérie française », mais personne n'y croit plus ; pas plus qu'à l'intégration, et les plus réalistes au sein de l'O.A.S. envisagent une coopération parfois proche de la politique gaulliste, ou une partition, difficile, n'arrangeant personne, mais qui donnerait, croient-ils, des garanties de sécurité plus grandes.

Moi. — Imaginez que l'O.A.S. prenne possession d'Alger par surprise et que ses dirigeants s'installent à la Délégation Générale. Il y aurait donc deux gouvernements parallèles, l'un ayant perdu tout contact avec la population, l'autre ayant pris celle-ci en main. Que se passerait-il ?

→

Vu du Rocher Noir

Alger, le 28 septembre.

La Délégation vient de quitter Alger pour le Rocher Noir. Un haut fonctionnaire me confie son point de vue :

« Nons étions intoxiqués par Alger. La ville agissait sur nous en sens inverse que sur les Européens, mais de toute manière toute vue objective des choses en était faussée et notre tâche administrative en était sérieusement entravée.

« Maintenant, les gendarmes, les C.R.S. ne seront plus dispersés dans la ville, obligés de protéger à la fois la Délégation, les familles des délégués, le Palais d'été, tout en se trouvant aux points névralgiques lorsqu'il se produisait des manifestations, des émeutes ou des incidents graves. 25.000 *hommes n'auraient pas été suffisants ! »*

Moi. — Le gouvernement déménage, mais sera-t-il protégé efficacement au Rocher Noir ?

Lui. — *Mais oui, à 60 km d'Alger et étant donné la manière dont sont disposés les lieux, c'est extrêmement facile à défendre.*

"...remarquable de lucidité, indispensable à toute lecture intelligente de l'actualité africaine." G. BALANDIER (Nouveau Candide)

264 p. SEUIL 9,90 nf

Lui. — *Il se passerait la chose suivante : nous attaquerions Alger. Les Européens jouent depuis le début la carte suivante : « Les Français n'oseront jamais tirer. » Eh bien ! ils se trompent ! Il y a plus de 10.000 C.R.S., gendarmes, gardes mobiles, des commandos de gendarmerie mobile qui ont fait leurs preuves. Ils tireront. Naturellement on essayera tout pour éviter cela, mais si la force est nécessaire, elle sera employée. Le départ de la Délégation enlève à Alger son titre de capitale politique et administrative, elle en perd aussi sa vulnérabilité. Alger devient une ville comme les autres. S'il y a des combats de rue, il y aura des combats de rue. Ce sera une bataille. Les Européens l'auront cherchée.*

Moi. — Ce que vous dites là implique le loyalisme de la police et de l'Armée.

Lui. — *Oui. Mais nous l'avons. Bien sûr, il y a la police locale qui est peu sûre. Mais bien des changements ont eu lieu dans celle-ci depuis avril. Et puis, devant les blindés et les automitrailleuses des C.R.S., des gendarmes, des gardes mobiles... Vous savez, cela donne à réfléchir.*

Moi. — Et l'Armée ?

Lui. — *Elle est bien reprise en main et en majorité elle obéira. Je sais : il y a des activistes, des officiers rebelles, des officiers démissionnaires. Ils se manifestent beaucoup. Il y a aussi des officiers républicains. Ceux-là se taisent. Mais ils ont la troupe avec eux. Cela suffit. Même si l'Armée est divisée, il est impensable qu'elle « bascule » du côté de l'O.A.S. L'ordre du jour du général Ailleret à cet égard a une portée considérable. Les ordres sont clairs, précis. L'Armée sait maintenant quelle attitude elle doit prendre en face de l'O.A.S.*

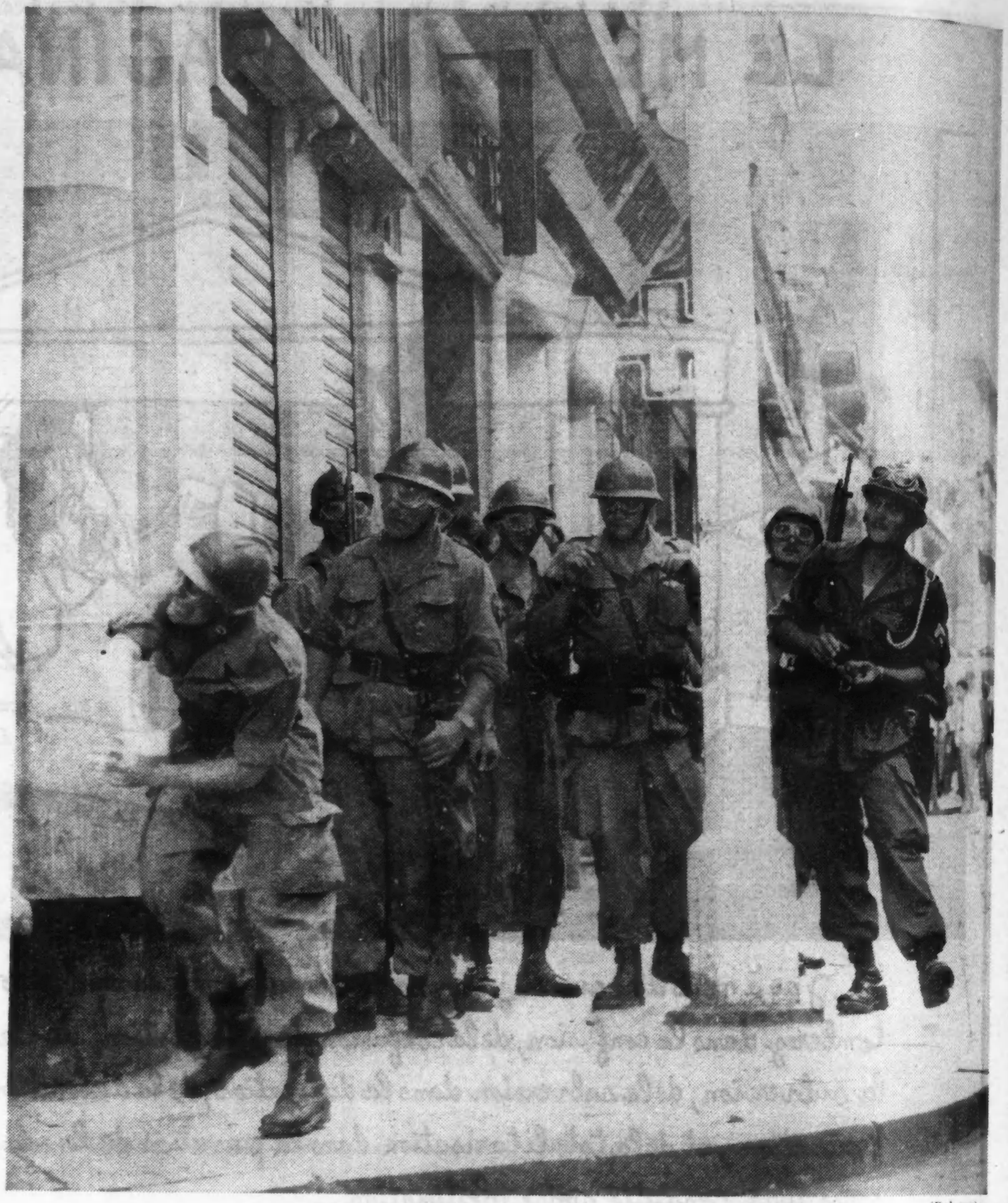
Même les activistes vont être obligés, sauf quelques impénitents, de rectifier leur attitude. Pensez, pour des officiers : rompre avec la troupe, rompre avec la nation, rompre avec le gouvernement, désobéir. Aucune armée ne peut se permettre cela. Enfin, on lui donne des directives précises qu'elle a tant réclamées (à juste titre d'ailleurs). C'est l'occasion pour elle (d'autant plus qu'elle sait qu'elle sera soutenue par le contingent) de reprendre sa place dans la nation.

Moi. — Votre optimisme est réconfortant.

Lui. — *Je suis optimiste pour le résultat final. On aboutira à une défaite spectaculaire de l'O.A.S. Mais je ne suis pas optimiste dans l'immédiat. Je prévois les événements à venir comme très graves, et terriblement sanglants. Les forces de l'ordre tireront, cela ne fait pas de doute, sur les Européens. Ils l'auront cherché. Cela permettra pendant trois mois, à la presse de droite, de comparer Alger à Budapest. On fera tout pour essayer d'éviter cela, mais comment faire pour les empêcher de détruire eux-mêmes toutes leurs chances d'avenir dans ce pays ?*

Moi. — J'ai entendu certains ultras, pour ne pas dire des membres de l'O.A.S., envisager des négociations directes avec le G.P.R.A. Qu'en pensez-vous ?

Lui. — *Hum... C'est possible que certains Européens l'envisagent. Mais les chefs de l'O.A.S., croyez-moi, les ex-généraux et colonels se fichent de l'Algérie comme des Européens et des Musulmans. Leur objectif est de renverser le régime et d'y instaurer à sa place une dictature militaire.*



Les gendarmes lancent des grenades lacrymogènes. (Dalmas)
« J'ai l'impression que ce sera la jungle. »

Pas une minute de flottement

Oran, le 30 septembre.

Un important responsable civil me reçoit :

Moi. — Pourquoi y a-t-il à Oran une atmosphère encore plus lourde, plus explosive qu'à Alger ?

Lui. — *Parce que les Oranais ont moins mûri que les Algérois. Pour eux la guerre a débuté il y a six mois, alors que les Algérois la subissent depuis sept ans. Pour les Oranais, « leur bataille d'Alger » commence.*

Moi. — Que pensez-vous de la situation générale en Algérie ?

Lui. — *Elle est très grave. On est à la veille de l'épreuve de force.*

Moi. — Que comptez-vous faire ?

Lui. — *Résister à la pression de l'O.A.S.*

Moi. — Par quels moyens ? Vous avez toute la population européenne contre vous.

Lui. — *Les forces de l'ordre.*

Moi. — Sont-elles assez nombreuses ?

Lui. — *Non, mais l'Armée interviendra. Il faut d'ailleurs qu'elle intervienne.*

Moi. — Quels sont vos rapports avec elle ?

Lui. — *Nos rapports sont excellents. Nous avons un général fidèle et décidé, un préfet énergique, nous travaillons la main dans la main.* (J'observe ce jeune administrateur, depuis que je suis dans son bureau. Il est intelligent, calme, net. Il ne me raconte pas d'histoires. Je retrouve chez lui ce que j'ai déjà ressenti en face de certains membres de la Délégation. La détermination de jeunes hommes sachant qu'ils vont vers une épreuve décisive, sanglante, qu'ils y risquent leur vie, mais parfaitement décidés à prendre leurs responsabilités et à entrer dans l'action, fût-elle violente.)

Moi. — Quelle est la position de l'Armée ?

Lui. — *Le contingent ? On est obligé de le retenir par ses basques pour l'empêcher de tirer sur les Européens. Les officiers ? Beaucoup sont pour l'Algérie française de cœur, quoique certains soient arrivés à se faire à l'idée d'une association. Beaucoup de sympathies vont vers Challe. Mais la présence de Salan à la tête de l'O.A.S. a terriblement discrédité celle-ci aux yeux de l'Armée. D'ailleurs, entre leurs sentiments, leurs opinions politiques et leur action dans le cas d'une épreuve de force, il y a peu de rapport. Autrement dit : si l'Armée reçoit des ordres nets, des directives absolument précises sur la conduite à suivre, face aux Européens, elle obéira dans son ensemble. C'est absolument certain. Il y aura, bien sûr, quelques défections, quelques déserteurs essayant d'entraîner leurs hommes, des remous, des bavures. C'est négligeable. Mais ce qu'il faut, c'est qu'elle n'ait pas à se poser de questions, qu'elle n'ait pas le temps d'avoir des cas de conscience. Il ne faut pas lui laisser le choix. Ce ne pourra être qu'obéir ou désobéir.*

Moi. — L'ordre du jour du général Ailleret... ?

Lui. — *... est excellent. Il est seulement à déplorer que les responsables militaires en aient été informés par la presse et non directement. C'est une erreur fâcheuse.*

« J'insiste sur le fait que Paris doit donner dès maintenant des directives très précises à l'Armée sur la position à prendre face aux Européens. C'est essentiel. Il ne faut pas qu'il y ait une minute de flottement possible, elle pourrait être fatale, comme aux barricades, comme le 22 Avril... Surtout aussi, pas d'ambiguïté possible dans l'interprétation des ordres. Il faut des directives d'exécution écrites.

« Cette fois, il faut que l'Armée se mouille, qu'elle reçoive l'ordre précis, formel de tirer, l'ordre étant reçu avant l'épreuve de force et non pendant. Et elle obéira sans hésiter.

« Il faut essayer d'éviter les effusions de sang, c'est notre but à tous, mais il ne faut pas que ce désir paralyse notre action. Il vaut mieux que les forces de l'ordre fassent trente morts demain plutôt que trois mille dans un mois.

« Vous pensez bien que sur les 90 % d'Européens qui tapent sur les casseroles, hurlent et klaxonnent, il n'y en a guère que 10 à 15 % prêts à descendre dans la rue armés, sachant qu'on leur tirera dessus. Il faut être extrêmement ferme dans les paroles et dur dans l'exécution.

Moi. — Vous croyez que le contingent tirera ?

Lui. — *J'en suis absolument certain.*

Moi. — J'ai l'impression que dans une semaine ce sera la jungle à Alger et à Oran.

Lui. — *Ce sera la jungle. Si l'Armée intervient, massive, obéissant aux consignes formelles du gouvernement, le problème se réglera. Sinon, ce sera la congolisation.*

***

MONSIEUR DEBRÉ

par GASTON DEFFERRE

LA Quatrième République a été tuée par la guerre d'Algérie. La Cinquième République est en train d'en mourir à son tour.

Le problème politique fondamental ne consiste donc pas seulement à changer les hommes qui sont au pouvoir — qui certes ont des responsabilités écrasantes — à modifier le fonctionnement du régime, mais à mettre fin à la guerre d'Algérie.

Mais, premièrement, l'entreprise est difficile.

Deuxièmement, les conditions dans lesquelles la paix sera rétablie auront une influence déterminante sur l'évolution de la situation politique française dans les prochaines années.

1° Il est relativement facile de parler, pour mettre un terme au conflit, d'une solution démocratique, pacifique et juste, de l'autodétermination, d'une Algérie algérienne, d'une Algérie indépendante. Ce qui est difficile, c'est de passer des perspectives à la réalisation, parce que c'est alors que l'on rencontre les véritables résistances.

Rayer plusieurs départements de la carte de France, constituer un gouvernement algérien, l'installer en Algérie, obtenir et assurer la sécurité des Français d'Algérie et des Musulmans qui ont pris notre parti, accueillir et assimiler ceux qui, quelle que soit la solution, ne voudront pas rester en Algérie, c'est une tâche si rude, si épouvante que personne n'a osé, voulu ou pu la mener à bien jusqu'à maintenant. Et pourtant, il le faut.

2° Les conditions dans lesquelles il sera mis fin au conflit seront déterminantes pour l'avenir de la France.

Le dégagement ou un partage qui ne sera que provisoire, c'est le départ pur et simple de l'Algérie.

Les Français d'Algérie et nos amis musulmans n'auraient alors que le choix entre la « valise et le cercueil ». Ou ils seront massacrés, ce que nous ne pouvons pas accepter, ou ils reflueront en France en si grand nombre et dans des conditions telles que le choc émotionnel, les troubles que cela déclenchera auront des conséquences politiques très graves.

Le seul moyen d'obtenir une solution convenable à ce conflit, c'est une négociation avec le G.P.R.A.

Notre dernière chance

Depuis que le général de Gaulle a admis le principe de l'indépendance de l'Algérie, de la souveraineté du gouvernement algérien sur le Sahara, a renoncé à ce que les « couteaux soient laissés au vestiaire », il ne reste en principe plus de points litigieux entre le F.L.N. et nous.

Une question pourtant se posera encore, à laquelle nos dirigeants risquent de répondre de façon négative : celle de la représentativité du G.P.R.A.

C'est notre dernière chance. Si nous refusons d'admettre que nos interlocuteurs représentent effectivement le peuple algérien et parlent en son nom, bien que juridiquement et politiquement ce soit contestable, jusqu'à ce qu'il y ait eu des élections libres, nous ne pourrons pas leur demander de s'engager pour l'avenir à donner les garanties indispensables pour nos compatriotes et les Musulmans qui nous ont été fidèles.

Deux préalables

Il est à craindre que le gouvernement et le chef de l'Etat ne laissent passer cette dernière chance.

Pour qu'il soit mis un terme à la guerre d'Algérie sans que l'avenir soit trop gravement compromis, il y a, en ce qui nous concerne, au moins deux préalables : le départ de M. Debré et le démantèlement de l'O.A.S.

M. Debré a été, pendant des années, le champion, par la parole et par l'écrit, des partisans de l'Algérie française. Il a comploté avant le 13 mai 1958 et depuis, avec tous ceux qui sont aujourd'hui les pires adversaires de la paix négociée en Algérie. Il n'est pas libre.

Il a tour à tour choisi, pour diriger son cabinet militaire, les généraux Petit et Nicot qui, au su et au vu de tous, et parce qu'ils savaient que cela correspondait au sentiment profond du Premier ministre, ont été des éléments actifs et particulièrement efficaces des complots contre la politique officielle.

Il est, consciemment ou inconsciemment, le prisonnier, je dirai même le complice des saboteurs de la politique de paix et des fascistes de l'O.A.S.

Sa conception de l'exercice du pouvoir est la même que la leur.

Il est déchiré entre son attachement au général de Gaulle et ses sentiments personnels.

Si on pouvait le faire psychanalyser, on s'apercevrait certainement qu'au fond de lui-même il est toujours partisan, sans en avoir conscience, d'une politique de force, c'est-à-dire de la poursuite de la guerre et peut-être même de l'établissement d'un régime fasciste en France.

Or, au point de tension extrême où nous en sommes arrivés tant en Algérie qu'en France, la mise en œuvre de la politique de négociations et de paix est si délicate, si difficile, qu'elle exige, même dans les moindres détails, une volonté de réussir sans défaillance, un calme, une maîtrise de soi, une bonne conscience, une habileté que M. Debré ne possède pas, qu'il ne peut pas posséder en raison des choix qu'il a faits avant d'être au pouvoir.

> **• Il ne suffit pas de se renier.**
>
> **Il faut avoir les qualités nécessaires pour réussir.**

Il ne suffit pas de se renier, il faut, dans une affaire aussi déterminante pour l'avenir de la France, avoir les qualités nécessaires pour réussir. M. Debré ne les a pas.

Son devoir est de partir. Mais il ne le fera pas. Il a pris le goût du pouvoir et il l'exerce bien plus qu'on ne le croit.

Le devoir du général de Gaulle est de le remplacer, faute de quoi il ira à l'échec.

Le chef de l'Etat a souvent manifesté son mépris pour les hommes. Le choix des exécutants importe peu à ses yeux pourvu qu'il soit, lui, à la tête de l'Etat et définisse les grandes lignes politiques.

La preuve est faite, depuis trois ans, que ce n'est pas une bonne méthode.

Le général de Gaulle a donné l'impression à la délégation socialiste, reçue par lui il y a quelques jours, qu'il acceptait l'idée d'une mort brutale par attentat comme une belle fin pour un personnage historique. Nous ne pouvons pas accepter cette conception, même quand nous sommes prêts individuellement à subir tous les risques. Ce qui compte, ce n'est pas le destin d'un chef, si prestigieux soit-il, ce sont les résultats obtenus, c'est-à-dire l'avenir de la France.

Un grand rassemblement

Or, l'intérêt de la France c'est maintenant le départ de M. Debré. Nous avons le devoir de l'exiger en nous adressant non seulement au Premier ministre, mais surtout au chef de l'Etat, pour le prévenir que, désormais, nous ne pourrons plus faire une distinction entre la politique qu'il définit et ceux qui sont chargés de l'appliquer. Cela forme un tout que nous ne pouvons qu'accepter ou combattre.

L'autre préalable, c'est le démantèlement de l'O.A.S.

Actuellement, en Algérie, l'O.A.S. a réussi à grouper autour d'elle presque toute la population française. Elle s'opposera à la paix par tous les moyens et préférera un bain de sang à une solution raisonnable.

En France, l'O.A.S. a commencé à faire régner une atmosphère de guerre civile et a pour objectif avoué de s'emparer du pouvoir pour établir un régime fasciste.

Les Français ne veulent ni de la guerre civile ni du fascisme. Ils doivent le dire clairement.

Les hommes politiques, en tout cas, ne doivent pas craindre — quelles que soient les représailles individuelles dont on les menace — de prendre position et de se prononcer d'autant plus nettement que le gouvernement est plus mou, qu'il manque d'efficacité.

Ce tableau serait très sombre, presque désespérant, si quelques lueurs d'espoir ne se dessinaient à l'horizon.

Les fautes commises par le pouvoir ont été si lourdes, la situation est si grave que les Républicains, les hommes de gauche ont compris qu'ils devaient s'unir pour faire face au danger qui se présente dans l'immédiat, et pour préparer l'avenir.

La rencontre de MM. Guy Mollet et Mendès France est significative.

Espérons que cette première entrevue permettra de jeter les bases d'un grand rassemblement dont la force sera telle que tous les partisans et tous les profiteurs de la guerre d'Algérie, tous les faux patriotes, tous les faux démocrates et tous les vrais fascistes devront renoncer à leurs rêves ambitieux et sanguinaires.

Quelles que soient les difficultés à surmonter pour y parvenir, nous n'avons plus le choix. Nous devons nous unir ou périr.

G. D.

placez vos capitaux
en hypothèques 1er rang
sur immeubles anciens ou constructions neuves achevées
Titres de 5000 à 100000 nf. Rapport net 8 à 10%
SOBI
SOCIÉTÉ DE BANQUE
ET D'INVESTISSEMENTS
26, bd d'Italie - Monte-Carlo - Principauté
téléphone 30.56.46
remboursement du capital, paiement des intérêts
garantis par notre banque
Sans engagement de votre part demandez notre documentation x :
" PLACEMENTS de CAPITAUX "

GRANDE VENTE
FOURRURES
Pendant LE SALON DE L'AUTO escompte sur prix marqués
20%
cette vente commencera samedi 7 oct. de 9 à 19 heures sans interruption et durera jusqu'au samedi 14 oct. inclus.
manteaux astrakan pleines peaux 1400 NF - 20% 1120 NF
manteaux astrakan morceaux 700 NF - 20% 560 NF
manteaux murmel 740 NF - 20% 592 NF
manteaux agneau des Indes pleines peaux 1200 NF - 20% 960 NF
etc... etc... même escompte sur: vison, castors, queues de vison, ragondin, etc... etc.... très larges facilités de paiement
FOURRURES du NORD
115-117, RUE LAFAYETTE
PRÈS GARE DU NORD

LA PSYCHOLOGIE DE PAPA

par FRANÇOISE GIROUD

Les deux petites filles du général Vanuxem ont été écartées de la Maison de la Légion d'honneur.

Les huit enfants du commandant Saint-Marc sont maintenant à la seule charge de leur mère, qui ne perçoit plus d'allocations familiales, qui ne bénéficie plus du régime de la Sécurité sociale.

Ces enfants ne sont ni plus ni moins dignes d'attention que des milliers d'autres enfants. Sur le plan strictement matériel, leur sort est moins intéressant que celui des neuf enfants de M. et Mme Soudan que l'on vit vendredi soir à la télévision, agglutinés dans une seule pièce, et attendant en vain un logement (1).

Ceux-ci, dignes, silencieux, irréprochablement tenus, du bébé né prématurément à l'adolescente tuberculeuse (on le serait à moins), dégageaient par leur seule présence sur l'écran une telle émotion que le ministre de la Construction, M. Pierre Sudreau, qui avait accepté non sans courage la confrontation, en fut visiblement « choqué ». Au sens propre du terme.

Du moins les filles et les fils des officiers mutins payent-ils le prix des convictions de leur père. C'est, relativement, un sort enviable, plus enviable en tout cas que de payer pour leurs névroses, pour leur misère, ou, comme la famille de M. et Mme Soudan, pour l'indifférence de la société.

Lorsque le malheur frappe des enfants, on est toujours tenté de juger avec le cœur et de les vouloir tous, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, secourus, préservés. Mais ces affaires ont un autre aspect dont on voudrait pouvoir parler, dont il faut parler froidement.

• Mlles Vanuxem donneront-elles « le bon exemple » ?

Ce n'est pas l'inhumanité et la sécheresse administratives qui président aux mesures dont les femmes et les enfants des officiers mutins subissent les conséquences. C'est au contraire une volonté humaine et délibérée.

Le but ? Il est transparent. Faire hésiter ceux que tenterait à nouveau l'aventure. On peut prendre, pour soi, des risques devant lesquels on recule lorsqu'on craint pour qui l'on aime. Surtout, il semble que notre époque ait soudain découvert l'existence des femmes et la façon dont elles pèsent sur l'engagement politique des hommes.

Femmes musulmanes d'Algérie ou épouses d'officiers français, les pouvoirs publics les manient maintenant comme des tonneaux de dynamite.

Si les uns évoquent avec une nuance d'effroi l'action de « Pasionarias », les autres spéculent, cela est clair, sur l'instinct de celles qui sont chargées de famille, et comptent, en multipliant les « exemples », qu'elles feront poids sur le plateau de la prudence.

Soyons francs : tout ce qui peut contribuer à amoindrir la force explosive des O.A.S., actifs ou potentiels, est souhaitable (outre que ces messieurs ne se soucient guère, eux, de savoir qui se trouve derrière les portes qu'ils arrachent au plastic). Mais le calcul est-il efficace ?

Moralement, il est sordide. Sordide, il n'y a pas d'autre mot. Bien des gens qui auraient admis que l'on passât les généraux Challe et Zeller par les armes trouvent odieuse la cautèle qui enrobe les explications données à l'éviction de Mlles Vanuxem.

Elles eussent été en situation délicate vis-à-vis de leurs compagnes de pension, nous dit-on. C'était à leur mère d'en décider.

De tels procédés exigent, quand on en use, que l'on renonce à se donner artificiellement bonne conscience avec des « trucs » dont personne n'est dupe. Entre le respect humain et sa négation, il n'y a pas de demi-mesure qui ne fasse boomerang.

Truc pour truc, il fallait en trouver un meilleur, ou bien reconnaître que la cruauté des temps contraint de frapper, aussi, les enfants. C'eût été plus décent, et sans doute mieux compris.

Politiquement, le calcul est absurde et ressortit à une psychologie bien sommaire. Toujours la même. Celle du mépris. Pour une femme qui risque de céder à cette pression oblique, il y en aura dix dont l'hostilité sera exaspérée, l'orgueil cabré.

Aux vieux messieurs qui veulent jouer sur ce clavier, il faut conseiller d'apprendre d'abord la musique.

La psychologie de papa, elle aussi, est morte.

F. G.

(1) Dans l'excellente émission d'Etienne Lalou et Igor Barrère : « Faire face ».

Notes politiques — Notes politiques — Notes politiques — Note

M. Debré l'O.A.S. et l'Algérie

● Le Premier ministre M. Michel Debré, n'est pas d'accord avec la politique algérienne du général de Gaulle. Que propose-t-il pour sa part ? Après une série de consultations menées par certains membres de son cabinet en Algérie jusque dans les milieux de l'O.A.S., il se déclare en faveur d'une partition, qui, dans son esprit, pourrait conduire plus tard à une solution fédérale préservant les Européens d'Algérie.

Cette solution préconisée par le Premier ministre est exactement la même que la position de repli retenue par les dirigeants de l'O.A.S. en Algérie. D'autres personnalités importantes, notamment M. Pompidou, se sont ralliées à cette solution.

M. Peyrefitte prête sa plume

● C'est M. Alain Peyrefitte, député U.N.R., qui a accepté de diffuser les vues du Premier ministre sur un partage provisoire de l'Algérie. Dans une série d'articles que vient de publier « Le Monde », M. Peyrefitte a longuement exposé les thèses du cabinet du Premier ministre. Mais tous les spécialistes des problèmes algériens sont d'accord sur le fait qu'il s'agit d'une solution qui ne fera que prolonger la guerre et qui n'a aucune chance d'être acceptée par le F.L.N.

Les tarifs de la peur

● *L'O.A.S. a tarifé ses impositions en Algérie de la manière suivante : sur les salaires mensuels de moins de 1 000 NF : 5 NF ; sur les salaires mensuels de plus de 1 000 NF : 10 NF.*

Une petite société, après plastiquage, s'est vue imposée à 20 000 NF qu'elle s'est empressée de souscrire.

Une autre, imposée 10 000 NF, a refusé de payer. Après plastiquage, les dégâts ont été évalués à 7 500 NF, la différence, soit 2 500 NF, lui a été réclamée par l'O.A.S. Elle a payé.

Les transports à travers le Sahara qui se trouvaient déjà imposés par le F.L.N. à 0,05 NF du kilomètre, le sont aussi pour le même montant pour le compte de l'O.A.S.

L'entraîneur des commandos

● L'O.A.S. a maintenant des écoles de cadres en Espagne pour l'entraînement de ses commandos de choc. L'organisation de ces écoles et de cet l'entraînement vient d'être confiée par l'état-major de l'O.A.S. à l'ancien général S.S. Otto Skorzeny, qui avait monté, on s'en souvient, l'opération de libération de Mussolini dans les montagns des Abruzzes.

M. Papon contre M. Frey

● Les effectifs de la police parisienne sont insuffisants. Le préfet de police, M. Papon, reproche au ministre de l'Intérieur, M. Roger Frey, de ne pas lui donner les crédits nécessaires au recrutement des supplétifs. M. Roger Frey a proposé de les remplacer par des jeunes du contingent.

L'O.A.S. s'occupe de publicité

● Plusieurs entreprises importantes ainsi que les grandes agences distribuant des budgets de publicité viennent de recevoir une lettre à en-tête de l'O.A.S. dont voici le texte :

« Monsieur le Directeur, vous qui avez la possibilité de consacrer une part importante de votre budget publicitaire à l'insertion d'annonces dans la presse, saviez-vous que vous deveniez, par cet acte purement commercial et louable, complice d'un pouvoir illégitime et tyrannique que le peuple de France tout entier exècre.

« En effet, par les sommes importantes que vous lui allouez, vous devenez le principal soutien financier de la grande presse qui, sans vous, ne pourrait exister.

« Aussi, afin de « prendre le mal à la base », nous vous prions instamment de ne plus consacrer un seul centime à l'insertion d'annonces dans les périodiques suivants : « Le Figaro », « L'Aurore », « Paris-Jour », « L'Humanité », « Libération », « La Croix », « Le Monde », « France-soir », « Paris-Presse », « L'Express », « France-Observateur » et « Témoignage Chrétien ». Nous vous demandons, également, d'annuler toute commande en cours auprès des directions des périodiques cités ci-dessus.

« Nous espérons que vous saurez comprendre le caractère impératif de cette demande, et nous comptons sur votre patriotisme clairvoyant, ainsi que sur votre profonde sagesse afin que ces instructions soient scrupuleusement suivies.

« L'O.A.S. »

Les milliards du Rocher Noir

● *L'installation au Rocher Noir des services de la Délégation Générale en Algérie a coûté plusieurs milliards. Elle est très critiquée au sein du groupe parlementaire de l'U.N.R., d'autant plus que de nouveaux travaux importants vont être encore entrepris au cœur d'Alger dans la cité administrative. On fait placer une aire d'atterrissage, protégée, pour hélicoptères, dans l'enceinte du Palais d'Eté.*

Le successeur de M. Baumgartner

● Le ministre des Finances, M. Wilfrid Baumgartner, va finalement quitter le gouvernement. Le portefeuille des Finances excite diverses convoitises : celle de M. René Mayer, soutenu par le Premier ministre et ses amis. Et celle de M. Albin Chalandon, combattu par son propre parti, l'U.N.R., et par le Premier ministre, mais qui bénéficierait de la bienveillante attention de l'Elysée.

Il semble cependant que la succession reviendra à M. Valéry Giscard d'Estaing qui est actuellement secrétaire d'Etat aux Finances, et auquel est revenu l'honneur de plaider, vendredi dernier, à la T.V., pour le budget de la France. En effet, ni M. Pompidou, directeur de la banque Rothschild, ni M. Bloch-Lainé, directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations, ne veulent des Finances. D'ailleurs, le général de Gaulle leur garde rancune d'avoir fait échouer le plan de remaniement ministériel qu'il souhaitait voir prévaloir

PARIS-RIO 9.214 KM. EN 12 HEURES

PAR LE DC-8 JET

Au départ de Paris PANAIR DO BRASIL est la première et la seule Compagnie à utiliser sur ses lignes France-Amérique du Sud *le dernier né des longs courriers à réaction.*

PARIS-RIO, 12 h. de vol - PARIS-SAO-PAULO, 13 h. de vol - PARIS-BRASILIA, 14h. de vol - PARIS-BUENOS AIRES, 15 h. 30 de vol - PARIS-SANTIAGO, 17 h. de vol.

PANAIR DO BRASIL
L'AMÉRIQUE DU SUD A L'AGE DU JET

12, rue Auber, OPÉ. 71-65 et 27, av. Montaigne, ELY. 02-58 ou toute Agence de Voyages. - Service du fret, Bâtiment 234, Orly-Nord - Téléphone : POR. 72-75.

sur celui de M. Debré et qui prévoyait : M. Pompidou à la Justice, M. Bloch-Lainé aux Finances, M. Gaston Palewski à un poste quelconque, et M. Maurice Schumann à l'Information. C'est M. Debré qui habilement fit échouer cette combinaison en expliquant à M. Pompidou que s'il acceptait d'entrer au gouvernement, cela lui permettrait de devenir plus tard Premier ministre. M. Pompidon, qui espère succéder à M. Debré, s'est méfié en voyant celui-ci lui conseiller lui-même une procédure aboutissant à son propre remplacement.

De Gaulle : un seul allié l'Allemagne

● Le général de Gaulle est décidé à ne pas participer à une négociation sur Berlin si les autorités soviétiques n'acceptent pas de faire « des concessions spectaculaires ». Les contacts actuellement pris entre M. Dean Rusk et M. Gromyko ne lui paraissent pas satisfaisants. Les diplomates français ont des instructions extrêmement strictes pour n'y participer en aucune manière. Le général de Gaulle a confié aux membres de son entourage sa crainte de voir l'Allemagne occidentale basculer dans le camp soviétique si les négociations actuelles aboutissaient à une reconnaissance de facto de l'Allemagne de l'Est. C'est actuellement l'Allemagne fédérale qui est considérée par le chef de l'Etat comme l'allié essentiel et toute la diplomatie française est axée sur les perspectives d'une solidarité de plus en plus étroite entre la France et l'Allemagne.

Quelque chose d'extraordinaire

(Dalmas.)
YOURI GAGARINE.
En fusée.

(Keystone.)
WILMA RUDOLF.
A pied.

(A.P.)
LOUIS ARMAND.
En train.

Le 12 octobre, jour anniversaire de la découverte de l'Amérique, une Américaine, un Soviétique et un Français recevront officiellement à Gênes, des mains du président de la République italienne, le prix Christophe-Colomb.

Avec la « Gazelle noire », Wilma Rudolf, championne olympique du 100 mètres, du 200 mètres et du relais quatre fois 100 mètres, et le cosmonaute russe Youri Gagarine, premier homme de l'espace, c'est un grand cerveau français, M. Louis Armand, que cette distinction honore (cinq millions de lires accordés en particulier ces dernières années aux Américains inventeurs du transistor, à Leonide Sedov, le père du premier satellite artificiel soviétique ; et au commandant Anderson, commandant du « Nautilus » de la Marine U.S.)

Le but du prix décerné chaque année depuis cinq ans par la municipalité de Gênes est de récompenser ceux qui, sachant prendre des risques, « ont fait quelque chose d'extraordinaire », à l'échelle mondiale, planétaire.

M. Louis Armand, secrétaire général de l'Union Internationale des Chemins de Fer, a, selon les attendus du jury, « répandu à travers le monde des améliorations dans les transports, dont la plupart ont été conçues et réalisées par lui. »

Youri Gagarine a reçu une médaille en or, Wilma Rudolf la reproduction en or et argent de la caravelle de Christophe Colomb.

Une manœuvre des négociants en vin

● Bulletin de victoire gouvernemental sur le front des prix : la hausse du vin est différée jusqu'au 15 octobre. La réalité est assez différente.

En juillet-août, le producteurs algériens liquident à bas prix. Les cours du vin s'effondrent. Les négociants, prévoyant une récolte déficitaire en France, profitent de l'aubaine : leurs stocks passent à 13 millions d'hectolitres — trois mois de consommation.

Abondamment pourvus, ils s'entendent alors avec les viticulteurs pour raréfier l'offre et faire grimper les cours : la hausse atteint 13 % au 20 septembre, le prix plafond du vin est crevé. Mais les négociants n'achètent que par quantités infimes.

Ils tirent toutefois prétexte de cette flambée délibérée et artificielle pour réclamer une hausse du vin au détail de 4 à 7 francs par litre : elle leur rapporterait 7 milliards de bénéfice sur les stocks accumulés à bas prix.

Le gouvernement leur demande de différer jusqu'au 15 octobre cette hausse. Les négociants se montrent compréhensifs à bon compte : car les stocks actuels permettraient la stabilité du prix du vin jusqu'au 1er décembre au moins.

D'ici au 1er décembre, toutefois, il apparaîtrait qu'il n'y a pas déficit de vin et que l'ampleur des vieux stocks à la propriété rend une hausse sensible injustifiée. C'est pourquoi le 15 octobre est la date de la dernière chance pour la manœuvre des négociants. Si, comme il vient de le proclamer, le gouvernement entend réellement « s'opposer à toute hausse spéculative », il ne reculera pas, la semaine prochaine, devant une taxation du vin. Il en a le pouvoir.

Le talent du général

● « Elle pensait, avec raison, que jamais le salut d'un peuple ne dépend de la place que remplit un individu; que la nature n'a donné en ce genre à personne des privilèges exclusifs ; que tout individu qui est né pour faire du bien en fait, quelque rang qu'il occupe, et qu'un peuple qui ne pourrait être sauvé que par tel ou tel homme ne serait pas sauvé pour longtemps, même par cet homme, et, de plus, ne mériterait guère la peine d'être sauvé. Il n'est est pas de la liberté comme d'une bataille. Une bataille étant l'affaire d'un jour peut être gagnée par le talent du général ; mais la liberté, pour exister, doit avoir sa base dans la nation même, et non dans les vertus ou dans le caractère d'un chef. »

(*Benjamin Constant. « A la mémoire de Julie Talma. »*)

La défense de Paris

● L'Elysée a demandé au ministre de la Défense Nationale, M. Messmer, de prévoir la défense de Paris pour le cas d'un nouveau putsch dans le courant du mois d'octobre. M. Messmer fait mettre en place, actuellement, dans la région parisienne, quatre nouveaux régiments après enquête sur le loyalisme de leurs principaux officiers.

La crise du journal télévisé

● L'un après l'autre, les principaux animateurs du journal télévisé désertent à la suite de la nomination comme directeur politique de M. Gérard, ancien rédacteur en chef de « L'Aurore », de « Guérir » et de « Tout savoir » (et auteur d'un ouvrage — non publié — sur « l'amour et la libération sexuelle »).

La nomination de M. Gérard a immédiatement suivi le remaniement ministériel dont M. Michel Debré a profité pour nommer secrétaire d'Etat à l'Information un de ses plus proches collaborateurs, M. Christian de La Malène (coauteur de la fameuse proposition de loi instituant les travaux forcés pour les journalistes coupables « d'atteinte à la sûreté de l'Etat »). Le premier soin de M. de La Malène fut de s'assurer du contrôle immédiat du journal télévisé par l'entremise de M. Gérard d'où une sujétion encore plus marquée du journal au pouvoir. Le départ des meilleurs animateurs du journal, qui ont demandé de nouvelles affectations ou recherchent des situations hors de la télévision, va probablement aboutir à la nomination comme rédacteur en chef du journal télévisé de M. Max Petit dont la docilité sera ainsi récompensée.

L'erreur d'Henri Alleg

● Henri Alleg, qui vient de s'évader du centre hospitalier de Pontchaillou où il avait été transféré de la prison de Rennes, est probablement déjà passé à l'étranger. Depuis la publication de son livre et les nombreuses saisies de journaux qui l'ont suivie à l'époque (dont « L'Express » qui avait publié un article de Jean-Paul Sartre sur « la question »), c'est-à-dire depuis plus de trois ans, les tortionnaires d'Henri Alleg n'ont jamais été jugés alors que — même si c'est avec lenteur — l'instruction de l'affaire Audin se poursuit devant le juge d'instruction de Rennes.

Pourquoi cette différence ? En fait, c'est Henri Alleg qui en est indirectement responsable. Quand il communiqua au procureur le nom de ses bourreaux, tous militaires, il espérait les confondre alors qu'en réalité il les protégeait. En effet, puisqu'il s'agissait de militaires, l'affaire devenait immédiatement du ressort de la justice militaire devant laquelle on ne peut pas se porter partie civile. Si bien qu'il n'y a aucun moyen de hâter et de contrôler l'instruction. En revanche, la veuve de Maurice Audin, qui avait pris conseil de plusieurs juristes, n'a pas commis la même erreur, ce qui a permis à l'instruction de l'affaire Audin de se poursuivre. C'est d'ailleurs en sa qualité de témoin de l'affaire Audin que Henri Alleg se trouvait incarcéré à Rennes où il avait été notamment confronté dans le bureau du juge d'instruction avec Faulques et Charbonnier, deux des principaux accusés.

La révolution des supermarchés

● Désenchantement des promoteurs de supermarchés français : leur rentabilité est inférieure aux espoirs et la lourdeur des frais financiers et des investissements (125 millions en moyenne) leur interdit de vendre moins cher que d'autres commerces. Conclusion du quotidien financier «Les Echos» : « Mille supermarchés en 1970 n'apporteront pas une révolution dans la distribution et ne feront pas disparaître les structures commerciales traditionnelles. » (1).

(1) Cf. les prédictions de « L'Express » du 6 avril 1961.

jeudi 5
vendredi 6
samedi 7
3 JOURS
pas
comme les autres
galeries
Lafayette
dès
aujourd'hui
heure par heure
écoutez
Europe 1
1647 m GO

MOYEN-ORIENT

Quatre ans après

1957 : Suez. 1961 : la R.A.U. est aussi morte que l'Empire ottoman. La seule question, dit notre correspondant diplomatique Paul Johnson, est de savoir si c'est la fin de Nasser lui-même et du grand rêve d'unité arabe.

PEU après quatre heures du matin, jeudi dernier, Gamal Abdel Nasser, président de la République Arabe Unie, fut tiré de son sommeil par un officier d'ordonnance à la mine soucieuse. Celui-ci lui annonça que quatre officiers supérieurs syriens venaient de se mutiner dans un camp militaire proche de Damas. Ils s'étaient emparés de la radio de la ville et diffusaient des appels à la révolte. Il était impossible de joindre au téléphone le maréchal Amer, bras droit de Nasser et virtuel proconsul de la « Province du Nord ».

Pour Nasser, c'était un réveil brutal, à plus d'un sens. C'était d'abord la fin d'un rêve : celui d'un grand Etat arabe s'étendant de l'Atlantique au golfe Persique et contrôlé par Le Caire.

Moins de quatre ans auparavant, l'Assemblée nationale syrienne, réunie à Damas, avait proclamé à l'unanimité l'union indissoluble des Arabes d'Egypte et de Syrie — premier pas vers la création de l'empire pan-arabe. Il y avait eu des scènes d'enthousiasme collectif dans les rues de Damas et du Caire. Les phrases exaltantes du livre de Nasser, « La philosophie de la Révolution » (1), étaient lancées sur les ondes par les puissants émetteurs de la radio du Caire. Tout n'était qu'amitié, communion et fraternité.

• Et puis, disent les marchands, il fallait payer deux fois les pots de vin : au fonctionnaire syrien et au fonctionnaire égyptien.

L'attentat contre Hussein

Pendant un temps, il sembla que la création de la R.A.U. n'allait être que le premier d'une longue série de triomphes pour Nasser. L'émotion soulevée par la crise de Suez — où Nasser avait été l'homme qui avait su repousser l'agression anglo-française contre la liberté arabe — en avait fait le héros indiscuté du monde arabe.

Il disposait aussi de puissants atouts. La radio du Caire — « La Voix des Arabes » — était la station favorite de plus de 20 millions d'auditeurs, depuis Alep jusqu'à Koweït. Le sourire de Nasser ornait les murs de millions de foyers arabes, même dans les pays où l'exposition de sa photo était un crime. En Jordanie, ses agents contrôlaient pratiquement le Parti Socialistes syriens du Ba'ath. Ils plus populaire. Ils dominaient les Socialistes syriens du Ba'ath. Ils étaient actifs au Yemen, dont le roi finit par accepter de signer un traité d'amitié éternelle avec la R.A.U. En Irak, après le meurtre du roi Fayçal et de Nouri Saïd, en 1958, l'aile nassérienne du mouvement révolutionnaire semblait avoir toutes les chances de devenir la plus puissante. Au Koweït, la colonie égyptienne — étroitement contrôlée par la « Mission culturelle égyptienne » — détenait les deux tiers des postes administratifs supérieurs et dirigeait le système d'enseignement du pays. En Arabie Séoudite, le prince héritier, allié de Nasser, avait réussi à dépouiller le roi Séoud d'une grande partie de ses pouvoirs et menaçait même de l'éliminer totalement. Dans tout le monde arabe, les fonds secrets égyptiens étaient judicieusement distribués aux directeurs de journaux et aux hommes politiques. Nasser évoluait avec assurance au premier plan de la scène mondiale. Il était fêté à Moscou (malgré la persécution des communistes égyptiens) et considéré comme l'un des « trois grands » du monde non aligné.

Et puis, tout à coup, les choses ont commencé à mal tourner. Nasser pensait que la Jordanie serait le premier fruit mûr à tomber dans son tablier. Ce ralliement était très important pour lui, car il assurerait une liaison terrestre entre la Syrie et l'Egypte, et permettrait l'encerclement complet d'Israël. Plus des deux tiers de la population jordanienne étaient composés de Palestiniens, admirateurs fanatiques de Nasser et adversaires farouches du roi Hussein et de ses Bédouins. La seule chose à faire, semblait-il, était d'éliminer Hussein comme son cousin, le roi Fayçal, avait été éliminé. Mais l'attentat préparé contre lui par le Deuxième Bureau syrien échoua. Hussein survécut et se débarrassa des éléments pro-nassériens de son armée. Par son énergie et son courage personnel, il réussit à rendre son trône plus solide qu'il ne l'avait jamais été depuis la mort du roi Abdullah, son grand-père, tué devant la mosquée de Jérusalem.

Un Nouri Saïd de gauche

Ce n'était pas tout. En Irak, la révolution n'évoluait pas comme Nasser l'avait espéré. Les Irakiens ont toujours lutté contre les Egyptiens pour la domination du monde arabe. Pendant un court moment, après la révolution de 1958, on put penser que les nationalistes pro-nassériens allaient s'emparer du pouvoir et abandonner volontairement la suprématie au Caire. Mais le général Kassem montra rapidement qu'il était un véritable Irakien. Il s'appuya d'abord sur les communistes pour écraser les partisans de Nasser, puis il se retourna contre les communistes pour pouvoir rester le seul maître du pays. D'allié potentiel de Nasser, il se transforma bientôt en son pire ennemi — un Nouri Saïd de gauche. Ses agents, payés avec les revenus du pétrole irakien, commencèrent à circuler dans le golfe Persique et le « Croissant Fertile » pour y combattre l'influence de ceux de Nasser.

Ailleurs, les échecs se succédaient pour l'Egypte. Au Liban, la victoire des nationalistes et de Saïb Salam, après le retrait des troupes américaines, empêcha l'intégration du pays dans la R.A.U. Hommes d'affaires avisés, les Libanais estimèrent que leur liberté — et leur monnaie — serait mieux préservée dans une indépendance absolue. En Arabie Séoudite, le roi Séoud s'assura (par une généreuse distribution d'argent) l'appui des tribus fidèles de l'intérieur pour chasser le prince héritier par une révolution de palais. Dans le golfe Persique, les souverains locaux, entraînés par l'Emir de Koweït, Abdullah as Sabbah, commencèrent à surveiller de très près les activités des « missions culturelles égyptiennes » et à éliminer les Egyptiens des postes clefs. Même en Libye, où le trône du roi Idris avait semblé un moment sur le point de vaciller, l'influence égyptienne diminua. Le rêve nassérien du grand glissement vers l'unité commençait à s'écrouler.

(1) Cf. « L'Express » n° 267 du 3-8-56.

Peu à peu, les Syriens furent écartés des positions influentes et remplacés par des Egyptiens. Les préfets, les inspecteurs de police, les professeurs, les ingénieurs et même les officiers supérieurs commencèrent à arriver du Caire en nombre croissant. La politique syrienne a toujours été fondée sur le principe de la « distribution des places », dont l'application devenait de plus en plus difficile avec « l'invasion » égyptienne.

Les hommes politiques n'étaient pas les seuls à se plaindre. Comparée aux autres pays arabes, la Syrie est un pays prospère. Les gros propriétaires terriens comme les marchands d'Alep et de Damas ont toujours eu leur mot à dire dans la conduite des affaires du pays. Au cours des dix ans qui ont suivi la dernière guerre, l'économie syrienne avait fait un bond en avant. Les capitaux avaient afflué de France, d'Italie, d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Allemagne. Damas était devenu un grand centre d'affaires et sa foire commerciale annuelle était un triomphe. Des capitaux avaient été également investis dans les cultures industrielles et le rendement à l'hectare était devenu l'un des plus élevés d'Asie.

La réforme agraire

Avec le début de la pénétration communiste, en 1955, les investissements occidentaux furent réduits et la livre syrienne tomba de 30 % par rapport à la livre libanaise. Ce retrait des capitaux occidentaux fut cependant compensé en grande partie par l'afflux d'argent et d'équipements russes, tchécoslovaques, bulgares et polonais. Mais, après la création de la R.A.U. et l'interdiction du parti communiste syrien, l'aide du bloc communiste fut réduite à son tour. A Damas et à Alep, les affaires se ralentirent.

Selon Nasser, l'Egypte a investi 300 millions de livres en Syrie depuis la fusion. Les marchands syriens refusaient de le croire, prenant à témoin la réalité qu'ils avaient sous les yeux. Les Egyptiens s'emparaient de tous les postes de direction et attribuaient les contrats à des firmes égyptiennes inférieures à leurs rivales syriennes. Maintenant, disaient les marchands, il fallait payer deux fois les pots de vin : au fonctionnaire syrien et au fonctionnaire égyptien.

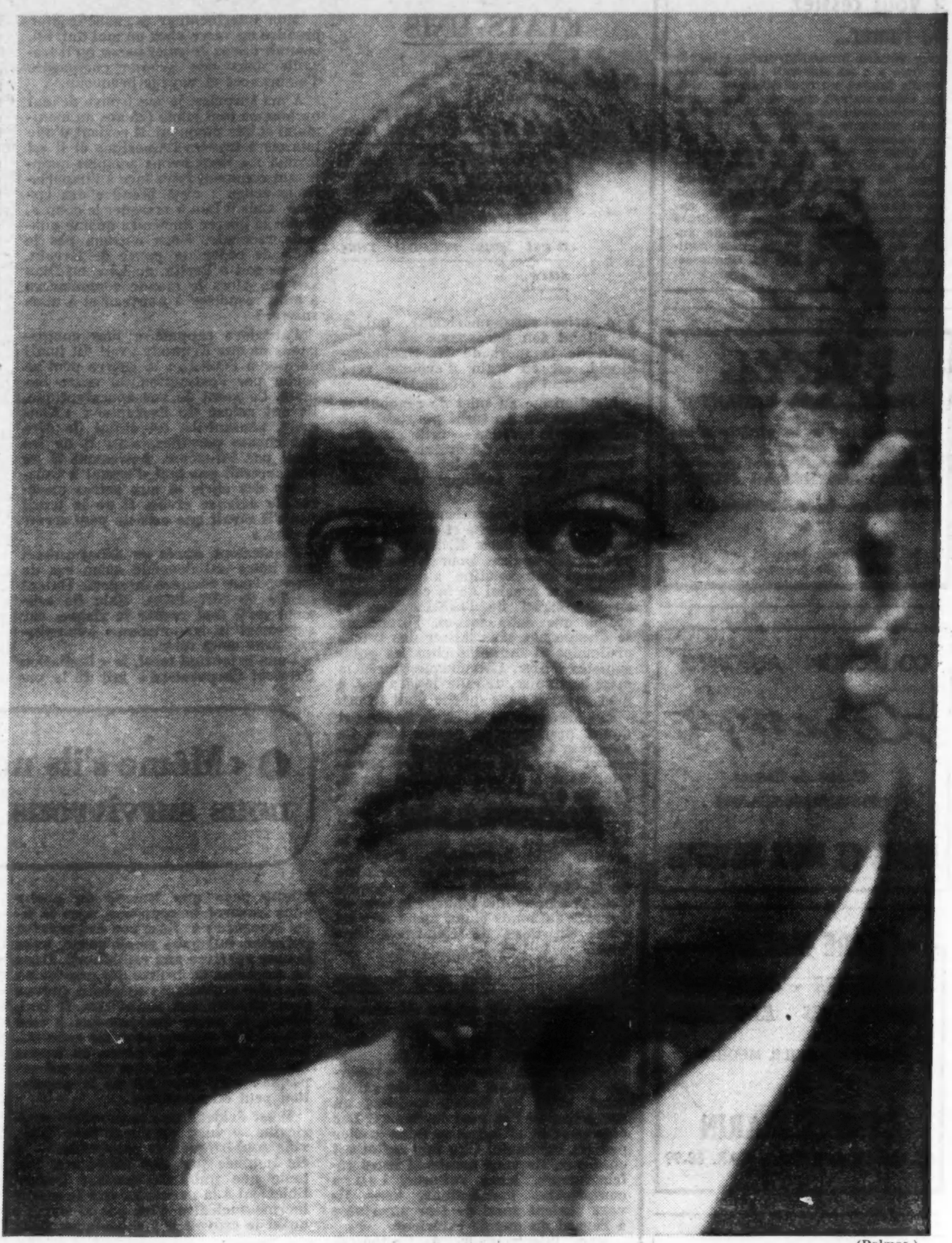
En juillet, un nouveau coup s'abattit sur eux. Nasser avait déjà effectué d'importantes nationalisations en Egypte pour obtenir l'argent nécessaire au financement de ses grands projets. Mais il devait faire face aussi à une crise économique permanente, provoquée par un accroissement de population de 700.000 personnes par an dans un pays déjà surpeuplé. La construction du grand barrage d'Assouan progressait lentement et absorbait une énorme proportion des ressources égyptiennes.

En juillet, donc, Nasser décida de puiser dans les biens des classes possédantes syriennes et publia une série de décrets qui devaient transférer à l'Etat une grande partie de l'industrie et du commerce syriens. En même temps, pour recouvrer une popularité qui déclinait rapidement dans la « Province du Nord », il annonça l'application accélérée d'une réforme agraire draconienne. Ce fut cette dernière mesure qui lui aliéna définitivement la bourgeoisie syrienne.

L'erreur fatale

En Syrie, cependant, ce n'est pas la bourgeoisie et moins encore les hommes politiques qui font les révolutions. Ce rôle est traditionnellement réservé à l'Armée. Au début, l'Armée avait bien accueilli l'union des deux Etats frères. Le colonel Serraj, chef du Deuxième Bureau, qui avait ses agents dans toutes les unités et qui était, en fait, sinon en titre, le véritable commandant en chef de l'Armée, était un nationaliste et un anticolonialiste passionné. Comme Nasser, il voulait créer un grand Etat arabe assez puissant pour tenir en échec les « impérialistes » et rejeter les Israéliens à la mer.

Et puis, progressivement, l'enthousiasme des militaires se refroidit. Il n'y avait pas de guerre contre Israël. Les équipements modernes promis par Nasser n'arrivaient pas. Mais les officiers égyptiens, eux, arrivaient en nombre toujours croissant. Les officiers syriens se voyaient relégués à des postes de second plan et bloqués dans les listes de promotion. Au début de la semaine dernière, il y avait plus de soixante officiers égyptiens dans l'Armée syrienne, dont beaucoup à des postes élevés. Les Syriens les jugeaient arrogants et les accusaient d'incompétence.



(Dalmas.)

Le président Gamal Abdel Nasser.
La brigade « Foudre » n'a pas débarqué.

L'Armée aurait pu demeurer passive jusqu'à ce que Nasser y ait introduit suffisamment d'officiers égyptiens pour la paralyser. Mais, la semaine dernière, le président égyptien a fait une erreur fatale en se débarrassant du colonel Serraj. Celui-ci était le seul Syrien qui eût conservé, en sa qualité de vice-président, un pouvoir réel au sein du gouvernement de la R.A.U. Il avait soutenu Nasser dans tous ses conflits avec les hommes politiques syriens. Il l'avait aidé à éliminer les nationalistes et le Ba'ath. En tant que chef de la police secrète, il avait combattu toutes les oppositions au régime.

Il y a quelques semaines, Nasser décida de « simplifier » l'administration en supprimant le « gouvernement provincial » syrien, dernier vestige de l'autonomie syrienne. Cela signifiait que tous les services gouvernementaux seraient centralisés au Caire et que le colonel Serraj devrait s'établir lui-même dans la capitale égyptienne, se coupant de ses contacts locaux en Syrie. Ce fut cette affaire qui provoqua la rupture entre Nasser et Serraj. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé. Simplement, le mardi 26 septembre, on apprit que le colonel Serraj avait démissionné de ses fonctions et qu'il était remplacé par le maréchal Hakim Amer, connu pour être son pire ennemi.

C'est alors que les officiers syriens décidèrent de passer à l'action. Ils savaient que lorsque le maréchal Amer aurait pris le contrôle de la sécurité militaire, c'en serait fini de l'autonomie de l'Armée syrienne. L'opération fut mise au point en 24 heures. Le mercredi 27 septembre, vers minuit, la division blindée syrienne, la plus puissante unité de l'Armée encore commandée par des officiers syriens, quitta la base de Katana, à 30 km au sud-ouest de Damas, en direction de la capitale. On avait dit aux soldats qu'il s'agissait d'une manœuvre. Les tanks encerclèrent la ville et de petits détachements y pénétrèrent pour occuper les points névralgiques : la radio, la poste, les ministères, et surtout le quartier général du maréchal Amer. Celui-ci dormait et ses gardes n'opposèrent qu'une résistance symbolique. Il tenta de parlementer avec les officiers syriens et obtint l'autorisation d'aller discuter de la situation avec Nasser. Il se rendit aussitôt à l'aéroport et s'envola pour Le Caire. Quelques heures plus tard, la garnison d'Alep, qui avait d'abord hésité, se ralliait aux rebelles. Celles de Latakia et de Tripoli, les deux principaux ports, suivirent.

Le sang arabe

Dès l'instant que l'Armée tout entière avait suivi le mouvement, Nasser n'avait plus aucune chance. Pendant quelques heures, il engagea une furieuse bataille par radio, annonçant que des unités stationnées en Syrie marchaient sur la capitale pour écraser la révolte. Rien ne se produisit. Il déclara alors que toute la flotte et toute l'aviation égyptiennes se dirigeaient vers la Syrie, précédées par les 2.000 parachutistes de la brigade d'élite « Foudre ». L'opération n'alla pas très loin. Cent vingt parachutistes furent lâchés par deux Ilyouchine audessus du port de Latakia le vendredi matin à l'aube. Ils atterrirent à quelques kilomètres de la ville, et attendirent des renforts. Ceux-ci n'arrivèrent pas. Après quelques escarmouches, les parachutistes se rendirent. C'est alors que Nasser abandonna. Il ne voulait pas, dit-il au cours d'un meeting public, répandre le sang arabe.

Est-ce la fin du grand rêve nassérien de l'unité arabe ? Pour un temps, certainement. L'expérience syrienne a montré que l'unité, si elle peut se faire, ne peut être réalisée que très lentement et doit être fondée sur des intérêts communs — non sur des passions qui ne résistent pas longtemps aux différences et aux antipathies régionales. De toute manière, Nasser doit consacrer tous ses efforts, dans l'immédiat, à consolider sa propre position. Son échec en Syrie — et la révélation de son impuissance militaire — va ébranler sérieusement son prestige en Egypte même, où il se débat dans de graves difficultés économiques. La question n'est pas de savoir si la R.A.U. va survivre — elle est aussi morte que l'Empire ottoman — mais si Nasser va survivre.

PAUL JOHNSON.

Fumeurs si vous cessiez de fumer...

vous verriez immédiatement « la vie en rose » : un sommeil régulier, des réveils faciles, un appétit de bon aloi, des idées claires, une vue plus nette, une mémoire sans défaillance, une volonté efficiente et productive et aussi une économie de 500 à 1.000 NF par an. C'est si facile de ne plus fumer ; il vous suffit de suivre, sans aucun effort de volonté, le célèbre traitement Nico-Cortyl qui supprime le goût du tabac à coup sûr... comme par enchantement. Gratuitement brochure de désintoxication sur demande auprès du Centre de Propagande Anti-Tabac (pavillon 86 K2) 18, Chaussée-d'Antin, Paris.

BERYL

PRET-A-PORTER ELEGANT

s'agrandit et a le plaisir d'informer son aimable clientèle de l'ouverture, à ses côtés, d'un magasin HOMMES et JUNIOR

115 bis, av. du Gl-Leclerc (14e)

Tél. GOB. 65-66 (magasin femmes)
Tél. GOB. 31-41 (magasin hommes)

COLLECTION AUTOMNE

Lorenzo

43, rue de Rennes
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

IMPERS ET PULLS EXCLUSIFS

CURE MARINE

SURMENAGE - DÉPRESSION
RHUMATISMES - ESTHÉTIQUE

SOUS CONTROLE MEDICAL

CENTRE MARIN

63, avenue de Villiers - CAR. 58-99

Ouvert de 9 h. à 22 h.

VEDETTE AUX CHAMPS

Lucie Neymat vient d'acquérir, aux environs de Montargis, une délicieuse propriété où elle joue à la fermière entre deux films. L'autre soir, en traversant la cour pour aller donner à manger à ses pintades, elle buta contre une charrue et faillit se casser la jambe. Lorsqu'il apprit l'incident, le futur metteur en scène de l'imprudente vedette lui a offert un boîtier Wonder afin qu'elle puisse circuler la nuit en toute tranquillité. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

FIAT

Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

ÉTATS-UNIS

Fifty-fifty

K.S. Karol est allé voir ce que l'Américain des campagnes pense de la guerre atomique. Il n'est pas revenu rassuré.

La crise russo-américaine, qui a atteint son paroxysme au lendemain de la mort de M. Hammarskjoeld, est en train d'évoluer vers l'apaisement et la conciliation.

L'optimisme au sujet de rencontres Rusk-Gromyko ne suffit pourtant pas à dissiper le malaise — cette compréhension profonde du drame — qu'on éprouve lorsqu'on entre en contact avec l'opinion publique des Etats-Unis.

Bien sûr, le mécanisme des négociations est déclenché et on peut faire confiance aux deux K. ainsi qu'aux médiateurs neutres pour trouver habilement une solution au problème berlinois et à celui de la candidature au secrétariat de l'O.N.U. Mais je crains que cette fois-ci, l'orage ne se dissipe pas sans laisser des traces profondes et durables chez les antagonistes d'hier. L'Amérique, après la crise berlinoise, ne redeviendra pas, à mon avis, le pays qu'elle était avant.

Les obsèques de M. H. en Suède ont donné pratiquement quatre jours de vacances à l'O.N.U. Laissant les Russes et les Américains à leur tête-à-tête, dont le secret est bien gardé, j'ai donc profité de l'« automne indien » pour quitter New York et voir un peu cette autre Amérique qui vit en dehors du rythme épuisant de la grande ville industrielle. C'est ce voyage-là que — grâce à la courtoisie de la Régie Renault — j'ai entrepris dans une Dauphine blanche le long de la route nationale 9, qui mène vers les villes du nord de l'Etat de New York.

Un seul langage

En Europe, au centre de chaque village, on trouve la mairie, l'église et le monument aux morts. Ici, dans les petites villes, c'est le « shopping-center », avec son ou ses « supermarkets », qui est le point de ralliement, et il s'y trouve toujours un snack-bar où l'on peut facilement lier conversation et même se faire inviter par les habitants. Une fois qu'on est chez eux, ils vous montrent leurs réfrigérateurs, leurs voitures, leurs confortables installations, mais ils vous parlent aussi de leur amertume à l'égard du monde extérieur.

Mon interlocuteur, à Croton-on-Hudson, m'a dit : « A la fin de la deuxième guerre mondiale, il n'y avait que 180 millions d'hommes derrière le rideau de fer. Il y en a aujourd'hui 900 millions et la faute en incombe entièrement à la « mollesse » de nos dirigeants. Ce sont eux qui ont permis aux Russes de kidnapper des techniciens allemands pour qu'ils leur construisent des fusées ; ce sont eux qui n'ont jamais voulu tenir à Staline le seul langage qu'il aurait compris : celui de la force. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Nous sommes plus forts que les Russes, même aujourd'hui, et nous devons le faire comprendre à Krouchtchev et ses alliés. »

Mon hôte a 45 ans. C'est un employé, père de famille, et il m'assure qu'il n'a jamais fait de politique. C'est seulement depuis quelques semaines qu'il parle souvent avec ses voisins de la situation mondiale, car c'est seulement à présent que « la politique » leur pose un problème commun.

Marquer le coup

« Je crois, me dit-il, que les communistes et leurs agents ont essayé de saper notre moral en exagérant le danger atomique et celui des retombées radioactives. C'était habile de leur part, car ils ont fini par diminuer notre volonté de résister à leur expansion. Mais, maintenant, j'en suis arrivé à la conviction qu'il s'agit d'un bluff : d'abord ils n'oseront pas nous bombarder ; ensuite, même s'ils le font, nous survivrons mieux qu'eux, car « we are a great country » (nous sommes un grand pays). »

Mon interlocuteur m'emmène alors prendre un verre chez un ami qui, lui, connaît mieux le sujet parce qu'il travaille dans une grande compagnie d'assurances et voyage beaucoup.

A ma surprise, je me trouve devant un homme tout jeune (25 ans au maximum) et très éloquent. Il revient d'une tournée à travers l'Amérique et il est formel : « Nous avons compris maintenant comment faire face à l'impérialisme rouge : c'est prendre des risques, mais il faut « marquer le coup ». Plutôt la guerre nucléaire qu'une nouvelle reculade. Nous n'avons pas le droit de céder un pouce de terrain, que ce soit à Berlin, au Laos ou Dieu sait où. Alors le monde commencera à nous respecter à nouveau et à nous suivre. »

J'ai alors rappelé à mes compagnons ce que Kennedy avait dit lundi dernier à l'O.N.U. : la guerre peut se solder par l'extinction du genre humain. Ce point de vue apocalyptique, ils ont refusé de l'accepter : « Kennedy, pensent-ils, est obligé de dire des choses pareilles, mais il ne les croit pas lui-même. Autrement il ne consacrerait pas tant d'argent à construire des abris et aux autres mesures de défense civile. Il ne le ferait pas s'il savait que cela ne peut servir à rien. »

Finalement, après un débat animé, mes hôtes ont concédé qu'en cas de guerre leurs chances de survie étaient de 50 % (fifty-fifty). Mais ils estiment qu'il faut courir le risque, car autrement le communisme triompherait sans coup férir.

Dans le journal local, la « Radiation Survival Corporation » fait de la publicité pour une trousse de poche pour mesurer la radiation, sous le titre immense : « Now you can survive radiation fall out » (maintenant, vous pouvez survivre aux radiations). Dans les magasins on trouve des provisions dans des emballages spéciaux, prévus pour résister aux radiations. Il faut, dit-on, en avoir quelques-uns à tout hasard à la maison pour les enfants... Enfin, sur toutes les tables, on trouve l'inévitable « Life », magazine qui explique : « 97 pour 100 de la population peut être sauvée ».

« Même s'ils nous bombardent, nous survivrons mieux qu'eux ! »

Il est évident que la province américaine — bien plus que New York, ville sophistiquée et vulnérable — a été imbibée par une littérature, par toute une publicité tendant irrésistiblement à la persuader que la guerre thermo-nucléaire n'est pas si terrible qu'on le croyait il y a quelques mois.

Un mouvement de base

Y a-t-il un chef d'orchestre derrière cette campagne ? J'ai posé la question à un intellectuel new-yorkais qui vit dans une retraite à Nyach, et qui connaît parfaitement les ficelles de la vie politique provinciale.

« Oui et non, m'a-t-il répondu. Le phénomène est inhérent au système économique américain de la libre entreprise. La « défense civile » est une affaire comme les autres, et, pour vendre ses produits — comme ses principes — à la population, Madison Avenue utilise sa technique de publicité et de persuasion. Là, il n'y a donc rien de surprenant. Mais un fait, cependant, ne peut pas être négligé : les abris anti-atomiques ne sont pas des produits de beauté. La propagande à leur sujet touche inévitablement à la politique. Et, un peu partout aux Etats-Unis, le « radicalisme conservateur » commence à se manifester. »

Cette nouvelle lame de fond anticommuniste ne prend pas la même forme, selon mon interlocuteur, que le maccarthysme, mais elle est encore plus dangereuse. Avec McCarthy, il s'agissait d'un démagogue monopolisant la publicité à l'échelle nationale. Cette fois, c'est un peu partout, dans chaque localité, que les super-patriotes d'organisent et agissent. Et cette sorte de mouvement de base, à moitié spontané, correspond parfaitement au climat de la guerre froide à outrance.

Si l'on finit en effet par accepter de jouer son sort individuel à « fifty-fifty » dans la perspective d'une épreuve de force totale, on rejettera obligatoirement à 100 % tous ceux qui doutent de la justesse de la cause et qui prêchent la modération.

L'étoffe d'un Churchill

Les super-patriotes qui se réunissent pour discuter de la défense de leur localité ne peuvent pas comprendre comment « a decent person » (un honnête homme) peut rester neutre dans le conflit qui oppose les méchants communistes à l'Amérique généreuse. Leur agacement contre les libéraux à l'intérieur des Etats-Unis et contre les pays de Belgrade est parfaitement naturel. L'hésitation est un signe de faiblesse. Or, depuis quinze ans, l'Amérique recule parce qu'elle ne manifeste pas assez sa force. Paradoxalement, l'autorité personnelle de Kennedy est rarement contestée au cours de ces discussions. Le Président, m'a-t-on dit, a tenu un langage plus ferme à Krouchtchev que son prédécesseur et ce fait doit être mis à son crédit. Toutefois, on se méfie un peu des libéraux de son entourage, de ces professeurs de Harvard qui manquent de « cœur au ventre ». Ce sont eux qui poussent le jeune président sur le chemin fatal de l'apaisement, qui voudraient faire de lui un nouveau Chamberlain, alors que lui-même, par tempérament, a l'étoffe d'un Churchill.

Dans un bar de la banlieue, sur le chemin du retour, j'ai posé à trois jeunes Américains des questions à propos du général Walker. Ils connaissaient — je dois l'admettre — son dossier mieux que moi. « C'est un des meilleurs soldats de notre armée, un héros de la guerre qui s'est distingué à Kiska, dans le Pacifique, à Hyères, en France, qui a fait des merveilles comme commandant de la 3e division d'infanterie en Corée et, qui plus est, c'est un militaire parfaitement discipliné et obéissant au gouvernement fédéral. Savez-vous que c'est lui qui commandait le détachement de parachutistes contre les ségrégationnistes, au moment des émeutes de 1957, devant l'école de Little Rock ? »

Je ne le savais pas, mais, en revanche, j'étais au courant du fait que le général Walker diffusait la littérature de la « John Birch Society » (1) dans sa 24e division d'Allemagne, qu'il a traité l'ex-président Truman de « crypto-communiste » et Edward R. Murrow de « communiste confirmé ». C'est la raison pour laquelle il a été relevé de son commandement.

Mes interlocuteurs voyaient, toute-

(1) John Birch Society : organisation d'extrême-droite américaine dont la plate-forme politique est proche des positions maccarthystes.

OLD ENGLAND 12 bd des Capucines Paris

Collection unique
de pardessus CHESTER BARRIE,
de pardessus et imperméables RODEX,
importés en exclusivité d'Angleterre ;
les plus beaux du monde, sobre élégance,
coupe impeccable, tissus précieux.
OLD ENGLAND présente aussi :
costumes Ready Made, vestons sport et ville
des marques prestigieuses :
d'Angleterre : CHESTER BARRIE, RODEX, etc.
des U.S.A. : ROYAL AWARD, d'Italie : d'AVENZA.
Et tout ce qui complète l'élégance masculine,
de beaux bagages... le tout, sous le signe de
Quality First ... et pas plus cher... au contraire.

fois, l'affaire sous un angle différent. La 24e division, pensent-ils, se trouve aux avant-postes du combat antisoviétique. Si demain les communistes lançaient une offensive, ses combattants pourraient du jour au lendemain se retrouver dans des camps de prisonniers et y être soumis au lavage de cerveau (comme naguère en Corée). Le général Walker voulait les immuniser contre ces pratiques : « C'est pour cela qu'il leur enseignait le « programme d'éducation spéciale ». Il faisait, en somme, simplement son devoir de patriote et d'homme parfaitement au courant des méthodes communistes. Mais les civils du Pentagone, qui sont des modérés, et qui voudraient que les généraux soient des robots à leurs ordres, se sont accrochés aux révélations d'une feuille à sensation, pour relever Walker, d'une façon humiliante, de son commandement. »

Des ragots

J'ai dit à mes champions du général Walker que le ministre de la Défense, M. Mac Namara, avait des preuves de l'action politique du général Walker au cours de la campagne électorale ; et que cela était contre les règles traditionnelles des Etats-Unis. Ils demeurèrent sceptiques. Ils n'avaient jamais entendu M. Mac Namara dire des choses pareilles. « Ce sont des ragots », a conclu l'un d'eux.

Alors j'ai fini par demander : « Pensez-vous donc que le Pentagone soit entre les mains de « rouges » qui persécutent des généraux anti-communistes ? »

« Bien sûr que non, m'a-t-on répondu. Mais il y a beaucoup de « mous » dans notre administration et ils ne veulent pas accepter que des généraux comme Walker s'y connaissent mieux qu'eux dans les affaires du communisme. »

A New York, j'ai rapporté ces impressions déroutantes à un éditeur de gauche, ami de C. Wright Mills. Il n'a pas voulu partager mon pessimisme. « Tout ce que vous avez vu, m'a-t-il dit, est vrai, mais la vague du « conservatisme radical » peut facilement être renversée si le président Kennedy jette le poids de son autorité dans la bataille. Il doit être conscient que le courant actuel prépare le chemin de la présidence à un extrémiste comme Goldwater. Il doit profiter du regain d'intérêt pour la politique, indiscutable chez les Américains depuis Berlin, pour leur expliquer les réalités du monde actuel. Il peut tout faire encore. »

La coexistence

Je ne demande pas mieux que de croire en ce verdict. Mais je ne vois pas très bien ce que Kennedy peut actuellement dire à ses compatriotes. Les Russes ne sont pas du tout enclins à accepter un statu quo dans le monde et à donner aux Américains la satisfaction de proclamer qu'ils ont « renversé le courant ». Si demain le Vietnam-Sud échappe au contrôle de Diem ou si le Guatemala explose, M. Krouchtchev ne restera pas silencieux rien que pour épargner l'amour-propre des Américains. Evidemment, lui aussi ne peut plus ignorer que l'Amérique des abris n'est plus la même que celle qu'il a parcourue l'année dernière. Une fois qu'ils ont accepté l'idée de la guerre nucléaire, les gens ne peuvent plus cesser de peser sur la vie politique de ce pays.

C'est pourquoi les négociations qui se sont engagées à l'O.N.U. ont une importance dramatique qui dépasse de loin celle de la crise berlinoise. Il faut espérer que MM. Krouchtchev et Kennedy en sont pleinement conscients et qu'ils comprennent que s'ils ne parviennent pas, cette fois-ci, à établir les règles de la coexistence, ils n'en auront peut-être plus l'occasion.

K.S. KAROL.

7e
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
IMPERS ET LODENS D'IMPORTATION
189 NF

SINÉ DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE

Après un long séjour à Cuba, Siné est maintenant à New York, d'où il nous a envoyé cette semaine ses premières impressions.

— Tu peux me passer la page 3.286 du journal, j'aimerais lire la suite de cet article...

— Une seconde, nom de... j' viens d'arriver !

GUERRE

Les six premières heures

● *L'expert militaire britannique Liddell Hart explique pourquoi la guerre de Berlin ne peut pas avoir lieu.*

LES planificateurs militaires occidentaux ont fait preuve jusqu'ici d'un manque complet de réalisme, faute de comprendre la situation qui résulterait d'une guerre nucléaire. Leurs manœuvres en chambre s'inspirent encore de l'ancienne conception des guerres prolongées. Ils s'appliquent consciencieusement à prévoir des opérations pour les jours H+30, H+60, H+90. C'est un bel exemple de la force de l'habitude mais cela n'a aucun sens.

Ces plans ne tiennent pas assez compte de ce qu'il adviendrait de l'Europe occidentale au cours d'un duel nucléaire, si bref soit-il. Il est évident que leurs auteurs, marqués par les souvenirs de la seconde guerre mondiale, ne parviennent pas à voir la différence entre celle-ci et une guerre dans laquelle des armes nucléaires, même de puissance réduite, pourraient provoquer un millier d'Hiroshima en quelques heures.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, voient les choses plus clairement qu'ils ne l'admettent en public. Au cours d'une discussion sur la planification militaire, il y a quelques années, l'un des chefs les plus intelligents de l'armée de l'air a consterné les amiraux et les généraux qui l'entouraient en déclarant : *« Il est inutile de planifier quoi que ce soit au-delà des six premières heures de la prochaine guerre. »*

Cette conclusion nous conduit au problème crucial que se posent les gouvernements et les états-majors : une attaque surprise qui paralyserait le système défensif et détruirait les moyens de riposte est-elle possible ? A ce problème, s'ajoute celui de ce que les théoriciens militaires américains appellent maintenant l'attaque « préemptive ». Ce vocable nouveau remplace celui de « préventive », utilisé par les générations précédentes pour qualifier une attaque lancée pour prévenir une agression attendue. L'attaque « préemptive » serait lancée par l'un des deux camps au moment où il aurait la conviction que l'autre s'apprête à frapper le « premier coup », et son but serait de détruire les bases de départ des engins nucléaires de l'ennemi.

Un remède désespéré

L'idée de guerre préemptive est un remède désespéré contre un danger sans doute imaginaire et elle deviendrait plus inquiétante encore que ce danger lui-même si elle était adoptée par les chefs d'Etat dans une période de crise ou en cas de fausse alerte.

Il y a de bonnes raisons de mettre en doute la possibilité d'une attaque surprise qui puisse obtenir les résultats sans lesquels elle n'aurait pas de sens. Ce serait un pari très dangereux, pour la Russie ou pour n'importe quel autre pays, de fonder ses plans de guerre sur la conviction que les moyens de riposte de l'adversaire pourraient être totalement anéantis par un nouveau « Pearl Harbor ». Une paralysie complète des forces militaires adverses serait beaucoup plus difficile à réaliser d'un seul coup qu'en 1941 — et, même alors, le succès n'a été que provisoire. Il serait impossible d'être assuré que tous les bombardiers ennemis seraient mis hors d'usage. Or si quelques-uns d'entre eux seulement échappaient à la destruction, ils suffiraient, avec leurs bombes H, à infliger au territoire de l'attaquant de terribles destructions. Tabler sur l'anéantissement total des forces de représailles ennemies serait aussi fou que de jouer sa vie sur la découverte d'une aiguille dans une meule de foin.

Les bombardiers peuvent, en effet, être répartis sur de nombreux aérodromes. Ils peuvent aussi, avec le développement des nouvelles techniques de décollage rapide, s'envoler de petits terrains disséminés dans tout le pays. La crainte d'une attaque surprise est devenue de moins en moins fondée depuis la mise au point de fusées intercontinentales pouvant être lancées de n'importe quelle base terrestre ou navale, et le maintien permanent en vol d'un certain nombre de bombardiers.

Le problème de « l'aiguille dans la meule de foin » se pose également en sens inverse. Les planificateurs militaires occidentaux se trompent lorsqu'ils s'imaginent que les 2.000 bombardiers de l'aviation stratégique américaine pourraient paralyser la force de frappe nucléaire soviétique en quelques heures et l'anéantir complètement en quelques jours. L'idée qu'une guerre pourrait être « gagnée » est une illusion fondée sur des habitudes de pensée périmées.

La meilleure garantie contre une attaque surprise et une guerre totale réside dans l'impossibilité de déclencher une agression « à coup sûr » et dans la probabilité, pour l'agresseur, d'être anéanti en même temps que sa victime. Pour acquérir la certitude d'un avantage décisif, l'attaquant devrait disposer d'une parade non seulement contre les bombardiers mais contre les fusées, avec la certitude qu'elle serait efficace à 100 %, ce qui est difficile à imaginer. L'existence des armes nucléaires constitue donc une réelle protection contre une attaque surprise.

(Visa.)

LE MUR DE BERLIN.
Une aiguille dans une meule de foin.

Des offensives limitées

Malheureusement, elle assure une protection moins efficace contre d'autres formes d'attaque, en particulier contre des offensives-éclair limitées menées avec des forces classiques ou contre des opérations subversives. On peut penser, en effet, que le camp adverse hésitera à répondre à une agression locale ne mettant pas en jeu son existence par des représailles atomiques qui auront toutes chances de déclencher une guerre totale et un holocauste universel. Un agresseur pourrait donc s'estimer suffisamment « couvert » par l'équilibre des forces atomiques pour pouvoir effectuer sans risque des opérations limitées. Il pourrait même être tenté, aujourd'hui, par des invasions plus importantes.

La menace a grandi en même temps que la confiance des Russes dans la supériorité de leurs fusées à longue portée. Lorsqu'ils ont essayé avec succès leur première fusée balistique intercontinentale, il y a quatre ans, peu de temps avant le lancement du premier Spoutnik, j'ai prédit qu'il s'ensuivrait un durcissement de la politique étrangère soviétique. Cette évolution n'a cessé de s'accentuer à mesure qu'ils remportaient de nouveaux succès dans ce domaine et il est significatif que leur offensive sur Berlin coïncide avec les premiers vols spatiaux de leurs astronautes.

A la lumière de ces développements, on peut analyser maintenant d'une façon plus détaillée et moins hasardeuse qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans les pays de l'O.T.A.N. ce qui pourrait se passer si une guerre éclatait en Europe.

Si le conflit est déclenché au sujet de Berlin — hypothèse actuellement la plus probable — il le sera par un effort des Occidentaux pour forcer l'accès de la ville. Les Russes et leurs alliés est-allemands bénéficient, en effet, d'un avantage stratégique si considérable qu'il leur suffirait de bloquer les routes, sans bouger autrement, pour placer la garnison alliée et la population de Berlin-Ouest dans une position intenable.

80 divisions russes

Pour dégager Berlin, les Occidentaux disposent de 22 divisions dont cinq seulement — les divisions américaines — sont prêtes à une action immédiate. Mais elles sont stationnées dans le sud de l'Allemagne, principalement en Bavière, et leur déplacement vers le nord poserait de difficiles problèmes logistiques. Les troupes anglaises se trouvent déjà en face de Berlin et sont également mieux préparées à une intervention immédiate que tous les autres contingents alliés, mais elles ne comprennent que sept brigades, soit l'équivalent de trois divisions. Les Allemands disposent de sept divisions, bien équipées mais qui ne sont pas tout à fait sur le pied de guerre. Les inconvénients politiques qu'il y aurait à les utiliser comme fer de lance sont d'ailleurs évidents. Quant aux divisions françaises, belges et hollandaises, elles sont très loin d'être prêtes à intervenir rapidement.

Les Russes, en revanche, disposent de 20 divisions en Allemagne Orientale, toutes blindées ou mécanisées, prêtes à l'action et qui peuvent lancer dans la bataille 6.000 tanks, soit trois plus que les Alliés ne peuvent en déployer. Les forces est-allemandes se composent d'au moins trois divisions, dont trois mécanisées, et disposent de près de 1.000 tanks. Les Soviétiques disposent également d'un soutien aérien très supérieur aux 3.000 appareils alliés, si bien qu'une offensive terrestre occidentale serait gênée par la supériorité aérienne de l'ennemi.

Il est donc probable qu'une attaque alliée pour dégager Berlin serait repoussée très rapidement. Les Russes pourraient se contenter de cette démonstration de force mais il serait beaucoup plus difficile aux Occidentaux d'accepter une défaite aussi humiliante. Pourtant, s'ils tentaient de reprendre l'offensive, la poignée de divisions supplémentaires qu'ils pourraient aligner ne ferait plus le poids en face des renforts que pourraient amener les Russes — au moins vingt division en dix jours et plus du double en un mois. En fait les Soviétiques se-

costumes et
impermeables
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

EMPRUNT ACIER 5%
1961
Obligations de 200 NF
Prix d'émission 199,60 NF
Prix de remboursement progressif 230 à 250 NF
On souscrit aux guichets des banques
GROUPEMENT DE L'INDUSTRIE SIDÉRURGIQUE
B. A. L. O. du 2-10-1961

SERAUDIE et Cie
FABRIQUE DE CHEMISES
10 bis, rue Jacques-Kellner
MAR. 51-07
(123, avenue de Saint-Ouen)
SPECIALITE DE CHEMISES SUR MESURES
DEPUIS TROIS GENERATIONS
SANS INTERMEDIAIRES
Ouvert tous les jours
Nous tenons à votre disposition toute une gamme de tissus : popelines, poplons, voiles, etc.

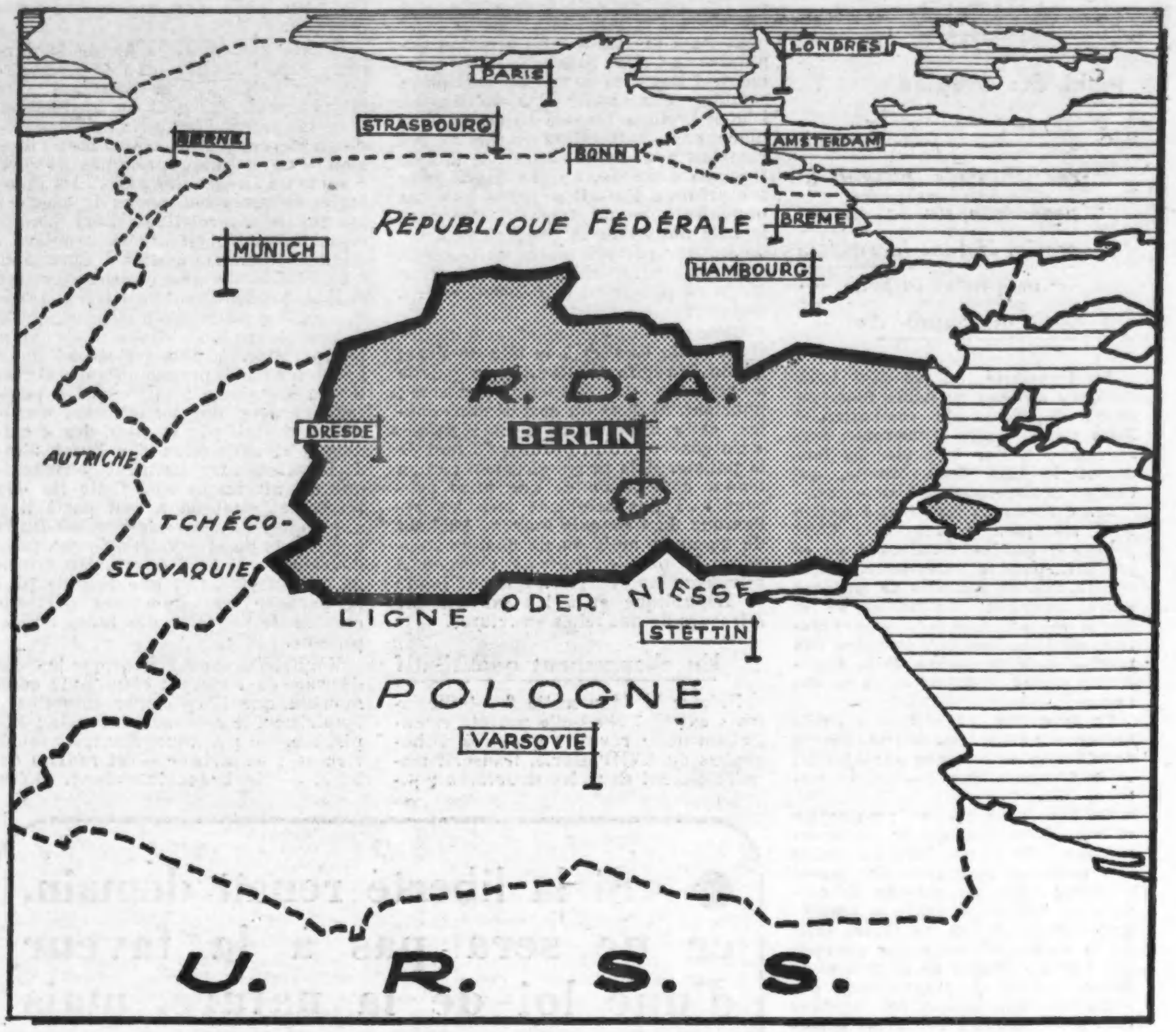
raient sans doute capables de mobiliser cent divisions en l'espace d'un mois, mais certains facteurs logistiques — capacité d'acheminement des voies de communication et approvisionnement des troupes — pourraient limiter le nombre de divisions effectivement utilisables à 60 ou 80. Ce serait plus que suffisant pour empêcher les Occidentaux d'atteindre Berlin. Ceux-ci ne pourraient utiliser au maximum qu'un total de 40 divisions, dont près de la moitié serait des unités de seconde ligne d'une qualité et d'un équipement inférieurs, tandis que les Russes pourront puiser uniquement dans les 150 divisons de première ligne que compte leur armée régulière.

Jusqu'à la Ruhr

Si les puissances de l'O.T.A.N. décident d'utiliser leurs armes atomiques tactiques pour se frayer un chemin, les Russes riposteront avec les mêmes armes et ce seront les Occidentaux, obligés d'avancer à terrain découvert, qui subiront les pertes les plus lourdes, tout en étant contraints de dévaster les villes et les villages de leurs amis allemands. S'ils décident alors de couper les lignes d'approvisionnements soviétiques, il leur faudra bombarder les ponts des principales voies d'eau au-delà de la Vistule et du Bug. Mais les Russes répondront alors par un bombardement atomique des ponts du Rhin, de la Meuse et de la Seine, ainsi que par la destruction des grands ports militaires de la côte atlantique française et de la base britannique d'Anvers. Là encore, ce seraient les Occidentaux qui souffriraient le plus, matériellement et stratégiquement. Le seul moyen d'interrompre cette succession de défaites serait de déclencher une guerre nucléaire totale, qui équivaudrait à un suicide et à un génocide.

Pour que l'examen des conséquences d'une « bataille pour Berlin » soit complet, il faut aussi envisager la possibilité que les Russes ne se contentent pas de repousser une offensive occidentale et décident d'exploiter leur avantage au maximum sans provoquer une guerre nucléaire.

Les forces occidentales ayant été ébranlées et désorganisées par un premier échec, les Russes seraient sans doute capables d'atteindre le Rhin sur un large front et, ce fleuve franchi, de pousser jusqu'à la Manche et la côte Atlantique sans rencontrer de résistance sérieuse. Mais le commandement soviétique pourra craindre qu'une avance si importante ne balaye les hésitations occidentales à utiliser les armes atomiques et ne déclenche le « grand holocauste ». Bien que le S.H.A.P.E. ait modifié ses plans initiaux — qui prévoyaient le recours aux armes atomiques dès le début du conflit — et songe maintenant à arrêter les forces ennemies par une action classique, il est peu probable que le système défensif occidental pourrait résister plus de 48 heures à une offensive de grande envergure. Il est donc vraisemblable que les Soviétiques ne chercheraient à atteindre qu'un objectif limité, dans l'espace et dans le temps.



LE FRONT EUROPÉEN, VU DE MOSCOU.
En un jour, presque sans combats.

La Bavière, au sud de l'Allemagne, présenterait peu d'intérêt pour les Russes et offrirait une relative facilité de manœuvre aux défenseurs.

La zone industrielle de Francfort-sur-le-Main, en revanche, distante d'une centaine de kilomètres seulement des positions avancées soviétiques dans le « saillant » de Thuringe, constitue un objectif plus facile à atteindre. Elle est située à une charnière du front allié, sur le flanc gauche de la Septième Armée américaine. Les Russes pourraient y parvenir d'autant plus rapidement qu'une partie des forces occidentales aurait été transférée vers le nord pour la bataille de Berlin.

Un autre objectif possible serait la zone industrielle de la Ruhr, qui se trouve à un peu plus de 150 kilomètres des positions russes autour de Kassel. Cette distance serait vite parcourue par une force motorisée, surtout si le système défensif occidental est déjà désorganisé par l'échec d'une percée en direction de Berlin.

« A vous de choisir ! »

Mais l'objectif le plus aisément accessible serait l'étroite zone côtière de l'Allemagne Occidentale, avec les grands ports de Hambourg et de Brême. Hambourg n'est qu'à 40 kilomètres du front russe, Brême à 120 kilomètres, et le rideau des forces de l'O.T.A.N. qui les protège est moins garni que dans les autres secteurs. Si ce rideau défensif était percé ou retiré, il faudrait peu d'efforts et peu de temps aux Russes pour exploiter leur avantage en effectuant une percée latérale, à travers le Schleswig-Holstein, jusqu'à la péninsule danoise du Jutland. Cette offensive pourrait être accompagnée ou précédée d'une opération aéroportée sur la grande île danoise de Zélande, sur la capitale du pays, Copenhague, et sur le nord du Jutland. On estime que les Russes disposent de 10 divisions aéroportées et d'un nombre suffisant d'appareils pour en transporter deux simultanément. Une telle opération assurerait aux Russes le contrôle de la Baltique. Or c'est dans cette zone que les défenses de l'O.T.A.N. sont le plus faibles.

Ces objectifs pourraient être atteints en un jour et presque sans combat. Les Russes pourraient alors annoncer qu'ils sont prêts à se retirer en échange de concessions modestes — comme la démilitarisation des détroits et de la zone côtière — déclarant aux puissances occidentales : « *C'est à vous de choisir entre la discussion autour d'une table de conférence et le suicide collectif.* »

B.H. LIDDELL HART.

En direct, de chez les ensembliers GÉRARD & PIERRE

Il émane des créations françaises, scandinaves et italiennes cette nouvelle esthétique, en matière d'ameublement, d'où est né le style contemporain.
Grâce à l'initiative des ensembliers GÉRARD & PIERRE, les meilleurs stylistes et architectes de ces différents pays présentent actuellement dans les magasins GÉRARD & PIERRE leurs nouvelles créations.
Le bureau d'études GÉRARD & PIERRE est mis gratuitement à votre disposition. Afin de profiter de ce service, il suffit d'envoyer un plan sommaire, de la pièce ou de l'appartement à meubler, à l'aide duquel vous est soumis gratuitement un projet complet de la future installation, avec maquettes, devis et toutes suggestions indispensables à la réalisation de cette ambiance de détente si recherchée aujourd'hui.

Ci-dessus : Ensemble salle de séjour en teck. Bahut et table sur piètements tubes. Chaises en teck et cuir noir. Coin salon-bibliothèque composé d'éléments encastrés. A remarquer l'originalité des éclairages

Photo COLAS

3 magasins à PARIS :
74, Bd MAGENTA (show room INTÉRIOR) NORd 10-62
(Spécialement consacré aux créations scandinaves de grand standing)
146, Bd MAGENTA • TRUdaine 70-21
(Créations françaises)
79, Rue de RENNES • LITtré 12-12
(show room ROCHEBRUNE consacré aux éléments ROCHEBRUNE)
Adressez-vous à l'une de ces 3 adresses pour recevoir la documentation N° 36

deboard

élégance et automobile
pardessus chauds et légers, imperméables, autocoats exclusifs.
HOLMES
22 AVENUE VICTOR-HUGO
PARIS PAS. 57-03
PUBLICIS

Ecole de Bridge
Apprenez à jouer rapidement avec les meilleurs professeurs de Paris
au **CLUB ALBARRAN**
141, avenue de Malakoff
Débutants - Perfectionnement
Renseignements de 15 h. à 23 h. sauf samedi et dimanche à : POI. 23-25

AVENIR

La mort des utopies

● *De hauts fonctionnaires français posent le problème de la démocratie. Il faut la refaire — ou plutôt la faire — mais avec quoi ?*

Au lendemain du 13 Mai 1958, quelques dizaines de hauts fonctionnaires décidèrent de combattre, à leurs postes, contre le fascisme, dussent-ils y laisser leur vie. Ils fondèrent le Club Jean Moulin, qui compte actuellement 350 membres.

Les événements tardèrent à mettre leur résolution à l'épreuve. C'est pourquoi, tout en continuant de se préparer pour la lutte, ils commencèrent, avec le concours de quelques universitaires et syndicalistes, de réfléchir aux principes politiques et moraux qu'ils entendaient défendre, aux raisons de la décadence de la démocratie, et aux conditions de sa renaissance.

Le livre dont « L'Express » publie un passage est le fruit de trois années de réflexion en commun sur « L'Etat et le Citoyen » dans la société moderne (1).

Ce livre n'est pas un programme ni une charte. Bien que de nombreux membres de « Jean Moulin » soient des militants politiques, ils jugent qu'aucun parti ne possède de doctrine ou d'idéologie politique adaptée aux données et aux problèmes réels de la société française. Le discrédit des partis viendrait de cette inadaptation. Portés au pragmatisme par leurs fonctions mêmes, les membres de « Jean Moulin » entendent apporter un diagnostic et explorer les meilleures solutions possibles.

Ils montrent tout d'abord pourquoi l'Etat moderne, sans commune mesure avec celui du siècle dernier, a dû se charger d'un nombre croissant de responsabilités. Puis comment les citoyens se sont trouvés écartés, écrasés ou réduits à l'impuissance face à un appareil social échappant, par ses dimensions et sa complexité, à leur prise.

Dans ses troisième et quatrième parties, le livre de « Jean Moulin » entend montrer que ce recul de la démocratie n'est pas une nécessité inexorable et que les citoyens peuvent reconquérir leur Etat.

Quoique d'esprit résolument réformiste, les critiques et propositions de « Jean Moulin » n'en montrent pas moins la nécessité de bouleversements révolutionnaires par leur portée. Peuvent-elles, comme le club l'espère, fournir une base commune à la gauche ?

Quels que soient ses autres mérites, l'ouvrage du Club Jean Moulin offre pour la première fois un portrait fidèle de l'état d'esprit et du niveau idéologique des éléments les plus valables de la haute administration française.

M. B.

● « Si la liberté renaît demain, ce ne sera pas à la faveur d'une loi de la nature, mais parce qu'un certain nombre d'hommes l'auront voulu. »

DEUX fois en moins de vingt ans, les institutions démocratiques françaises se sont écroulées. Quelles sont les causes de ces deux effondrements successifs ? Le hasard ? Il ne se répète jamais. Le marasme économique ? La France de 58 se portait bien et chacun songeait aux vacances. La gravité particulière des crises auxquelles les institutions avaient à faire face ? Peut-être Mais ces crises elles-mêmes, comment s'expliquent-elles ?

Mai 40, mai 58, deux dates sur lesquelles il faut revenir ; les assaillants sont différents ; les conditions générales sans aucun rapport dans l'un et l'autre cas. Mais un fait au moins est commun : en moins d'un mois, l'Etat républicain traditionnel s'effondre et disparaît. En mai 40 comme en mai 58, on a soudain mesuré l'importance de l'armée, la lâcheté du gouvernement, l'impuissance de l'administration, de la police, du Parlement à prendre leurs responsabilités. Quant aux syndicats — la surprise est douloureuse — la première fois, ils n'étaient pas là ; la seconde, ils débattaient entre eux de l'opportunité d'intervenir. Ils arrivèrent à l'heure où l'on commençait à décrocher les lampions : la fête était finie !

Et les « masses » ? La pression populaire a-t-elle infléchi les événements ? Dans les deux cas, son action semble bien avoir été la même. D'abord, elle a imposé au système en place une capitulation rapide et n'a rien fait pour le défendre : le peuple français aime assez faire dégringoler ses princes. Puis il a remis tous ses pouvoirs à un militaire illustre dont le rôle dans l'un et l'autre cas a été de trouver par n'importe quel moyen une issue acceptable à une situation qu'on ne parvenait ni à assumer ni à dépasser.

Cette réaction imposant un militaire (Pétain, de Gaulle) à la tête de l'Etat quand le régime s'effondre, la gauche a coutume de l'appeler fascisme ; pourtant, ni dans un cas, ni dans l'autre, cette appellation n'est légitime. « Un général, soit ; parce qu'il faut de la poigne. Mais provisoirement ; et en tenant compte de ce que nous pensons. » Telles semblent être les réflexions du Français moyen. Au bout de quelques mois ou de quelques années, le peuple français cherche à retrouver les principes qui ont fondé la République et à les sauvegarder à travers de nouvelles structures.

Un changement quantitatif

Refaire la démocratie ? A-t-elle jamais existé ? N'a-t-elle pas été essentiellement le rêve de quelques philosophes du XVIII^e siècle, transcrit maladroitement dans les structures politiques du XIX^e occidental par une classe qui a trouvé en lui la synthèse entre un idéalisme trop vague et des intérêts trop précis ? La démocratie a existé à Athènes pour un milieu restreint dont les esclaves et les métèques étaient exclus ; la démocratie a existé au XIX^e siècle pour un milieu plus vaste mais qui ne comprenait pas huit hommes sur dix. Depuis, la circulation accélérée des nouvelles et des idées, l'irruption des techniques dans tous les domaines de la vie sociale ont progressivement entraîné un changement quantitatif des conditions d'exercice de la démocratie.

Ce qui était possible dans une nation où 80 % des hommes étaient illettrés est impraticable dans une nation qui n'a plus que 3 % d'analphabètes. Les difficultés que rencontre la démocratie en Occident sont peut-être la preuve du succès des principes sur lesquels elle a vécu.

Mais du même coup, dans un tel contexte, tout est probablement à repenser. Il reste des principes descendus de quelque ciel et respectés en parole même par ceux qui les transgressent, et il reste des hommes qu'il faut faire vivre ensemble ; principes et hommes baignent dans l'immense aventure d'une société technique en plein développement. Voilà les éléments de base, voilà d'où il faut partir si l'on ne veut pas demain prétendre sauver le malade atteint d'un infarctus à l'aide de comprimés d'aspirine.

Le silence des idées

Ici, une difficulté survient : les idées que les hommes se font d'eux-mêmes progressent finalement moins vite que leur manière de vivre ; il n'y a plus de libres entreprises, mais des millions d'Américains croient fermement que leur société est bâtie autour de cette idole du XIX^e siècle ; le socialisme russe finit par ressembler à un étrange mélange où figurent à parts égales le respect de la technocratie toute-puissante, la déification de l'industrialisation et un sens très précis des intérêts propres de la Russie. Mais chacun, là-bas, s'exprime au nom du communisme et le rêve de son avènement reste un mythe pour près d'un milliard d'hommes (...).

Quinze ans après la fin de la dernière guerre, les utopies sont moribondes, les idéologies ne recrutent plus grand monde. Le goût du bonheur et la tendance à l'organisation des sociétés de consommation créent l'illusion d'un monde apathique. Il y a comme un silence des idées : les idéologies absolues ont amené la guerre ; les idéologies relatives n'ont jamais réussi à être à la mesure des problèmes que l'Histoire leur posait. L'Europe et même la Russie contemplent avec une espèce d'étonnement la naïveté révolutionnaire chinoise ; on sait qu'au détour de ce bel enthousiasme vont réapparaître à plus ou moins long terme les traits permanents des sociétés du XX^e siècle : bureaucratie, puissance accrue des techniciens, domination de fait par la caste des « managers », restriction des libertés individuelles, accroissement systématique du niveau de vie. Cette fin des idéologies dont on a tant parlé il y a quelques années reste l'un des traits dominants de la psychologie des pays développés. Il était fatal qu'au milieu de ce désert surgît une fois de plus la panacée classique des périodes creuses de l'histoire des idées : l'empirisme.

Empirisme organisateur que le mendésisme en France ; empirisme communiste que l'expérience Gomulka ; empirisme, le gaullisme français ; empirisme, la politique étrangère américaine ; empirisme — et radical celui-ci — le krouchtchevisme. Qu'on le teinte de couleurs empruntées au New Deal de Roosevelt, au vieux communisme, au vieux socialisme, le système reste toujours le même, et les artifices dont on le pare sont destinés à rassurer la galerie qui tient à ses habitudes. Pour le reste, chacun se débrouille (...).

Les vieux murs

Inadaptation des institutions démocratiques traditionnelles, apparition d'une société de consommateurs, déclin des idéologies, échec à court terme des empirismes, tel est en réalité le fond de tableau de la crise du 13 Mai. Elle éclata en Algérie ; l'Algérie n'en fut pas la cause.

Inutile dans un tel contexte de chercher à replâtrer n'importe quel vieux mur en assurant qu'il n'est pas complètement effondré. Bien entendu, il existe encore une droite ; mais elle ne dispose pas de la moindre idée un peu sérieuse sur la manière de riposter au défi soviétique, tant économique que culturel et politique, sans mettre en question ses principes mêmes, les tempéraments et les intérêts qui la constituent. Bien entendu, il existe encore une social-démocratie ; mais un coup d'œil jeté sur le programme des socialistes allemands ou des travaillistes britanniques suffit à refréner tout enthousiasme ; accepter l'état de choses, constater qu'en présence d'une société acquisitive, il suffit d'améliorer la production — c'est-à-dire s'aligner sur les thèmes de la droite — et badigeonner son propre néant de quelques affirmations démagogiques, ce n'est tout de même pas introduire de la raison en politique. En vérité, les murs dont on parle ne tiennent debout que parce qu'on les a toujours vus là, et que personne ne constate leur degré réel de vétusté.

La première tâche est donc de réfléchir (...).

Il faut tenter d'y voir clair, imaginer de nouvelles articulations entre ce qui est possible et ce que l'on souhaite. Ce travail tout simple en apparence nécessite en 1960 un effort considérable.

Le temps des Jean-Jacques Rousseau et des Marx est terminé ; le temps de la pure analyse des concepts sans données techniques précises est révolu. Marx, en 1960, créerait un institut ; il lui serait impossible de se satisfaire des approximations économiques et sociologiques, des références historiques et de la connaissance philosophique qui lui suffirent il y a cent ans. Obligatoirement, sa visée serait planétaire ; il devrait intégrer au fur et à mesure les apports de la sociologie, de l'économie politique, de la cybernétique.

De fausses sécurités

Rien n'est plus urgent actuellement que de liquider impitoyablement tout ce qui, dans les survivances idéologiques, freine le travail de la réflexion libre. Tant qu'un homme continue à vivre et à expliquer les événements à partir de schèmes simplistes qui lui fournissent de fausses sécurités intellectuelles, il est concrètement démobilisé par rapport aux buts mêmes qu'il vise. Un million d'hommes attelés à la fabrication d'un engin à hélice destiné à atteindre la Lune ne progresseront pas d'un pas en mille ans ; la conception de la fusée est un préliminaire indispensable. Il en va désormais exactement de même dans le domaine politique.

Dans un deuxième temps, il faut tenter d'établir quelques certitudes ; il en existe. Qu'il s'agisse de l'utilisation des moyens modernes d'information et de propagande, de l'évolution des taux de croissance, des impératifs de toute planification viable, des exigences de l'urbanisme ou de la production agricole, on rencontre au moins des limites. La marge de liberté concrète ouverte aux volontés des hommes n'est pas indéfinie. Par exemple : aucun gouvernement, aucun régime français ne peut porter le taux de croissance de notre économie au chiffre de 15 % ; aucun gouvernement, aucun régime français ne peut stopper l'exode des campagnes vers les villes ; il y a des limites à l'augmentation de consommation des produits alimentaires dans un pays développé ; en revanche, on ne sait pas encore vers quel optimum tend l'accroissement de la production agricole. Ce qui est vrai en économie l'est aussi dans l'ordre mental. Dans un pays comme la France, il est probablement impossible de ne pas tenir compte du poids des traditions ; mais envisagées de la sorte, ces dernières ne constituent plus des impératifs sacrés auxquels il faut se soumettre, ce sont simplement des données brutes dont on doit tenir compte comme d'une variable parmi d'autres dans l'équation politique à élaborer.

N'aurait-on marqué que ces deux premiers points, un travail décisif aurait déjà été mené à bien. Mais on peut aller plus loin. Toutefois, ne nous y trompons pas : ici, les incertitudes commencent.

Dans l'ordre constitutionnel comme dans l'ordre économique, il n'est pas vain aujourd'hui d'imaginer les formes nouvelles d'institutions et de rapports humains qui tiendraient compte des données précédentes. Mais il va de soi que dans ces domaines on pourra et on devra en imaginer d'autres encore. En tout cas, à partir de réflexions de ce type, par le dialogue et le débat, peut seule commencer à s'élaborer une vision nouvelle sans laquelle les efforts les plus généreux seraient condamnés à l'échec (...).

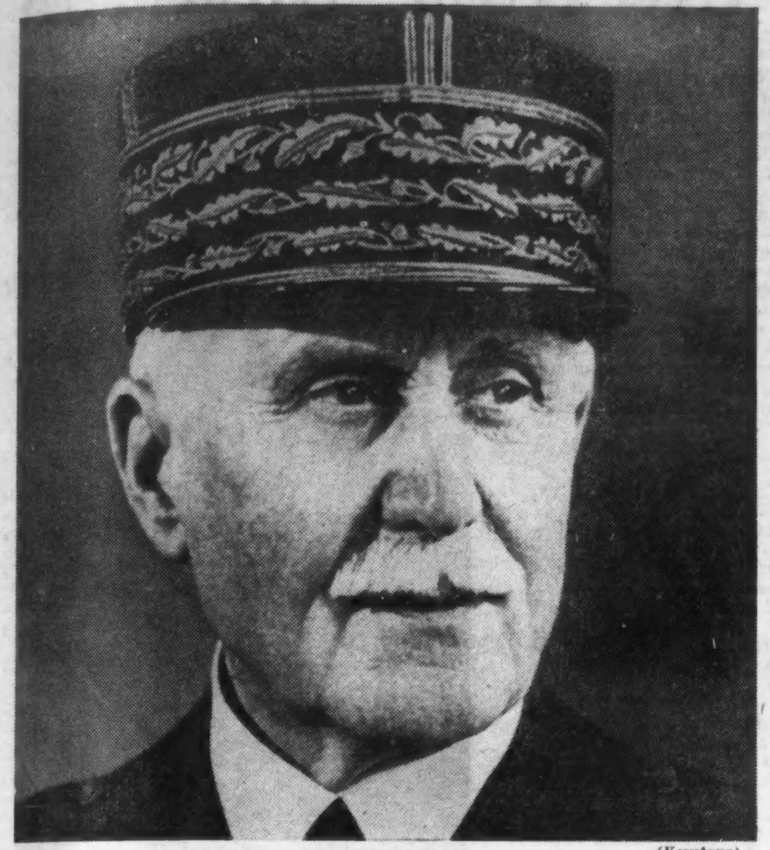
Une valeur précaire

Doute méthodologique et intégration du maximum de composantes dans l'analyse de la réalité ne suffisent cependant pas à fonder une pensée politique nouvelle. Le danger technocratique apparaît à ce détour de la réflexion. Il ne peut être conjuré que si un jeu de valeurs sous-tend constamment la recherche entreprise (...).

Dans le monde entier, les libertés reculent ; plus même : leurs principes sont remis en question. Qualifiés une fois pour toutes de bourgeois et rangés au magasin des accessoires afin, disait-on, d'ouvrir la porte à des libertés plus effectives et plus concrètes, les principes de 1789 se sont aux trois quarts effondrés ; sur leurs décombres se sont élevées les arrestations arbitraires, les tortures, les saisies de journaux, la guerre psychologique.

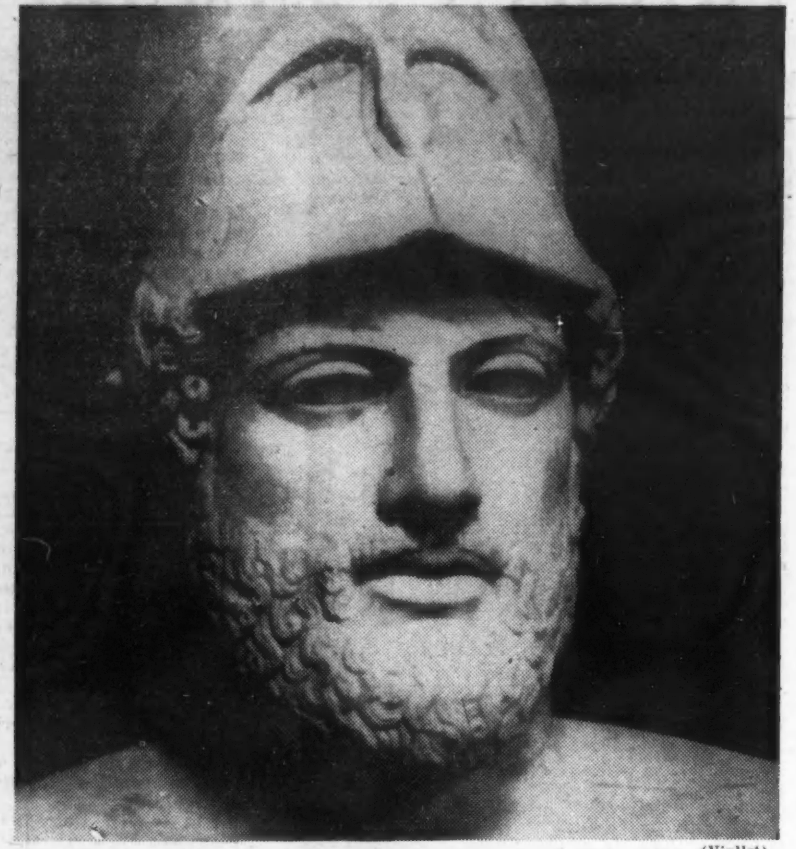
On peut se demander si la critique systématique des libertés traditionnelles, dites « bourgeoises », n'est pas en partie responsable de cet indiscutable déclin des valeurs civilisatrices. Car il faut se garder de croire que le recul est nécessairement provisoire ;

(1) Club Jean Moulin, « L'Etat et le Citoyen », à paraître aux Editions du Seuil, 15 NF.



(Keystone)

PÉTAIN.
Refaire la démocratie ?...



(Viollet)

PÉRICLÈS.
... A-t-elle jamais existé ?

la liberté n'est pas un fruit qui mûrit lentement et tombe juteux à point au début de l'automne ; c'est une valeur précaire, difficilement maniable, génératrice d'impuissances relatives. Parier pour elle, c'est faire un choix ; c'est se décider en faveur du respect à tout prix d'un certain nombre de principes, c'est peut-être choisir une efficacité de civilisation contre une efficacité d'organisation. En tout cas, rien ne prouve que le respect de l'individu remontera automatiquement à la surface de l'Histoire.

Pour un grand nombre, en effet, ce recul n'est qu'un moment dialectique; le passage d'une société bourgeoise à une société prolétarienne, porteuse à long terme d'une plus large universalité des valeurs, provoque un affaissement seulement provisoire des principes que le XVIII^e avait eu le mérite de mettre noir sur blanc.

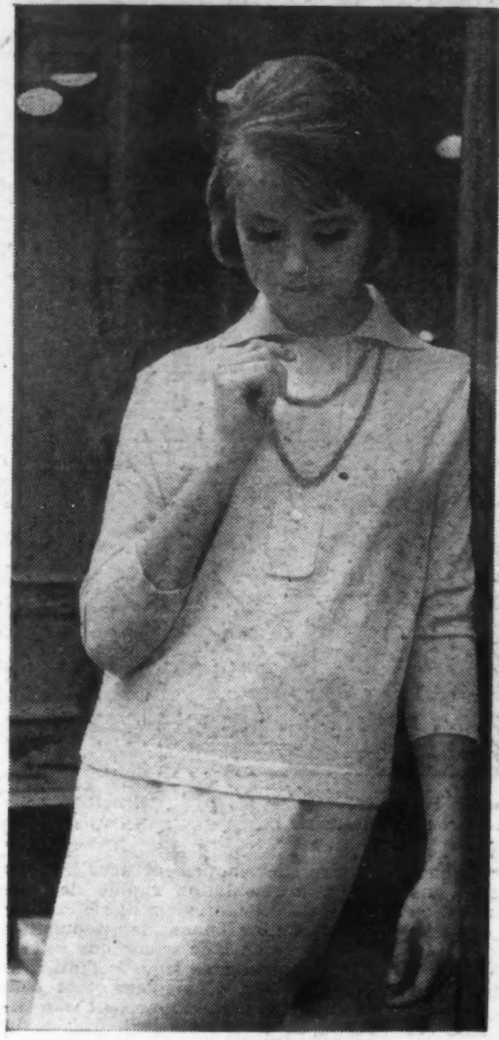
Un lent progrès

Hélas ! cette intéressante théorie ne recouvre que d'assez loin la réalité. Analyses économiques, sociologiques et politiques aboutissent toutes aux mêmes conclusions. La mutation essentielle de notre époque est celle du passage généralisé à une société technico-industrielle. Cela est vrai pour l'Europe occidentale, la Russie soviétique et ses satellites et pour les Etats-Unis. Dans cet énorme bloc qui groupe plus d'un milliard d'hommes, les données essentielles de l'évolution sont relativement comparables : accroissement régulier des pouvoirs de l'Etat, recul continu de la population agraire, développement accéléré des villes, augmentation rapide de l'industrialisation, création de réflexes de consommation dans la population considérée en bloc quelle que soit la classe sociale dans laquelle l'individu s'intègre, etc. Rien dans tout cela n'annonce le développement des libertés, si ce n'est le lent progrès du niveau culturel moyen. Si la conscience des libertés renaît demain, ce ne sera pas à la faveur d'une loi de la nature mais parce qu'un certain nombre d'hommes l'auront voulu.

Amortisseur
ALLINQUANT
Suspension

4 USINES EN EUROPE : PARIS et LEVALLOIS - COLOGNE - BILBAO - SALON DE L'AUTOMOBILE GALERIE A STAND 5 BAL. 10-05

TRICOTS : JAMAIS UN NOM COMMUN



EN LAINE PEIGNEE...
La chemise polo.

UNE enquête sur la mode féminine, faite récemment dans différentes couches sociales, tant à Paris qu'en province, apporte de curieux résultats.

Elle prouve, en particulier, que sur 100 femmes :

- 100 possèdent au moins un tricot ;
- 98 portent des tricots ;
- 80 considèrent le tricot comme une pièce essentielle de leur garde-robe, la plus pratique et la plus fréquemment utilisée.

Le pull-over est devenu l'uniforme des Françaises et l'ensemble de tricot remplace couramment le tailleur, la robe et même... la tenue de soirée.

Pour répondre à ce goût du public, les fabricants inondent absolument le marché. Plusieurs millions de vêtements de tricot sont manufacturés chaque année en France. Evidemment tous ne sont pas de même prix ni de même qualité.

En fait, il est devenu très difficile (pour ne pas dire impossible) d'acheter un tricot « en connaissance de cause ». Il y a dix ans, il n'existait que deux catégories de pull-overs : les pull-overs ordinaires dits « machines » et quelques tricots de luxe « fully-fashioned ». La cliente qui entrait dans un magasin savait tout de suite « où elle allait » : l'aspect du vêtement, sa couleur et sa coupe révélaient nettement la qualité de l'article proposé.

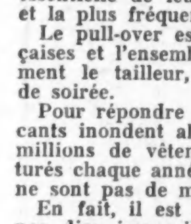
Aujourd'hui tous les bonnetiers de la place de Paris fabriquent des modèles diminués, les formes créées par les grandes maisons sont vite copiées et largement distribuées.

Aussi il est très facile de se tromper au moment de l'achat. Malheureusement, l'erreur dans le domaine de la « maille » se fait toujours payer très cher. En quelques semaines le vêtement est déformé, au premier soleil il perd sa couleur, au premier nettoyage il rétrécit.

Puisque « tout le monde » porte des tricots, si vous ne voulez pas ressembler à n'importe qui, il ne vous est pas permis de vous tromper. Par permis d'acheter un ensemble ou un pull-over dont vous ne soyez « sûre ».

Comment faire pour être sûre ? Apprendre à reconnaître un tricot de classe.

La matière première



La fibre employée doit être à la fois :

— résistante mais élastique ;
— chaude mais aérée ;
— moelleuse mais légère ;
— riche en couleur mais inaltérable.

Seule la pure laine peignée réunit toutes ces qualités. Comment la reconnaître ? Bien sûr pour ne jamais faire d'erreur, il faudrait être expert.

Afin de vous aider dans votre tâche, le Secrétariat International de la Laine et l'Union Française des Fabricants de peigné de laine ont créé le label ci-dessous. Regardez-le bien. A partir du mois d'octobre, il vous permettra de reconnaître les articles en PURE LAINE PEIGNEE.

Quelles sont les garanties qu'il vous donne ?

Il vous assure que le vêtement est en pure laine (100 %). L'appellation est d'ailleurs protégée par le Service de Répression des Fraudes.

Il prouve qu'il s'agit bien de laine peignée. Le peignage de la laine intervient en cours de traitement après le nettoyage. Un peigne destiné à « paralléliser » les fibres est d'abord employé, puis des « touffes » sont régulièrement extraites de la laine. On sélectionne ainsi les fibres les plus longues. L'opération ne peut être réalisée que sur une laine d'excellente qualité. Elle permet d'obtenir des fils plus fins, plus réguliers et moins « retordus ».

Les tricots fabriqués avec cette laine sont donc plus légers, plus souples, plus doux.

La fabrication

Ici le problème devient délicat. Il y a tellement de manières de fabriquer un tricot... Depuis l'artisanat le plus simple (cette jeune fille dans le square qui, paisiblement, tricote) jusqu'à la grosse industrie (ce fabricant américain qui « habille » trois grandes villes des Etats-Unis).

En fait, ces deux aspects doivent coexister si l'on veut obtenir un tricot qui ait vraiment de la classe.

Un fabricant français, que l'on pourrait appeler « le grand couturier du tricot », a réussi ce petit miracle : il crée des modèles avec autant d'amour qu'un artisan ou un artiste, mais il les réalise avec les moyens les plus modernes de fabrication.

Son idée ? Demander à une femme célèbre pour son élégance, son bon goût et son... expérience en matière de mode, d'être « l'inspiratrice » de la maison. Bettina (puisqu'il s'agit d'elle) remplit ce rôle à merveille. Elle suit avec passion la création puis la fabrication des tricots qui portent son nom.

C'est elle, par exemple, qui veille à la mise au point des modèles d'une nouvelle collection. Puis le croquis et la toile réalisés, c'est elle aussi qui « teste » des milliers de fibres avant de se décider. Bettina apprécie beaucoup les fibres « nobles » : ses premiers tricots de soie lui ont valu la célébrité.

Grâce à la maîtrise acquise elle traite aussi avec une sûreté incomparable, la meilleure qualité de pure laine peignée d'Australie.

La recherche des coloris lui incombe également : là encore elle juge en femme d'abord, puis en « expert ».

Enfin, lorsque le modèle est définitivement mis au point, comme un modèle de haute couture, il est réalisé dans les usines de Monaco.

Parce qu'il est meilleur qu'un article de luxe naisse là où... le ciel, la mer et même la terre prennent tout leur éclat.

...CREE PAR BETTINA...
La panoplie du confort.

...ET EN VENTE CHEZ RAMUZ.
L'ensemble passe-partout.

Mais comment faire pour trouver à coup sûr les articles dont la matière première et la fabrication correspondent aux normes de *perfection* que vous venez de découvrir ?

La sélection au niveau de la vente

C'est beaucoup plus facile que vous ne le pensez.

Comme il existe des « conseillers » en psychologie, en organisation du travail ou en technique boursière, il existe à Paris de véritables « arbitres » de l'élégance tricot.

A l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue Cambon, à l'emplacement même de l'ancien restaurant « Voisin », dans un hôtel particulier qui fut habité par la Castiglione, la maison Ramuz a ouvert pour vous la boutique Ville-Sport la plus élégante de Paris.

Le modèle que vous choisirez dans ce haut lieu du bon goût sera unique par sa qualité et sa classe. Unique aussi parce que vendu dans une maison dont la clientèle « haute couture » est plus spécialement internationale. Les paiements en « travellers chèques » représentent une partie importante du chiffre d'affaires. Les « têtes couronnées » de l'Europe entière commandent directement chez Ramuz, par l'intermédiaire de leurs ambassades.

Nous avons sélectionné pour vous trois tenues « décontractées » qui vous permettront d'être (sobrement) élégante d'un bout de l'année à l'autre :

- LA FORMULE TROIS PIÈCES.

L'ensemble est composé d'un pull-over manches trois-quarts, d'un cardigan dont le col et les poches de poitrine sont en mailles doubles et d'une jupe droite entièrement doublée.

Cette petite panoplie du confort fabriquée par Bettina est en pure laine peignée et existe en noir, bronze, grège brun et anthracite. (Photo ci-contre.)

- LA FORMULE DEUX PIÈCES.

Un cardigan ras du cou parfaitement coupé et une jupe droite et doublée : « l'ensemble passe-partout Bettina » toujours en pure laine peignée, existe en six coloris. (Photo en haut à droite.)

- LA FORMULE UNE PIÈCE.

La chemise polo : de contexture très fine et en pure laine peignée, convient parfaitement à toutes les tenues sport ; son col et sa patte de boutonnage en côtes serrées donnent à ce modèle un cachet tout particulier. (Photo en haut à gauche.)

Cette page spéciale d'annonces est présentée par :
La Pure Laine Peignée, Bettina, Ramuz.

MADAME EXPRESS

• **MODE**
La petite robe noire
(pages IV, V)

• **MAISON**
Vêtir les sols nus
(page VIII)

• **DIÉTÉTIQUE**
« Au prix qu'est le beurre ! »
(page IX)

• **JUSTICE**
Deux histoires de divorce
(page VI)

ESSAI :
AU VOLANT DE LA RENAULT
(page III)

• **ENFANTS**
Quand l'État fait défaut
(page VII)

• **TABAC**
Nos lecteurs répondent
(page X)

A chaque mois son problème

OCTOBRE c'est *Brumaire,* ou mois des brumes.

Le vent souffle, la pluie tombe. Que mettre sous l'imperméable ?

La statue du Musée Carnavalet avait déjà trouvé la solution (révolutionnaire) puisqu'elle tient, sous le voile qui la protège, un tendre agneau dont la laine semble douce... douce...

Vous aurez donc envie (et besoin) de compenser la froideur de votre vêtement de pluie par l'épaisseur moelleuse d'un tricot.

Cependant, n'oubliez pas que, sous l'imperméable, votre pull-over ou votre cardigan seront mis à rude épreuve. Ils devront donc posséder des qualités de coupe et de matière première qui n'existent que dans les tricots de marque.

Mais les tricots de marque sont des tricots chers et Brumaire n'est pas seulement le mois des brumes, c'est aussi celui du terme, des impôts et du charbon !...

Une fois de plus, la formule Sèvres 33 (1) vous permettra « d'en sortir ».

● SOUS LE TRENCH-COAT.

Le twin-set « feuilles d'automne » en pure laine « fully fashioned ».
— Pull-over ras du cou (26,95 NF).
— Cardigan assorti (32,95 NF).

● SOUS L'IMPERMÉABLE HABILLÉ.

Le tricot de soie naturelle créé par une marque célèbre. Décolleté en V ou ras du cou. Il est entièrement diminué et existe dans tous les coloris pastels (59,95 NF).

(1) Magasin situé 33, rue de Sèvres à Paris, qui centralise les articles de grandes marques écartés de la série pour légère « irrégularité » et vendus au prix de gros.

(Communiqué.)

L'Adap-Bar

Deux tables en une seule : ADAP-BAR, la plus élégante des tables roulantes, pour l'apéritif, le thé ou le café - ADAP-TABLE, sans plateau inférieur, pour lire, écrire et déjeuner au lit ou dans un fauteuil.

Plateaux (60 × 40 cm.) réglables et inclinables.

Formica, ébénisterie ou acier perforé (nombreux coloris).

ETABLISSEMENTS KÖLL

13, rue d'Alsace - TOULOUSE - Tél. 22.73.81
Bureau de Paris : 17, r. de Marignan - ELY. 78.73

UN BAIN DE BEAUTÉ QUI VAUT 15 JOURS DE VACANCES !

Laquelle d'entre nous ne rêve de vacances à la fin d'une journée trop remplie, et ne souhaite le prodige qui fera d'elle en un instant, une femme détendue, en "forme".

Mais ce prodige est bien facile à réaliser ! Il s'appelle le bain thermique aux "brouillards ionisés" et vous le découvrirez à l'Institut de Beauté du Dr N.G. Payot. L'action de l'ozone et de l'oxygène combinée à celle des éléments marins reconstitués opère immédiatement cette revitalisation en profondeur qui vous "défatigue" et vous recharge d'une énergie nouvelle.

Douceur de l'épiderme rénové, élasticité des muscles tonifiés, bienfait du relax intégral sont le résultat d'un bain de beauté !

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N.G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

NOUVEAU !

le " THON à la CATALANE "

SI vous aimez le thon, vous devez y goûter. Vous ferez une découverte gourmande et surprenante avec le *thon à la Catalane.* Sa chair est ferme, saine, et le Chef cuisinier SAUPIQUET qui l'a préparé pour vous y a ajouté tout un bouquet d'aromates. Pour votre hors-d'œuvre, aujourd'hui, prenez donc une boite de *thon à la Catalane.*

C'est une spécialité

Saupiquet

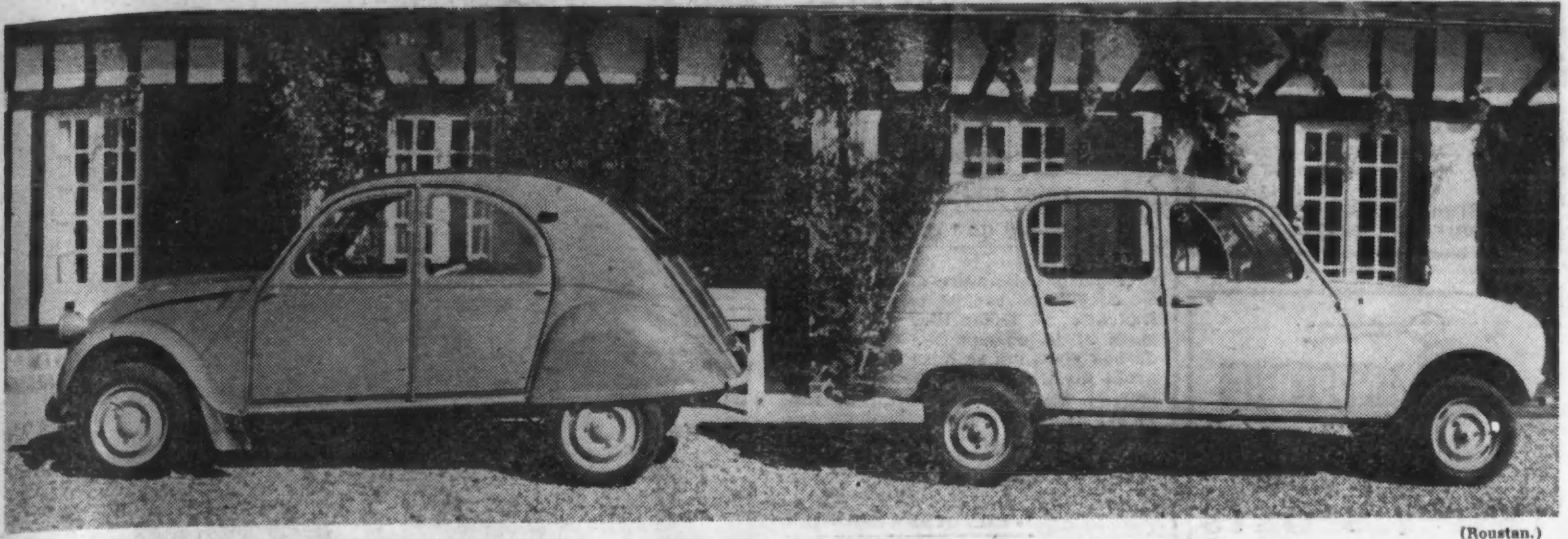
UTILISEZ DONC
KLEENEX
Si doux pour la peau fragile de Bébé.

PUBLICIS

Ce fameux manteau noir... note juste et indispensable d'une garde-robe élégante le voici ! Franck et Fils l'interprète dans un très beau satin mat, mettant en valeur une ligne fluide et stylisée. Un discret petit col de vison apporte au visage douceur et chaleur. Et ce modèle d'après-midi, de dîner, de théâtre, du soir est... imperméable !

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris Magasin climatisé
Ouvert tous les lundis de 14 h 30 à 18 h 30



(Roustan.)

LES DEUX RIVALES.
N'ayons pas peur des mots.

ESSAI

Le match 2 CV/R 4

● *Au royaume des petites voitures bon marché, Citroën ne règne plus seul.*

AU Salon de l'Automobile 1962, qui a ouvert ses portes mercredi à Paris, la Régie Renault présente la moins chère des voitures françaises : à peine 5.000 NF.

Madame Express a passé son week-end en compagnie d'une R4 : 400 kilomètres en deux jours, des routes mouillées, des encombrements, des petits chemins de campagne. Elle croyait rentrer épuisée le lundi matin, elle est revenue non seulement conquise, mais encore fraîche et dispose pour vous raconter tout ce qu'elle sait de cette nouvelle-née.

Impression de déjà vu

En allant la chercher le vendredi soir dans les garages de la Régie, il faut avouer que notre cœur n'a pas tressailli d'enthousiasme : un avant de Dauphine sans chromes, un arrière de fourgonnette sans esprit, des roues d'Austin sans enjoliveurs, des pare-chocs sommaires et peints, pas d'ailes.

A l'intérieur, notre première impression de déjà vu s'est précisée : deux banquettes amovibles à armature tubulaire, un changement de vitesses à tige au tableau de bord, pas de compteur d'essence, un frein à main élémentaire, pas de vitres descendantes, un volant frêle, on se serait cru — n'ayons pas peur des mots — dans une 2 CV (Citroën). Et c'est bien là tout le problème.

Il est évident qu'un acheteur disposant de 7.000 ou 8.000 NF ne renoncera en aucun cas à une Peugeot (403 ou 4), à une Simca (Etoile 6 ou Ariane) ou même à une Dauphine ou Ondine (Gordini ou pas) pour se laisser séduire par la R4. Mais ceux qui cherchent au Salon une voiture bon marché, solide, économique d'entretien, de petite cylindrée, pouvant transporter quatre passagers ou se transformer au besoin en semi-camionnette, hésiteront cette année entre Renault et Citroën. C'est donc à cette comparaison que nous avons constamment songé au volant de la R4.

Voici point par point le résultat du match 2 CV/R4 :

● PRIX : 4.980 NF contre 5.080 NF = 100 NF de différence. Ce n'est pas un argument. (Nous parlons du modèle standard de la R4, le modèle luxe, R4 L, sera plus cher).

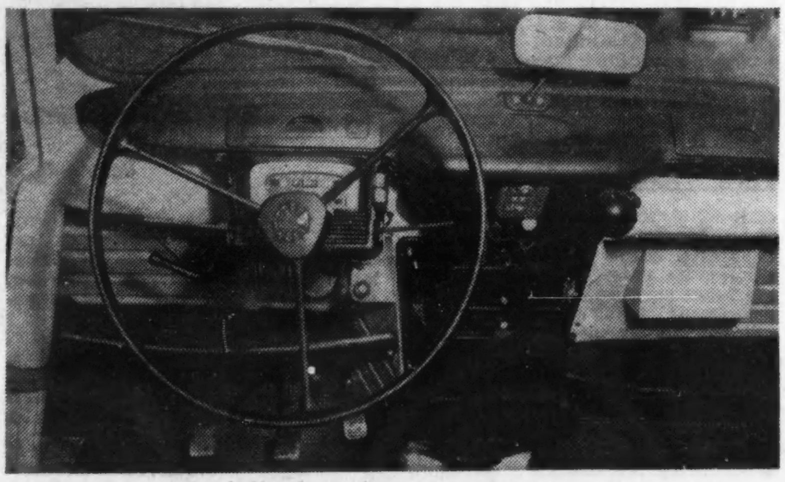
Un peu plus vraie

● ESTHÉTIQUE : elles sont laides toutes les deux. Mais les phares incorporés, et un tissu assez gai habillant les sièges font un peu plus ressembler la R4 à une vraie voiture. Une chose cependant joue en faveur de la 2 CV : sa capote décou-vrable, qui l'enlaidit encore en hiver, a de gros avantages sur les routes de vacances (1).

● CONFORT : sièges identiques, même impression d'être assis bien droit. La place pour les jambes est plutôt plus restreinte dans la R4 que dans la 2 CV, surtout pour le passager avant, gêné par une planchette vide-poche placée à la hauteur des tibias. Cet accessoire risque d'être dangereux en cas de coup de frein brutal, il serait étonnant que la Régie n'en change pas l'emplacement d'ici à quelques mois.

La suspension est plus agréable dans la R4 parce que moins souple ; cependant elle absorbe tous les cahots, même sur une route particulièrement défoncée.

L'aération insuffisante à l'arrière dans la 2 CV... est insuffisante à l'arrière dans la R4. En faveur de cette dernière pourtant, deux petites trappes d'aération individuelle (calquées sur le système de la DS ou de la 3 CV Citroën) compensent en partie l'absence de glaces descendantes.



LE TABLEAU DE BORD DE LA R4.
La beauté n'est pas tout.

Les chauffeurs humiliés

● CHAUFFAGE : rendez-vous au mois de décembre pour l'efficacité, mais sur la R4 deux manettes semblent permettre un réglage beaucoup plus nuancé.

● SUR ROUTE : la comparaison est, là, décisive. Il suffit de noter l'expression humiliée des innombrables conducteurs de 2 CV que nous avons doublés sans effort. Nous avons mis trois heures pour couvrir 200 kilomètres, avec une bonne heure de pluie, une sortie de Paris un samedi matin et la traversée de Pontoise et de Rouen.

Les démarrages et les reprises sont nerveux, la voiture roule en moyenne aux alentours de 95 compteur, pousse des pointes vertigineuses à 110 (dans les descentes) et, surtout, avale les côtes presque comme une Dauphine. Doubler un poids lourd n'est pas un problème, on rétrograde rarement sur une côte moyenne et *jamais* jusqu'en première. La R4 n'a que trois vitesses, mais quelles vitesses !

Si la visibilité est bonne dans la 2 CV, elle est excellente dans la R4.

Les deux rivales ont la tenue de route qui fait la réputation des tractions avant. Renault a bien fait de l'adopter pour une voiture aussi légère. Mais le petit diamètre des roues de la R4 la rend, forcément, moins adhérente à grande vitesse.

Les freins sont irréprochables.

Marche sans eau

● EN VILLE : nous l'avons peu conduite dans Paris, la Régie nous ayant demandé de la cacher soigneusement puisque c'était la première R4 laissée en liberté. Cependant, les quelques kilomètres que nous avons faits de Billancourt aux Champs-Elysées, et vice versa, nous permettent de dire qu'elle se faufile partout, redémarre en flèche aux feux rouges, et se gare beaucoup plus facilement que la 2 CV, parce qu'elle braque beaucoup mieux. Elle est d'ailleurs plus courte.

● ENTRETIEN : apparemment la R4 consomme de 6 à 7 litres aux 100, la 2 CV aux alentours de 5 litres : avantage important en faveur de la 2 CV. L'une et l'autre ne demandent pas d'eau, mais la R4 marque un point ; grâce à des joints spéciaux, elle ne nécessite pas non plus de graissage.

La vignette est la même (de 1 CV à 4 CV), mais l'assurance est évidemment un peu plus chère pour quatre chevaux que pour deux.

Dernier point, qu'il faut, hélas ! envisager : l'accrochage éventuel d'une aile ou d'une portière. Le prix très bas des pièces de rechange est célèbre sur la 2 CV, mais Renault semble avoir eu l'intelligence de suivre cet exemple : une aile avant coûte 26,92 NF, un pare-chocs arrière 19,72 NF, etc.

● DÉTAILS : si le tableau de bord est absent dans la 2 CV, il est bien laid dans la R4.

1) EN FAVEUR DE LA 2 CV :

● Le volant plus en main.

● L'ouverture intérieure des portes, simple mais efficace. Celle de la R4 tient de la prouesse sportive et du jeu de hasard.

● Les contre-portes tapissées.

● La large pédale d'accélérateur.

● Le plus grand rayon d'ouverture des glaces avant.

● La discrétion du bloc-chauffage.

● Et pour mémoire, le toit découvrable.

Ronronner, non hennir

2) EN FAVEUR DE LA R4 :

● Les essuie-glaces autonomes qui ne respirent pas au rythme de la voiture (bien qu'ils ne reviennent pas, non plus, automatiquement).

● Le compteur de vitesse au tableau de bord.

● L'ouverture extérieure des portières (poignées classiques à poussoir).

● L'arrière carré qui permet, une fois la banquette enlevée, une charge utile maximum.

● Les clignotants à portée de la main (mais qui, eux non plus, ne reviennent pas automatiquement).

● L'ouverture du capot d'arrière en avant, beaucoup moins dangereuse puisque le vent ne risque pas de s'engouffrer sous un capot mal fermé ; même chose pour l'ouverture des portières.

● Le bruit du moteur qui ronronne au lieu de hennir.

2 CV sans surprise

● CONCLUSION : le mach est donc gagné — aux points — par la R4, et de très loin. Une seule réserve que l'on doit faire : la 2 CV est une voiture qui, depuis 13 ans tirée à 1 million 1/2 d'exemplaires, a largement fait ses preuves. Elle est solide, économique, ne craint aucune intempérie et ne réserve aucune surprise à ses acquéreurs.

LE COFFRE ARRIÈRE.
Une charge maximum.

La R4 saura-t-elle vieillir ? Ses petites roues ne changeront-elles pas souvent de pneus ? Ses attaches fines résisteront-elles à tous les terrains, à tous les conducteurs ? Sa carrosserie légère ne vibrera-t-elle pas avant de franchir le cap des 15.000 kilomètres ?

Autant de questions auxquelles on ne peut encore répondre.

(1) Il existera une R4 découvrable mais qui dépassera largement les 5.000 NF.

frédérique

31, rue Marbeuf

AUTOMNE HIVER

Créations Couture dessinées et exécutées en ses ateliers

TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

Maman MODERNE

Collection « Boutique » pour Futures Mamans

TENUES SPORTS ET HABILLÉES

CATALOGUE COULEURS ET ECHANTILLONS SUR DEMANDE

6, r. des Filles-du-Calvaire. Paris. TUR. 88.97

fascinAntes
spIRituellEs
raiSonnables
délURées

LES ROBES NOIRES CHEZ

LAURA

104, AVENUE DU GÉNÉRAL-LECLERC

VAU. 04-98

PORTOFINO

99, rue de Sèvres - BAB. 24-62

Cocktail

« COUTURE - COIFFURE »

donné pour la nouvelle collection 61-62

Les cartes d'invitation — strictement personnelles — vous seront remises à PORTOFINO avant le défilé qui aura lieu le 6 octobre à 18 h. 15 dans les salons d'un grand hôtel parisien.

Claire-Comte

Collection Hiver 62

17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

OPE. 80-34 - OPE. 00-25

MODE

Comme Marilyn

Cette saison, la petite robe noire n'est plus si petite que ça.

LA petite robe noire a toujours été considérée comme une spécialité française, au même titre que le fromage et le champagne. Ce « rien » de bon goût, qui se faisait oublier au profit du visage qu'il mettait en valeur et des bijoux qu'il faisait ressortir, avait poussé depuis deux ans la discrétion jusqu'à renoncer à tout col, à toutes manches, à tout décolleté, à toute fantaisie.

L'uniforme national

Eugenia Sheppard constatait, l'année dernière, dans le *Herald Tribune*, que la Française manquait de personnalité et d'imagination puisqu'elle se contentait, passé 7 heures du soir, d'endosser cet uniforme national : un fourreau de lainage noir.

Mais cette saison, la robe noire se sophistique, et bien des Parisiennes imiteront Marilyn Monroe dont les décolletés et les paillettes sont célèbres.

Voici quatre points de repère pour distinguer le noir 60-61 du noir 61-62 :

● LA FORME : Plus de fourreau et de corsages montés, moins de blousants et de ceintures, beaucoup de ligne princesse, de jupes clochées, de plissés, de drapés.

● LA MATIÈRE : Le lainage granité et le crêpe l'emportent sur les soies trop rigides. La laine ose se décolleter largement.

● LES ORNEMENTS : Perles, paillettes, franges, pampilles, le jais triomphe. Il borde les décolletés, souligne les ourlets, recouvre les bretelles, ganse les emmanchures, entoure les basques. Mais attention ! une robe ainsi enluminée ne supporte aucun bijou d'or ou d'argent (seules les perles s'harmonisent au jais) et demande beaucoup d'attention (le frottement d'un siège sur un ourlet perlé ne pardonne pas).

Pas bon-à-tout-faire

● LES ÉPAULES : Depuis des années, la Française négligeait cet atout majeur de la féminité : un joli décolleté souligné de noir. Fini la sagesse. Même pour des réunions intimes, les corsages se creusent un peu beaucoup devant, et parfois passionnément dans le dos. Illogisme que certains qualifieront de « bien féminin », les manches-étuis, longues jusqu'aux poignets, sont aussi à la mode que les fines bretelles.

Seule restriction : ce nouveau style est moins bon-à-tout-faire que le précédent. Ces robes noires-là ne sortiront qu'à la nuit tombée et perdront en un hiver le charme de leur originalité. Les créateurs, en effet, ont réalisé ce qu'une Française croyait jusqu'à présent impossible : une petite robe noire dont elle-même se lassera en une saison.

Voici dix bons modèles que nous avons sélectionnés :

1) DES PAMPILLES. 2) DES PAILLETTES.
Comme le fromage et le champagne.

● IRRÉSISTIBLE : en dentelle du Puy. Ligne princesse, ras du cou, sans manches. 60 NF (*Prisunic*). Mise en vente début septembre, cette robe ne sera de nouveau en magasin que le 20 octobre.

● VIREVOLTANTE : en drap et en biais. Décolleté droit, sans manches. 120 NF (*Nadine Berger, 52, rue de Sèvres*) (photo n° 5).

● SÉDUISANTE : en grain de poudre et évasée. Décolleté américain, bordé de strass, découvre largement les épaules, deux bretelles se croisent dans le dos. 250 NF (*L'Atelier, 1, cité du Retiro*) (photo page I à droite).

● SAGE : en crêpe et plissée fin du haut en bas. Ras du cou, sans manches. 285 NF (*Dorothée - Sèvres, 35, rue de Sèvres*) (photo n° 3).

● RAVISSANTE : en crêpe et près du corps, décolleté droit devant, bretelles de satin dans le dos, sans manches. 290 NF (*Réty, 54, faubourg Saint-Honoré*).

● DISTINGUÉE : en jersey et droite. Décolleté droit devant, le dos, décolleté en rond, est formé d'un pan volant droit qui se rattache à l'épaule. 310 NF (*Claire Comte, 17, bd des Capucines*) (photo n° 4).

● SCINTILLANTE : en dentelle de cellophane. Fourreau, sans manches, décolleté droit devant gansé de satin, grand décolleté dans le dos. 329 NF (*Ursula, 74, rue de Sèvres*) (photo page I à gauche).

Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon Revlon

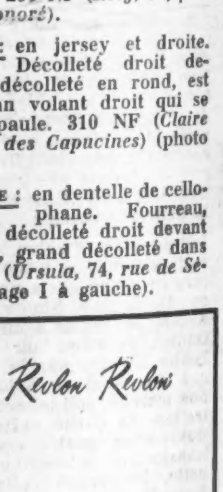
'BRUSH-ON MASCARA' de Revlon

le 1er Mascara avec brosse automatique.

Pour la première fois, tous les avantages de la brosse associés à un procédé automatique.

- un étui élégant, pratique et rechargeable,
- un mascara doux, agréable, "longue-durée".

Essayez vite l'une des 12 fascinantes nuances de BRUSH-ON MASCARA... et croyez-en vos yeux ! Voyez vos cils bien séparés, bien recourbés, longs, soyeux et chatoyants.



Jamais votre regard n'a pu s'enorgueillir d'un si bel écrin, se parer d'un tel éclat.

3) Des plissés. 4) Des drapés. (Dambier.)
Un atout majeur de la féminité.

leur compte et le plus rapidement possible ce bilan général de santé ?

Voyons d'abord ce que la Sécurité Sociale a prévu. Mis à part les examens qui entrent dans le cadre de la protection maternelle et infantile ou de la médecine du travail, la loi prévoit des examens obligatoires de prévention dont la périodicité varie selon l'âge du patient. Ils comprennent : un examen clinique général, une radioscopie pulmonaire, une prise de sang pour recherche de la syphilis exclusivement. Cet examen obligatoire est généralement pratiqué dans les centres de la Sécurité Sociale, mais il peut être fait à la demande du patient chez son médecin traitant. Un remboursement forfaitaire est prévu (1).

Par la Sécurité Sociale

Mais il ne s'agit pas là d'un bilan général de santé (approfondi). Si nous désirons un check-up à l'américaine, comment devrons-nous procéder ? Pour des raisons évidentes, l'établissement d'un « bilan total » n'est pas prévu par la Sécurité Sociale. Son prix de revient oscille entre 400 et 500 NF. Si chaque assuré aux environs de la cinquantaine prenait fantaisie de faire vérifier systématiquement où en est sa santé, les caisses seraient rapidement mises en difficulté. Cependant, la Sécurité Sociale remboursant les examens justifiés, chaque assuré social a trois possibilités :

1. Se rendre dans un service hospitalier de médecine générale et expliquer les symptômes qui le préoccupent. Le médecin jugera, après l'avoir examiné, des examens complémentaires qu'il y a lieu de faire, selon les points faibles détectés (par exemple : radio des reins, dosage de cholestérol ou tout autre examen de contrôle qui sera remboursé).

(1) Il est bien évident que si quelque anomalie est décelée, le patient est orienté vers les examens complémentaires nécessités par son état.

2. Aller voir son médecin traitant qui procédera de la même façon. La Sécurité Sociale remboursera les examens prescrits, sous réserve qu'ils soient acceptés par le médecin-conseil de la Caisse correspondante. Si on est affilié à une Mutuelle, ces examens seront réalisés gratuitement dans le cadre de cette Mutuelle.

3. Se rendre directement au « Centre d'Exploration Fonctionnelle » installé à Paris au Palais de la Mutualité qui centralise toutes les formes d'examens (notamment biologiques). Ce centre est ouvert à tous les assurés sociaux. On peut y consulter un médecin qui décide des examens à pratiquer ou y venir muni d'une ordonnance de son médecin traitant. Mais on ne peut pas demander, de sa propre autorité, à faire faire telle analyse de laboratoire.

Deux initiatives privées

Si on tient absolument à faire établir le bilan général préventif complet, restent quand même deux solutions :

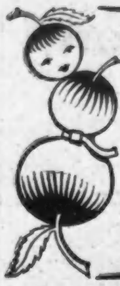
1. Les cliniques privées. A notre connaissance, il en existe au moins deux à Paris, une dans la banlieue Nord, une dans la banlieue Sud qui pratiquent le check-up à l'américaine : trois jours d'hospitalisation ; 600 NF en moyenne (remboursable à environ 50 %).

2. La consultation pour manager, qui a été créée l'année dernière à Paris (1). On y pratique l'examen systématique complet des responsables. Parallèlement aux examens pratiqués successivement par un généraliste, un cardiologue et un psychologue, sont effectuées les recherches de laboratoires suivantes : urine, recherche de sucre et albumine, urée sanguine, glycémie, vitesse de sédimentation, numération globulaire et numération sanguine, groupe sanguin, facteur Rhésus, six tests sanguins en vue de doser le cholestérol et les lipides (en rapport avec un dépistage éventuel de l'athérosclérose), des tests d'exploration hépatique (à cause des dîners d'affaires), enfin un test particulier au plus de 50 ans : le dosage des phosphatases acides dont l'augmentation anormale est un des signes du cancer de la prostate. A partir de cette année, les examens systématiques des responsables sont étendus au sexe féminin. C'est l'entreprise qui en assume la charge.

(1) Voir Madame Express du 27-10-60.

(Dambier.)
5) Des jupes évasées.
Ce rien de bon goût.

Madame, Monsieur
Votre pantalon sur mesures
VILLE
CHASSE
ou
SKI
chez le spécialiste Pantalonnier
DAVIS TAILLEUR PANTALONNIER
17, RUE DE LA BANQUE - PARIS 2e - METRO BOURSE


FEMMES PETITES
LA MODE
"TROIS POMMES"
PRÊT A PORTER
GENEVIÈVE CORNE
21, R. LA BOÉTIE - ANJ. 68-64

DOROTHÉE
35, rue de SÈVRES
COLLECTION JEUNE
peaux
BAB. 33-63

Revillon
invite les femmes très occupées à assister à la
présentation exceptionnelle
de la collection Fourrures et Pelisses Hiver 1961, qui aura lieu
tous les mercredis
d'Octobre à 12 h. 45
40, RUE LA BOETIE - ELY. 98.51

Se parfumer

UN ART QUI S'APPREND

(suite)

Deuxième leçon. - Si les eaux de Cologne sont déjà pour vous des amies (voir L'Express du 28-9) vous allez, sans aucune difficulté, faire connaissance avec leurs sœurs : les eaux de toilette.

Plus fines, plus féminines aussi, les eaux de toilette sont presque des parfums. Une seule différence : moins concentrées qu'eux, elles s'emploient plus facilement... et coûtent moins cher ; c'est d'ailleurs pourquoi elles sont de plus en plus appréciées par les jeunes femmes et les jeunes filles.

La Maison WORTH a donc créé à partir de ses principaux parfums des « eaux parfumées » et les met ainsi à la portée de toutes les femmes quel que soit leur style de vie.

Vous pourrez donc choisir entre *JE REVIENS, DANS LA NUIT, VERS TOI, REQUETE* et... *IMPRUDENCE.* De toute façon vous serez sûre de ne pas en avoir commis... une : acheter une eau de toilette WORTH est l'acte le plus raisonnable que vous puissiez faire dans ce domaine.

(A suivre.)

Dans votre quartier il existe un FOURREUR dont la fabrication est garantie par ce label de qualité

10e Battner
27, r. des Petites-Ecuries LAF. 06-22

10e Michalsky
45, rue d'Hauteville TAI. 58-56

11e Nation Fourrures
242, boulevard Voltaire ROQ. 28-66

13e Au Renard Bleu
68, av. des Gobelins GOB. 16-85

14e Alésia Fourrures
105, rue d'Alésia VAU. 42-61

LABEL DE QUALITE 1961
POUR VOS FOURRURES
Garantie totale 2 ans
SNIF
SYNDICAT NATIONAL DES INDUSTRIES DE LA FOURRURE
12, rue du Renard - PARIS (4e)

14e Henri
66, rue Raymond-Losserand FON. 81-01

15e H. Robert
8, rue Petel LEC. 93-51

18e Barin
94, rue Damrémont MON. 50-66

20e Akerberg
14, avenue Gambetta MEN. 76-21

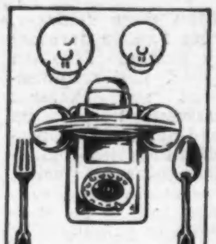
VERSAILLES
L'Hermine Royale
25, rue de la Paroisse Tél. 950.52.85

sont dirigés par des fourreurs professionnels titulaires de ce label

Brooke Bond
Le Véritable Thé Anglais

ENFIN EN FRANCE:
Thé Brooke Bond

Durer
PARIS
COLLECTION d'AUTOMNE
CHAUSSURES · SACS · GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré



Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes de réceptions de menus et de recettes.
Conseils gratuits de 10 h. à midi du lundi au vendredi inclus.
home/service
BAL 64-94

Madame Express

JUSTICE

QUI A TORT ?

QUAND les humains trichent au jeu de la société, les tribunaux se chargent de leur en rappeler les règles. Mais souvent il y a maldonne, et les juges eux-mêmes hésitent à jeter la première pierre.

Nora Coste est allée s'asseoir cette semaine sur les bancs (ceux du public) de la 24e Chambre Correctionnelle, elle en a rapporté deux histoires de pensions alimentaires. Qui a tort ? A vous de juger...

• A qui sont ces enfants ?

Pour ne pas avoir versé la pension alimentaire pendant 2 mois à Mme L...: accusé d'abandon de famille.

— Monsieur le Président, l'affaire est un peu exceptionnelle.

— Je crois, qu'en effet, elle est un peu spéciale. Racontez-la.

— J'avais 3 enfants d'un premier lit. J'ai divorcé. Par la suite j'ai épousé Mme L. qui avait 3 enfants non reconnus.

« Le jour du mariage, je leur ai donné mon nom. Mais j'ai eu une surprise sur le livret de famille. Deux enfants de Mme L. seulement avaient été mentionnés, car quelques jours avant le mariage, un certain M. N. avait reconnu le 3e.

« J'ai appris que Mme L. avait vécu 10 ans en concubinage avec ce M. N. qui était le père des 3 enfants qu'il n'avait pu reconnaître pour des raisons majeures. J'ai divorcé de Mme L. deux mois après le mariage, et je ne veux pas payer une pension alimentaire pour ces deux enfants qui ne sont pas à moi. Cela ne m'étonnerait pas que Mme L. m'ait épousé d'accord avec M. N. pour me soutirer de l'argent par la suite...

— Eh ! Oui ! Monsieur, ce sont de ces situations courtelinesques qui sont drôles pour le public mais pas pour les acteurs, dit le Président, plein de compréhension et de réprobation pour l'exploitation de l'époux naïf.

Le Procureur avance finement :

— Mais votre première femme, dont vous avez divorcé, nous n'en parlons pas. Vous l'avez abandonnée avec trois enfants... Ça aussi, ce n'était pas bien beau. Vous aviez une maîtresse...

— Non. Mme L. n'était pas ma maîtresse. Je l'ai rencontrée bien après mon premier divorce...

— Peu importe. De toute façon ce n'était pas bien de laisser votre femme...

Le prévenu ne répond pas à la leçon de morale du Procureur. L'avocat insiste sur le fait qu'il n'existe aucune chance pour que les enfants de Mme L. soient les enfants du prévenu, que celui-ci n'a rencontré la mère que des années après la naissance.

— Mais avez-vous pensé qu'en reconnaissant les enfants de Mme L., attaque encore le Procureur, vous portiez un préjudice à vos propres enfants ? Hein ? Y avez-vous pensé ?

Geste désolé du prévenu.

Jugement à huitaine pour cette situation complexe.

• Maintenant je vais payer

La petite dame en velours bleu s'est dérangée pour accuser son ex-mari d'abandon de famille. L'ex-mari, énorme, chemise verte à manches courtes grogne.

— Il me doit 918.000 francs, monsieur le Président.

— Avez-vous déjà donné ?

— C'est-à-dire que... mais maintenant...

— Je me moque de maintenant, répondez-moi pour le passé...

— Un peu.

— Madame va nous répondre là-dessus.

— Une fois 48.000... une fois 20.000...

— Avez-vous déjà été condamné ? Oui, je vois ça, chèque sans provision...

— Monsieur le Président, maintenant, je vais payer...

— Mais « l'arriérage » ? s'inquiète la femme. Mes 918.000 francs ?

— Je vais tout de suite donner 100.000 francs.

— Quand ?

— La semaine prochaine. Un chèque...

— Un chèque ? Ah ! Ah ! attention les chèques...

— Une fois, dit la femme, il m'a donné un chèque...

— Il était bon ?

— Oui...

— Et puis pour Noël je donnerai encore 100.000 francs et puis pour les vacances...

— Et les jours ordinaires ?

— Ça, monsieur le Président, explique la femme qui comprend plus vite que le Président les intentions du mari, c'est pour l'arriérage... il donnera ça en plus de la pension normale.

— Vous vous représentez devant nous le 23 janvier. Si vous n'avez pas payé, ça ira mal.

NORA COSTE.

récréation santé

Entre les repas, en fin de repas, votre enfant aimera le SKOFIR, nature, sucré ou aromatisé. Ajouté à l'alimentation normale, le SKOFIR en améliore puissamment la valeur énergétique et

FORTIFIE LE SQUELETTE DE L'ENFANT PAR SON APPORT MASSIF DE CALCIUM.

Préparé à partir d'un lait d'une pureté exceptionnelle, ensemencé avec des ferments lactiques sélectionnés, le SKOFIR a l'aspect d'un lait très épais, d'une consistance crémeuse et d'une agréable saveur rafraîchissante.

Conservé au froid, il garde ses qualités plusieurs jours.

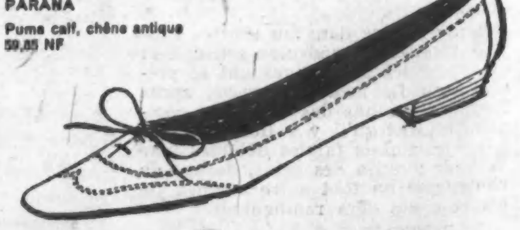
C'EST UNE VÉRITABLE SOURCE DE VITAMINES NATURELLES.

Documentation : ALÉSIA 17 83
PÉPEIRE 25-12

SKOFIR
aux ferments lactiques

VENTE EXCLUSIVE EN CREMERIE.

PARANA
Puma calf, chêne antique
59,85 NF



Jeune Fille
MANFIELD

ENFANTS

Une garderie dans une boutique

● *Quand l'Etat fait défaut, les mères s'organisent.*

DEPUIS trois semaines, les plus de six ans sont en classe. Que font les autres ? Surchargées, les Maternelles ne sont désormais qu'une demi-solution : un grand nombre d'entre elles n'acceptent, faute de place et d'institutrices, que les enfants de cinq ans dont la mère travaille. Restent quelques jardins d'enfants privés, souvent excellents et toujours fort chers. Mais c'est peut-être dans les grands ensembles neufs qui ceinturent les villes que le problème est le plus aigu.

Comme à une chaîne

Habités à 90 % par des jeunes ménages, la moyenne des enfants y est de plus de trois par famille. Peu de mères travaillent à l'extérieur, elles sont même la plupart du temps « rivées » à leur foyer comme à une chaîne. Celles qui peuvent s'offrir une aide ménagère sont en effet peu nombreuses : appartement trop exigu pour loger une personne à temps complet, budget trop serré pour supporter le salaire d'une femme de ménage (d'ailleurs très difficile à trouver). Problème accru par la distance : venir faire des courses en ville sans voiture signifie pour les banlieusardes une demi-journée d'absence.

Quelques réalisations cependant à l'actif des Caisses d'allocations familiales : dans un certain nombre de grands ensembles fonctionne une halte d'enfants. Mais les « heureux » co-propriétaires (fût-ce d'un appartement sans luxe) ou les locataires d'appartements un peu plus onéreux, en fin de compte, n'ont pas de chance. Il leur faut trouver eux-mêmes la solution.

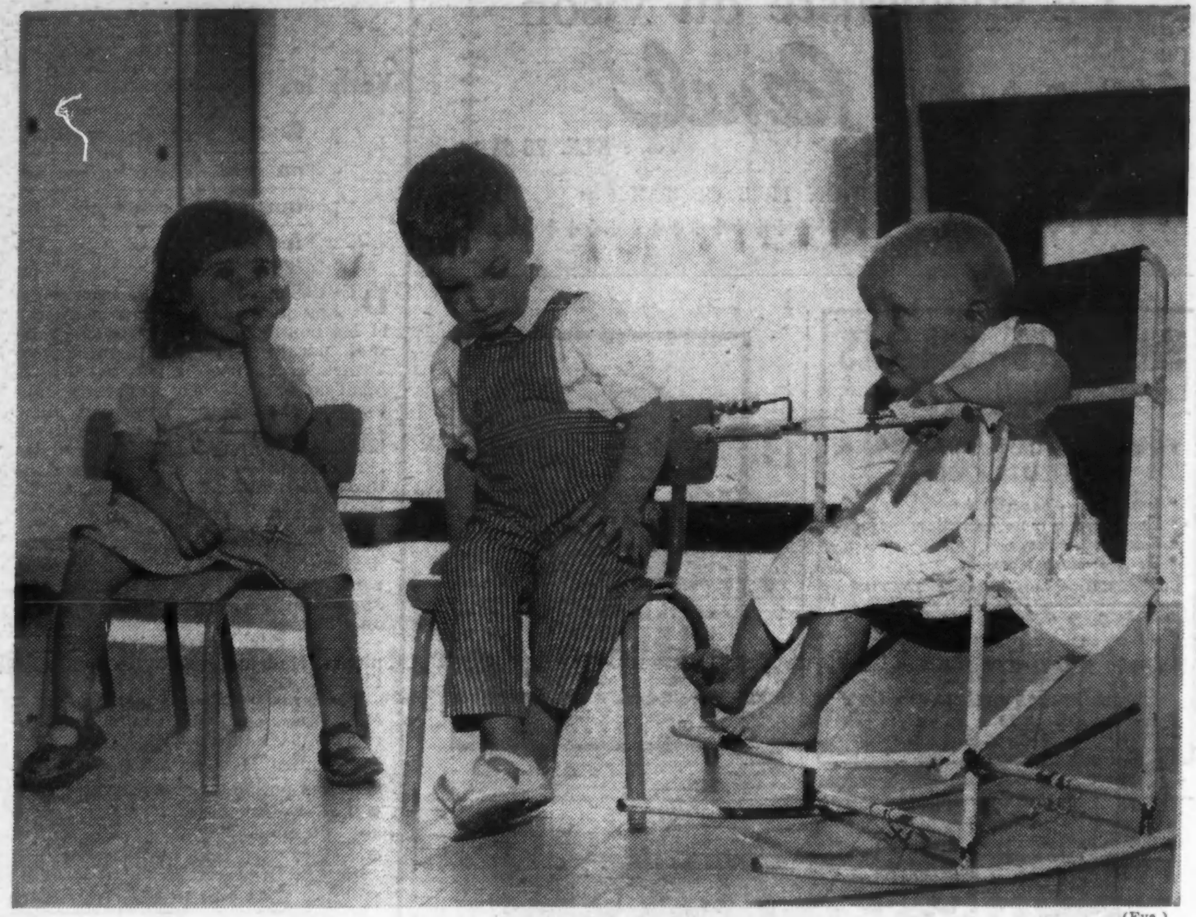
Deux ans de démarches

Pour les 2.500 habitants du Parc de la Bérengère à Saint-Cloud, Mme C... (c'est elle qui tient à l'anonymat) et l'Association des habitants ont joué, un peu, le rôle de la providence. Achevé en 1956, le parc comporte 640 appartements et un centre commercial. Pour les trois enfants de Mme C... comme pour les autres : quelques allées et surtout de magnifiques pelouses... interdites !

Immédiatement, deux problèmes se posèrent : trouver une aire de jeux pour les plus jeunes et un moyen de les faire surveiller si leurs mères devaient de temps à autre s'éloigner quelques heures.

Pas de difficulté pour le premier point : il suffisait d'un tas de sable et d'un coin réservé. En revanche la surveillance fut un vrai casse-tête pour l'Association des habitants de la Bérengère. Heureusement, Mme C... et quelques autres firent preuve de suite dans les idées et d'une bonne dose de patience. Deux ans de démarches, un référendum auprès de tous les habitants, une puéricultrice engagée dès novembre 1957 sans trop savoir comment on la payerait, un local de fortune pour les jours de pluie (garage à vélos prêté par la société constructrice), tels furent les débuts de la halte d'enfants du Parc de la Bérengère.

Ces « débuts » durèrent trois ans. Trois longues années pendant lesquelles l'Association de la Bérengère rechercha et trouva avec envie l'une des boutiques vides du centre commercial. Mais où trouver les dix millions d'anciens francs nécessaires à l'achat et à l'aménagement de ce local ?



(Eve.)

TROIS HABITUÉS DE LA HALTE D'ENFANTS DE LA BÉRENGÈRE.
Pour le prix d'une heure de femme de ménage.

Une campagne faite auprès des habitants rapporta près de 2 millions sous forme de dons et de prêts. Bel exemple de solidarité. La Caisse d'allocations familiales accorda une subvention de 2 millions, puis un prêt de 5 autres millions. La plupart des compagnies d'assurance propriétaires d'appartements dans la cité allouèrent 800.000 anciens francs. La mairie et le Conseil général votèrent chacun une subvention de 100.000 anciens francs.

250 moins de 6 ans

Il n'y a plus qu'à rembourser...
Mais, cette année, la Halte d'enfants de la Bérengère est dans ses murs et de forts jolis murs. Et dans ses meubles, à la taille des moins de 6 ans. On y trouve une salle d'eau, une pièce pour les bébés, des vestiaires, des placards remplis de jeux pour les jours de pluie.

Des puéricultrices et des jardinières d'enfants changent les nourrissons, leur donnent le biberon apporté par les mères, font jouer les plus grands et rassurent les parents qui confient leur progéniture pour la première fois.

La Halte est ouverte tous les jours, sauf le dimanche et le jeudi matin. 250 enfants y sont inscrits et certains y viennent tous les matins. Il en coûte à leur mère pour tout l'après-midi à peu près ce qu'elles payeraient pour une heure de femme de ménage.

Cet exemple d'entraide entre copropriétaires est très remarquable. Chaque fois qu'il l'a fallu (et qu'il le faut encore) les maris ont mis la main à la pâte ; chaque fois que l'on a besoin d'elles, les femmes donnent un coup de main. Par exemple : si l'une des jardinières est malade, c'est une des mères, disponible ce jour-là, qui la remplacera. A tour de rôle, le 1er de chaque mois, elles se chargent de vendre aux autres (et à elles-mêmes) les cartes qui donnent droit à un certain nombre d'heures de garde : en mars dernier, par exemple, on a dénombré 4.000 de ces heures. Autant de liberté pour les mères de famille.

Une réussite qui donnera sans doute envie à d'autres « grands ensembles » de s'organiser, puisque malheureusement les pouvoirs publics assurent rarement ce service.

une SCIENCE ?

La Beauté, une science ?... Oui, car seules des recherches complexes ont permis de créer un produit aussi parfait que la CRÈME EXTRAORDINAIRE. Elle est en même temps la plus nourrissante des crèmes et la plus pénétrante (la peau l'absorbe aussi complètement qu'une crème fluide !). Ces deux qualités que la CRÈME EXTRAORDINAIRE est la seule à réunir, expliquent son action si rapide contre les rides. Nourrissante, hydratante, adoucissante, cette crème transforme un visage ! Dans sa nouvelle présentation en pot plastique à partir de 20 NF. la CRÈME EXTRAORDINAIRE est maintenant à la portée de toutes !

Vous pouvez maintenant prendre dans les Salons Elizabeth ARDEN un rendez-vous pour le traitement Beauté-Eclair en 2 H : (shampooing, coupe personnalisée, mise en plis, nettoyage du visage, trait. masque, maquillage : Prix spécial 49 NF).

Elizabeth Arden
Salon : 7, Place Vendôme

Silhouette-Retouches
24, rue Berthollet (5e) POR. 02-08
49, r. de la Victoire (9e) TRI. 14-82
TRANSFORME les complets croisés en 2 ou 3 boutons et modernise les pantalons
Tailleur cintré en robe
Manteau en deux-pièces
Toutes sortes de retouches et couture à façon

LEDA
SOLDERA aujourd'hui 5 octobre et jours suivants :
MANTEAUX DE PLUIE
MANTEAUX SPORT
VESTES EN PEAU
Ensembles tricots, KORRIGAN, etc.
59, Faubourg-Saint-Honoré

Le spécialiste du vison
Fourrures Renel
5, Avenue Victor-Hugo Tél. : KLE. 70-61
EXPORTATION FREE OF TAX

MOQUETTES - VOILAGES
TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS
Avec son baleinage incorporé la chemise "CAHORS" symbolise par la tenue de son col l'innovation 1962
Pub. BLEY
créée par AMBASSADEUR

A pieds joints dans la mode : LE BOUT CARRÉ

La femme ne peut plus désormais ignorer à chaque saison la silhouette que définissent la Haute Couture et le Prêt-à-porter. Il n'en est pas de même pour les accessoires et plus spécialement les chaussures, car des suggestions multiples et parfois contradictoires nous empêchent de nous faire une opinion précise.

Nous sommes donc allés chez CHARLES JOURDAN dont les créations ont fait le ton de la mode et le tour du monde, afin de savoir ce qu'il en était.

— Y a-t-il une tendance vraiment nouvelle qui se rapporte à la mode actuelle définie par les couturiers ?

— Oui, nettement. Nous avons lancé le Bout Carré il y a un an, car nous pensions que cette ligne correspondait exactement à la silhouette très particulière imposée par la Haute Couture et le Prêt-à-porter. Au commencement, nous avons été copiés, car à peine sorti, le Bout Carré connut à Paris une vogue incroyable ainsi qu'en province, mais l'extraordinaire, ce fut l'étranger qui confirma et imposa le Bout Carré que l'on porte maintenant dans les cinq parties du monde. Au début, c'était une tentative avec tous ses excès, mais voyez maintenant, avec le nouveau Bout Carré, nous avons abandonné les formes ramassées, courtes, pour un Bout Carré plus étroit, donc un soulier plus affiné, plus léger. Il y a déjà une évolution.

— La femme chaussée « Bout Carré » sera-t-elle encore à la mode au printemps ?

— Oui, c'est une certitude. Vous pensez bien que si maintenant le Bout Carré est diffusé dans le monde entier, c'est par ce que c'est là véritablement une ligne actuelle, définitive. C'est beaucoup plus qu'une tendance passagère.

— Y a-t-il dans cette ligne nouvelle une grande diversité de formes et de modèles ?

— Oui, car le Bout Carré, c'est un style général, une architecture de base en somme, à l'intérieur de laquelle on trouve des chaussures conçues pratiquement pour tous les usages, et interprétées non seulement sur toutes les hauteurs de talon (qui définissent l'emploi) et dans les peausseries et les coloris que chaque saison met en vedette.

Evolution de la chaussure, grand miracle né de petits mystères de la mode qui fait que, désormais, dans le monde entier, lorsque vous avez franchi la porte d'un magasin dépositaire CHARLES JOURDAN, une chaussure devient vraiment « votre chaussure ».

C.E.P. J. MERCEY

MAISON

Vêtir les sols nus

● Du poil de mouton au poil de vache — attention où vous poserez les pieds.

DEPUIS quelques jours, les rayons « moquette » des grands magasins et les boutiques spécialisées connaissent, paraît-il, une grande affluence. Toutes les femmes qui le peuvent semblent avoir choisi le début de l'automne pour habiller leurs sols nus.

Encore faut-il qu'elles fassent un bon achat. On trouve désormais des revêtements du style moquette dans toutes les matières et, presque, à tous les prix. Lesquels adopter ? Cela dépend de la nature du sol (plancher, béton, matière plastique, etc.), de la destination de la pièce qu'ils couvriront (vestibule, chambre d'enfants, appartement entier) et du budget dont on dispose.

A l'intention de ses lectrices perplexes, Madame Express en a dressé l'inventaire.

Les tapis vendus au mètre peuvent être classés en quatre grandes catégories :

- Les moquettes de laine classiques.
- Les « poil de vache ».
- Les revêtements végétaux, genre sisal ou coco.
- Les revêtements synthétiques.

Les moquettes de laine

Elles ont fait, depuis quelques années, d'incontestables progrès. Toutes les bonnes marques subissent maintenant un traitement antimite. Un grand fabricant vient également de lancer sur le marché la moquette « Pompadour », qui est, paraît-il, insalissable. (*Tapis Vernier, Grands Magasins et spécialistes,* 49 NF le mètre).

● LARGEURS : En plus de la largeur classique (0 m 70), qui demeure la plus demandée, on trouve maintenant des rouleaux en 2 m 75, 3 m 66 et 4 m 57. Ces grandes largeurs ont un avantage esthétique : il y a moins de raccords, donc c'est plus joli — et un inconvénient pratique : si l'on détériore un point précis du tapis, il faudra changer un lé de 4 m 57 au lieu d'un lé de 0 m 70. La différence de prix est importante ! En revanche, les grandes largeurs sont parfaites pour la réalisation d'une carpette. Avec 2 ou 3 m en 4 m 57, on peut couvrir entièrement une pièce moyenne. (Toutes les maisons se chargent du gansage. 3 NF le mètre environ.) Le prix de revient est raisonnable (en 4 m 57, il faut compter de 230 à 297 NF le mètre), et le tapis étant mobile, on peut toujours le changer de place quand on en est un peu fatigué.

● COLORIS : Les coloris des moquettes de laine sont multiples : tous les beiges, tous les gris, tous les verts, la plupart des teintes pastel, etc. Les gris, les beiges et les verts foncés sont évidemment les plus vendus. Mais il y a cependant des modes. Gette année, elle est au vert un peu jaune, au rouge et, pour les appartements anciens, aux impressions de bouquets romantiques.

● PRIX : Selon la qualité de la laine, et du tissage, les prix varient, pour une moquette classique (en 0 m 70) de 18 NF (moquette dite « pour chambres à coucher » (1) — *Tapis Cloué, 22, rue du Mail*) à 70 NF (moquette anglaise à fleurs — *Moquettes et Carpettes de France, place Malesherbes*). Pour une bonne qualité moyenne, destinée à une pièce de séjour, il faut compter de 28 à 35 NF (moquette « Qualité France », 2 étoiles — 32 NF le mètre. *Tapis Cloué, 22, rue du Mail*).

A ce prix s'ajoute celui de la thibaude et de la pose (de 4 à 6 NF le mètre, tout compris, avec une thibaude de bonne qualité).

Le poil de vache

Si vous ne pouvez envisager l'achat d'une moquette de bonne qualité, préférez, à une laine médiocre, un bon poil de vache (2).

Le poil de vache (qui est, en général, du poil de chèvre) est un mélange de poil animal et de fibre végétale. Il est solide, facile à entretenir, et d'un aspect agréable, bien qu'il soit moins moelleux (et moins insonorisant) que la laine.

● COLORIS : En général, les fabricants se sont limités aux gris (clair, moyen, anthracite), aux beiges, au rouge et au vert. Les gris sont parfaits. Les beiges convenables. Le rouge et le vert un peu tristes.

● Prix : Un bon poil de vache coûte de 15 à 18 NF le mètre (en 0,70) plus la thibaude et la pose. (*Grands Magasins et spécialistes.*)

Le poil de vache classique se cloue, mais les fabricants ont également mis au point un textile d'aspect analogue, mais qui, posé sur un support de matière plastique ou de lastex, peut se coller directement sur le sol (sans thibaude). C'est le cas du « Dilemna », chappe de matière plastique, 35 NF le m² posé (*chez Textilam, 2, rue Richelieu*), et du Siftor, chappe de lastex (le poil vulcanisé dans le caoutchouc empêche tout décollement du support), 37 NF le m² posé (*Tapis Cloué, 22, rue du Mail*).

Les tapis végétaux

Pour une chambre d'enfants, une maison de campagne, une pièce très moderne, un peu fantaisiste ou « japonisante », on peut adopter un tapis végétal. Le plus réussi est le sisal. Il est sec, léger, un peu brillant. A la différence du « poil de vache », les gris (souvent chinés) sont tristes ; en revanche, les coloris francs : rouge, vert, jaune sont très lumineux. Le sisal coûte 11 NF le mètre (*Printemps, Galeries Lafayette*). Il se pose sur thibaude.

Le coco et le jute sont ses parents un peu pauvres, surtout s'ils sont beiges ou brique. Ils peuvent cependant couvrir agréablement une pièce rustique, décorée de plantes vertes. Madame Express a également remarqué au Printemps un « coco » écossais rouge, bleu et vert, très amusant, qu'elle s'est promis d'acheter... dès qu'elle en aurait l'utilisation. De 8 à 10 NF le mètre, pose sur thibaude.

Les sols de l'avenir

Enfin, si vous avez l'esprit d'un « pionnier » et le portefeuille d'un capitaliste, vous pouvez essayer une moquette synthétique ou artificielle.

Pour le moment, on en trouve trois sur le marché :

● LE SURNYL : existe en trois épaisseurs. A 5 ou 6 cm de haut, il risque de donner à la pièce qu'il habillera un aspect un peu original, mais dans sa plus petite hauteur, il est incontestable qu'on a envie de se déchausser... et d'y marcher pieds nus. Les coloris clairs sont assez réussis. L'entretien facile puisque ce textile synthétique, monté sur bulgomme (excellente insonorisation), peut se laver sans danger à l'eau et au savon. 108 NF le m en 130, pose comprise (*Grands Magasins*).

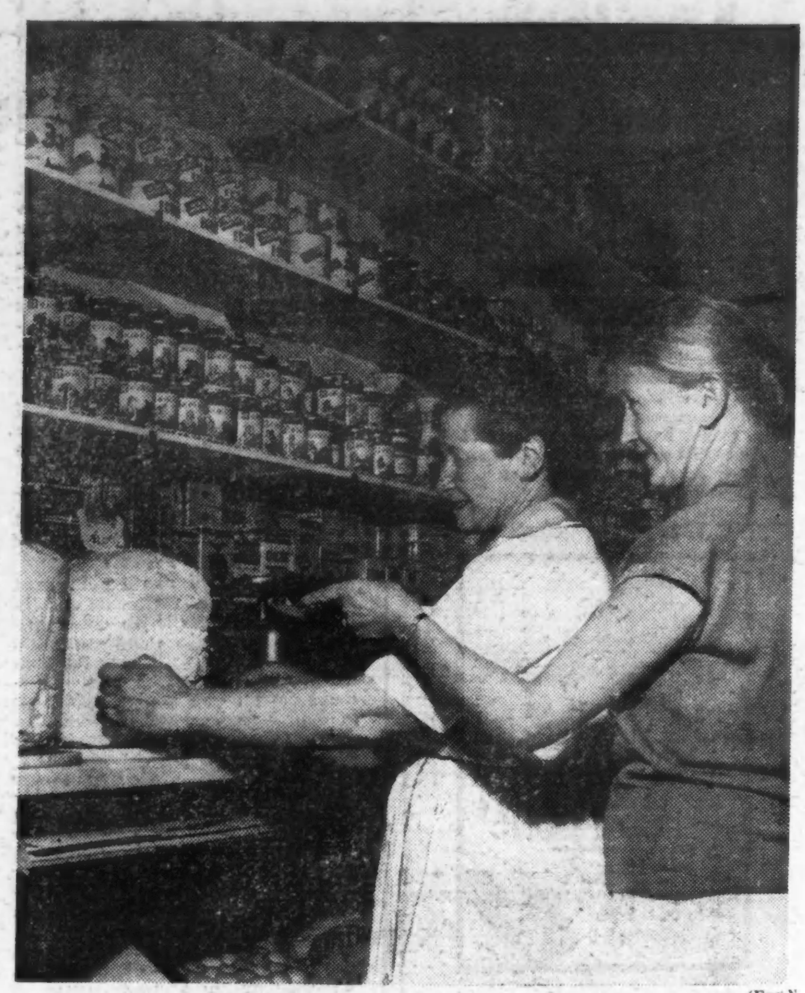
(1) La chambre à coucher étant en principe un endroit où l'on marche peu.

(2) C'est l'opinion de notre équipe, qui ne sera pas forcément celle du marchand.

ELLE SE MOQUE DES FENÊTRES FERMÉES !
Si hermétiques que soient vos fenêtres, vous n'empêcherez pas la poussière d'entrer dans votre appartement et d'y exercer des ravages, car la poussière des villes, surtout à Paris, est chargée d'acides. En séjournant dans la laine de vos tapis — où elle échappe, du moins partiellement, à l'action des aspirateurs — elle les ronge, les « cuit » et abrège leur durée. Un seul remède : le dépoussiérage intégral et le nettoyage régulier par un vrai spécialiste.
Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout autre magasin porteur du label :

Enlèvement et livraison à domicile

UN PLACEMENT A LONG TERME. (Eve.)
Il est indispensable de s'informer.



UN ACHAT QUOTIDIEN. (Eve.)
Il n'est pas nécessaire de renoncer.

● LA MOQUETTE DE RHOVYL : aspect lisse, un peu feutré ; assez agréable. Bonne insonorisation. Coloris (vert amande, ocre, bleu « canard », beige clair, vert-jaune, etc.) très réussis. Inconvénient majeur : aucun produit n'est vraiment efficace pour le détachage. 50 NF le m² chez le représentant du fabricant. (*M. Lemaire, 52, rue des Acacias.*)

● LE « BOCAGE » : textile de viscose sur support de jute. Existe en vert, gris et blanc. S'entretient facilement. 47 NF le m² (*Textilam, 3, rue Richelieu*).

Ces trois revêtements, se collant directement, sont peut-être les sols de l'avenir. Pour le moment, ils ont en commun le gros défaut de ne pouvoir supporter, sans dommages, la moindre cendre de cigarette. Et, bien entendu, on manque de recul pour juger de leur solidité.

Deux conseils

Madame Express terminera cet inventaire par deux conseils. Le premier, donné par un spécialiste :

● Ne posez jamais un revêtement sur un sol en mauvais état. Il faut le réparer avant et, si c'est nécessaire, prévoir la construction d'un second plancher en isorel. Sinon, le tapis sera rapidement détérioré.

Le second, dicté par sa propre expérience :

● N'établissez pas votre budget en calculant vous-même la quantité nécessaire. Vous vous tromperez fatalement. Demandez au vendeur de venir chez vous mesurer et établir un devis préalable. Toutes les bonnes maisons le font gratuitement, et cela peut vous éviter une surprise désagréable.

INNOVATION SENSATIONNELLE
LE SLIP PORTE-JARRETELLES
A.B.I.
avec tension des jarretelles répartie sur toute la hauteur du slip ; en Filmousse Rilsan.
Très agréable à porter, il ne glisse pas et tend parfaitement les bas.
Bonneteries lingeries, grands magasins. 14 NF 75

DIÉTÉTIQUE

« Au prix qu'il est ! »

● *Faut-il absolument mettre du beurre dans les épinards ?*

Le relèvement du prix du lait à l'achat n'a pas contenté les paysans (1) et a tout à fait consterné les ménagères. En effet, cette augmentation a pour conséquence inévitable la hausse du beurre : de 50 à 150 anciens francs au kilo selon l'optimisme ou le défaitisme des prophètes économiques.

Or le beurre est aux Français ce que le thé de Ceylan est aux Anglais : ils en consomment énormément et éprouvent une méfiance ancestrale envers les autres corps gras.

Ont-ils raison ?

Madame Express a posé la question à une diététicienne et, sur le plan gastronomique à Suzanne et Henriette.

A sa grande surprise, leurs opinions se sont révélées concordantes.

Calories, vitamines

Tous les corps gras sont riches en calories : 900 calories par 100 gr pour les huiles, 760 par 100 gr pour le beurre. Mais sur le plan vitaminique, la différence est plus sensible : la vitamine A indispensable à la croissance et utile à la santé des muqueuses, de la peau et des yeux, se trouve principalement dans le beurre, ainsi que la vitamine D (formation des os, de la dentition).

En revanche, les vitamines E (fonctions de reproduction) et K (coagulation sanguine) se trouvent en quantités plus importantes dans les huiles et la margarine que dans le beurre.

Le beurre demeure cependant le plus intéressant des corps gras — sur le plan vitaminique.

Cuit ou cru

Dès qu'il dépasse 100°, dès qu'il fume ou brunit, le beurre se décompose et devient indigeste.

(1) Voir « L'Express » de la semaine dernière.

Le beurre doit donc être utilisé en tartines, avec les hors-d'œuvre, ajouté aux aliments chauds au dernier moment, servir à la confection des sauces chauffées à feu doux (béchamel, béarnaise, hollandaise).

Pour faire sauter les aliments, il vaudra mieux employer de l'huile d'arachide qui supporte bien les hautes températures. Les graisses telles que le saindoux peuvent être également utilisées mais sont moins digestibles.

Pour les fritures, huile d'arachide, d'olive, saindoux, végétaline sont à conseiller, beurre et margarine à écarter.

De toute façon, une grande quantité de corps gras ralentit la digestion, il vaut donc mieux ne pas absorber au même repas une friture et une mayonnaise, ou, erreur plus fréquente, mayonnaise et charcuterie.

La ration

Les enfants, les adolescents, les vieillards ont besoin de 20 gr de beurre cru par jour environ : ce chiffre représente la moitié de la ration quotidienne de matières grasses.

Les adultes peuvent se contenter de 10 à 15 gr de beurre cru par jour, le reste de la ration étant absorbé sous forme d'huiles, saindoux, végétaline ou margarine.

Comment limiter la quantité de beurre utilisée ? Suzanne et Henriette répondent : « *En sachant le remplacer dans beaucoup de recettes où il n'est pas indispensable.* »

Voici quelques exemples, quelques idées.

● VIANDES : Badigeonnez les biftecks à l'huile, passez-les à la poêle et servez-les avec un hachis de persil. Vous pouvez également les cuire au gril.

Pour faire revenir ou sauter les viandes et les volailles, utilisez un mélange huile-margarine ou huile-saindoux.

Apprenez à consommer les viandes braisées : les morceaux sont bon marché, le beurre inutile, le résultat excellent.

● POISSONS : Recouvrez-les d'huile si vous les mettez au four (huile d'olive de préférence).

● LÉGUMES : Faites sauter les pommes de terre dans un mélange d'huile et de margarine. Champignons : faites-les sauter quelques minutes dans l'huile très chaude. Au moment de servir, ajoutez un hachis d'ail et de persil et une cuillerée de mie de pain rassis, passée à la moulinette, qui absorbera l'excès d'huile.

Ou encore, coupez les légumes de votre choix en julienne et jetez-les dans l'huile chaude (recette chinoise).

● SAUCES : Pour les roux, on peut employer margarine ou saindoux.

● PATISSERIE : La brioche sera beaucoup plus légère à la margarine qu'au beurre. Eventuellement, on peut remplacer pour les pâtes à tarte (salées ou sucrées) le beurre par de l'huile ou de la margarine.

En revanche, on ne peut pas en cuisine française substituer toujours une autre matière grasse au beurre. Il est indispensable : pour les viandes rôties, les poissons bouillis (un morceau de beurre au moment de servir), les légumes à l'anglaise (bouillis) servis avec du beurre frais, les pâtes et le riz chauds, les sauces (beurre blanc, sauce blanche, béchamel, mornay, etc.) et pour la pâtisserie (pâte à chou, quatre-quarts, cake, gâteaux au chocolat), ainsi que pour les entremets (crème moka, au beurre, pâtissière).

Enfin, dernier conseil : n'oubliez pas qu'il existe *plusieurs* qualités de beurre, à des prix *très* différents.

Achetez du beurre de cuisine (pour la cuisine) et du beurre de table (pour la table). Cette mesure, d'une simplicité déconcertante et d'une logique indiscutable, peut vous permettre (en période de hausse) de ne pas gaspiller votre corps gras favori... qui, nous venons de le voir, n'est pas aussi indispensable qu'on le croit !

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

COMMUNIQUÉ

Le fluor et la carie dentaire

C'est maintenant prouvé : la carie dentaire est due en grande partie à une alimentation insuffisante en fluor. Par contre, si l'organisme reçoit chaque jour 1 mg environ de fluor, la carie est moins fréquente.

De plus, le fluor atteint son efficacité maximum lorsqu'il est consommé dans de l'eau. Or BADOIT est la seule eau minérale à contenir la dose de fluor considérée comme idéale par l'Organisation Mondiale de la Santé.

Il est donc conseillé de faire boire BADOIT à tous les enfants, dès l'âge le plus tendre. Associée à une bonne hygiène buccale, BADOIT consommée bien régulièrement, leur forgera jour après jour, et pour toute la vie, des dents solides et sans carie.

Exigez BADOIT chez votre détaillant : s'il en manque écrivez à BADOIT St-Galmier - Loire, qui vous dira où en trouver.

VOTRE PROBLÈME CHAUFFAGE
sera (BIEN) réglé
Appelez DID. 21-43
Renseignements précis, devis établis sans engagement, livraison immédiate, rendez-vous pris et tenus, installation complète par spécialistes, service après-vente assurant totalement les garanties.
EXPRESS-CHAUFFAGE
s'occupera de tout et vous assurera complète satisfaction avec les
RADIATEURS **AUER**
14, rue de Lyon - PARIS (12e)

art et cheminée
30 rue d'estienne d'orves montrouge seine
ale. 03-68
Profitez de votre présence à PARIS pour visiter notre Exposition permanente

COURRIER

NOS LECTEURS CHASSENT LA CIGARETTE

C'EST bien ce que nous pensions : le cas du « tabamaniaque » est non seulement dramatique mais fréquent. Après l'article d'Anne Guérin (1), une foule de lettres et de coups de téléphone de nos bienveillants lecteurs, chacun proposant le remède qui l'a sauvé, nous ont édifiés sur ce point : nous sommes, ou nous étions, tous des fumeurs honteux.

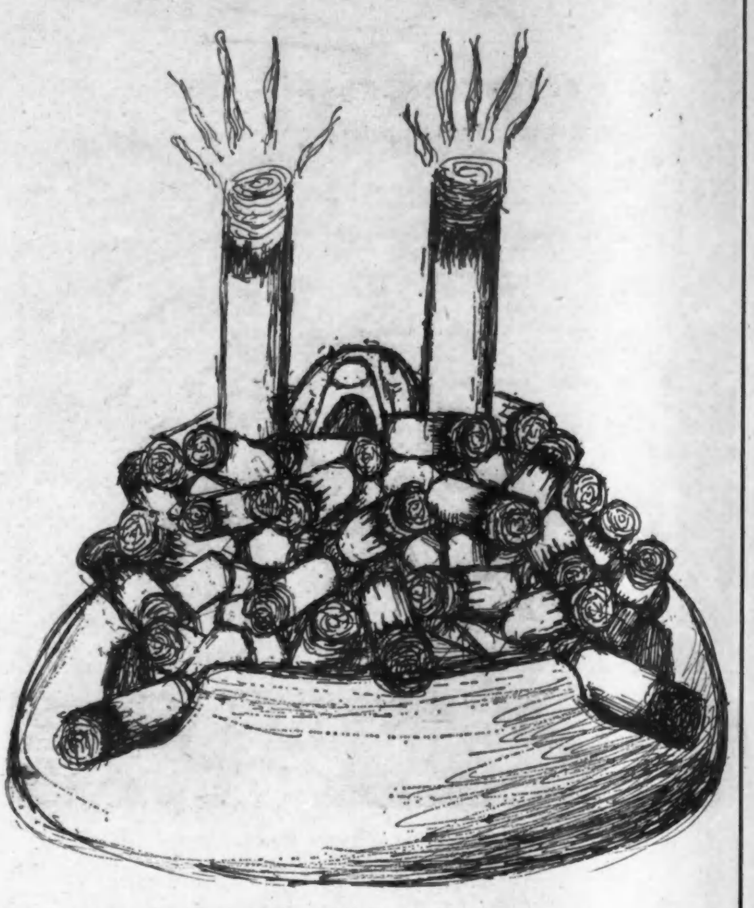
- Trois choses à retenir :

1. Tous nos correspondants sauf quatre (défaitistes, etc.), se sont arrêtés de fumer, ou du moins ont réduit leur consommation de tabac à un degré « raisonnable ».

2. Certains correspondants ont utilisé à plusieurs reprises le même remède infaillible.

Plus de cinquante pour cent de nos lecteurs estiment que la volonté, à elle seule ou conjuguée avec un « truc », est indispensable si l'on veut vaincre la « tabamanie ». Or, la volonté, c'est justement ce qui fait le plus défaut au grilleur de cigarettes. Passons.

Voici, lecteurs, vos suggestions :



Pour cesser immédiatement

— Ne mettez plus les pieds dans un bureau de tabac ;

— Collez sur chaque paquet de cigarettes des étiquettes marquées « pas encore » ou « lâche » ! ou, sur votre étui, la photo d'un être cher, aux yeux suppliants (genre « Papa, ne bois pas, pense à moi ! ») ;

— Traversez l'Atlantique en plein cyclone ;

— Faites - vous surveiller constamment, et au besoin morigéner, par une personne de bonne volonté (cette méthode réussit le plus souvent aux femmes et mieux encore si l'autre personne est du sexe opposé) qui vous interdit de fumer ;

— Attrapez une angine ;

— Remplacez la cigarette par du chewing-gum, des bonbons, etc. (Attention aux caries, et aux kilos.)

Pour femmes seulement :

— Constatez combien inesthétiques sont les dents jaunes, les yeux rouges, les doigts tachés, et la voix enrouée ;

— Ne fumez plus que de gros cigares... en public ;

— Attendez un enfant : le résultat sera le même que pour la traversée de l'Atlantique.

Pour cesser progressivement

— Passez un jour sans fumer. Puis deux. Puis trois. « Et le malheur soit sur vos enfants si vous succombez ! » (Serment ou malédiction indispensables) ;

— Remettez une cigarette sur 10, sur 9, sur 8, etc., dans le paquet (non allumée, évidemment) ;

— Reculez de 10 minutes chaque jour l'heure de la première cigarette ;

— Promenez-vous tous les matins au bois de Boulogne avant de fumer. Prolongez peu à peu ces promenades jusqu'au soir (pour les oisifs) ;

— Changez de marque : des Bleues ou Vertes (très mauvaises au goût), ou des blondes aux brunes ;

— Si vous fumez 30 cigarettes par jour, fumez-en 29 la semaine prochaine, puis 28, etc. (temps de désintoxication : dix mois et demi) ;

— Faites - vous psychanalyser psychothérapier, hypnotiser. Faites de l'autosuggestion. Trouvez la cause de votre manie. Que cherchez-vous à compenser? (Très nombreuses suggestions de ce genre).

— Décidez de devenir champion de tennis ;

— Fumez en chaîne jusqu'à la nausée, jusqu'à être obligée d'éteindre votre cigarette. Ensuite, mastiquez courageusement des feuilles de romarin qui donnent, selon un nos lecteurs, très mauvais goût au tabac ;

— Sucez votre stylo, vos boutons de chemise (ne les avalez pas), votre brosse à dents, etc.

Pour limiter votre consommation

— Coupez vos cigarettes en deux. Ou achetez des cigarettes au papier de maïs. Elles s'éteignent tout le temps ;

— Mâchonnez du bois de réglisse ;

— Limitez-vous à une cigarette par heure, par matinée, etc. ;

— Passez vos journées dans les bibliothèques, les métros, les cinémas.

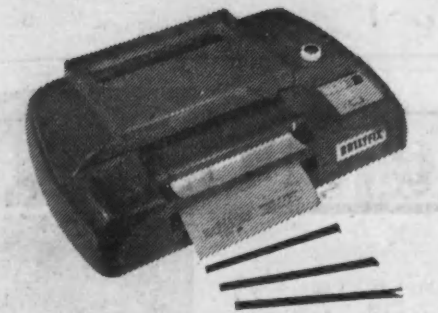
Voici enfin des lettres qui vont du défaitisme à la revendication du droit de fumer :

« Pauvre amie ! Mais que diriez-vous de moi ? Je fume pour ne pas manger, et je mange pour ne pas fumer. Comment m'en sortir ? »

« Ce petit point rouge qui se consume vit près de moi comme un petit animal domestique. Il m'est une présence nécessaire, un copain, une consolation, une compensation... »

Quant à Anne Guérin, elle hésite encore entre ces innombrables suggestions... mais elle est toujours fermement décidée à ne plus fumer.

(1) Voir « L'Express » n° 536.



1re photocopieur pousse-bouton

Votre légitime espoir :
obtenir une photocopie intégrale
de n'importe quel document (lettre,
livre, revue, radiographie, etc...)
même s'il comporte des demi-teintes, des couleurs,
des annotations au stylo à bille ou au crayon.

RALLYFIX respecte les moindres nuances
et tous les détails

Avec une seule feuille,
vous obtenez, instantanément et automatiquement,
une épreuve positive impeccable,
sans apprentissage, sans risques d'erreur.

Quelle économie, et quels progrès !

RALLYFIX

utilise le nouveau et incomparable procédé DALCO

Documentation gratuite sur simple demande à
RALLY, 14, rue Saint-Georges - PARIS (9e) - LAM. 40-50 TRU. 93-54 TRU. 93-55

SICOB - Stand 4 D - 438

FUMEURS de cigarettes !

Conscients des dangers du tabac
**vous devez essayer
pour votre protection**
LE FILTRE DÉNICOTÉA
d'une efficacité sans équivalent
pour retenir
NICOTINE ET GOUDRONS

DENICOTEA

VENTE : TOUS BUREAUX DE TABACS

confort individuel :
chauffage
au gaz

... **GAZ** de ville.

Les Vendeurs et Installateurs, les Services locaux du Gaz de France se tiennent à votre disposition pour vous renseigner.

SOLUTION UNIQUE

*« Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos... »*

avec

S. A. L. A. M.

Location sans chauffeur

Voitures françaises toutes marques - Derniers modèles
Livraisons et reprises

S.A.L.A.M.
11 bis rue de Magdebourg - PARIS - Tél. POI. 38-58 - 37-94 - 37-48

pour taper chez vous...

Représentant, médecin, professeur, écrivain, journaliste, prêtre, étudiant...
vous tous qui pensez trop vite pour écrire bien,
...et vous aussi, Monsieur X, Madame Y,
qui souhaitez garder des doubles,

vous aimerez votre HERMES BABY

Légère...
légère, l'HERMES BABY se transporte facilement comme une simple serviette.
Idéale pour le voyage, en auto, en train, en avion, elle est toujours à portée de votre main.

L'HERMES BABY est un produit Paillard entièrement fabriqué à YVERDON et Ste-CROIX (Suisse) **Prix : 398 NF** en coffret métal - voir photo - et **427 NF** avec sacoche style américain. L'HERMES BABY est livrée avec une méthode dactylographique très simple.

HERMES Baby

Documentation sur demande
HERMES - PAILLARD S. A. E 1
12, rue Caumartin - PARIS 9e
Tél. : OPE 30-47

...et chez 600 revendeurs Paris-Province

MISE EN VENTE
de TAPIS CHINOIS provenant des DOUANES CENTRALES
GRAND CHOIX de TAPIS PERSANS et CARPETTES
de provenances diverses

ainsi qu'une Collection d'ivoires de Chine et Pierres dures ayant été saisies par la douane **TAPIS** de 4 à 5 m2 à partir de 80 NF. **TAPIS** de 10 à 12 m2 : 225 NF. **DRAPS DE LIT**, jours de Venise à 20 NF pièce. **SERVICE DE TABLE** en toile d'Italie à 40 NF. Cette vente est organisée sous la surveillance des agents de la S. M. T. et aura lieu sans interruption tous les jours, même le dimanche.
du jeudi 5 octobre au jeudi 12 octobre et les jours suivants

SALLE DE VENTE, 11, rue de Mézières, PARIS (6e)

Tout le nettoyage
pour tous locaux : commerciaux et privés

Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-50 et 61

"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,25 NF. V.30 P. 1493.

LA SEMAINE

ALPHONSE JUIN, maréchal de France et académicien, a remis à son éditeur (Fayard) le manuscrit de son premier roman. Titre non choisi.

L'éditeur a demandé à son illustre auteur de revoir de très près certains passages délicats de l'ouvrage. Par « délicats », il faut entendre : croustillants, ou encore : salaces.

M. TREGOUBOV, chef de la section de coordination du département d'édition du ministère de la Culture à Moscou, a reçu la presse à l'exposition soviétique. L'U.R.S.S. compte 350 maisons d'édition — certaines spécialisées (plus de 100 ne publient que des romans).

En 1960, 76.000 titres ont paru en U.R.S.S., tirés à 1.200.000.000 d'exemplaires.

L'ART JUIF : sujet d'un numéro spécial de la revue « Arche ». Le grand historien britannique Cyril Roth en analyse les origines selon les dernières découvertes archéologiques. « Arche » contient également une discussion à plusieurs voix, à laquelle participe, entre autres, le célèbre marchand de tableaux D.H. Kahnweiler, sur l'influence des peintres et sculpteurs juifs sur l'art moderne.

« LA SEMAINE SAINTE » d'Aragon, qui vient de paraître aux U.S.A., est qualifiée de « livre kaléidoscopique, pour ne pas dire cubiste » par le « New-York Times », qui fait un grand éloge de ce roman. « La Semaine Sainte » est sortie en même temps en Allemagne Occidentale où elle a fait l'objet d'une critique très chaleureuse de Friedrich Sieburg, l'auteur de « Dieu est-il français ? »

JEAN LACOUTURE, rédacteur politique au « Monde », dirigera désormais les publications politiques du Seuil. Ses projets : de nombreux ouvrages sur le tiers monde, des livres accessibles au grand public, écrits avec une vision de journaliste et une documentation d'historien.

BEST-SELLERS : Aux Etats-Unis, « Exodus », de Léon Uris, atteint, après la sortie du film d'Otto Preminger, le tirage fabuleux de 4.100.000 exemplaires. Un « Jacqueline Kennedy », de Deane et David Hellner, approche les 3 millions d'exemplaires... « Le Journal d'Anne Frank » est le plus vendu de tous les livres de poche, en Allemagne (778.000 exemplaires) comme en France (505.000).

L'EXPOSITION rétrospective de la Bibliographie de la France (créée en 1811 par ordre de Napoléon dans le but, entre autres, de « prévenir... efficacement... la publicité des ouvrages prohibés ou non permis ») est aussi celle du livre français depuis 150 ans (musée Galliera). Etonnant défilé de premières éditions : « Le Peuple souverain - Histoire populaire de la révolution de 1848 — écrite sous le feu des barricades — ornée d'un beau portrait de l'auteur : M. de Lamartine, membre du gouvernement provisoire. Prix 50 centimes, Barba, éd., 1848 », et non loin de là, les courageux Michel Lévy Frères qui publièrent « Madame Bovary ».

Plus loin, voici « Au pied du Sinaï » de G. Clemenceau — la preuve que les couvertures illustrées existaient déjà en 1897, puisque celle-ci représente une superbe figure de proue, sur une hauteur, dans le désert : œuvre inattendue de Toulouse-Lautrec.

Maurice Nadeau

PLAIGNONS les débutants ; Ils n'ont jamais été si nombreux, semble-t-il, pour les concours de fin d'année. Ils n'ont jamais si peu excité l'intérêt. Que va révéler ce nom inconnu ? Que se cache-t-il derrière ce titre énigmatique ? On feuillette, on lit dix pages, on referme : déjà vu, déjà lu, déjà connu. On remarque toutefois que le «nouveau roman» a fait tache d'huile, que parmi les jeunes auteurs qui veulent briller c'est à qui se rendra obscur, confus et elliptique (oh ! combien !). Pauvres critiques, pauvres jurys ! Jeunes qui vous lancez dans la carrière, vous avez choisi, de toute façon, un bien mauvais moment. Je crains que vos noms ne restent, pour la plupart, des noms d'annuaire.

J.-P. FAYE : Pour don Juan l'affaire n'est pas simple non plus

L'attention se porte, c'est bien naturel, sur ceux qui ne sont plus vierges. Voici, par exemple, un Jean-Pierre Faye qui nous avait surpris, intéressé et dérouté avec un roman qui se passait en Amérique : « Entre les rues ». C'était un peu le tohu-bohu, un charivari de sensations, de sentiments, et on y perdait son français, mais l'auteur avait du tempérament, une vision personnelle et, par l'écriture, il ne se voulait pas le premier venu. Content de vous revoir Jean-Pierre Faye !

Pour ceux qui vont aborder « La Cassure » (1) sans autre préparation, le choc sera rude, sans doute. Tout le monde n'a pas le talent, ou la patience, d'assembler les pièces d'un puzzle. Et ce sont bien des pièces de puzzle que façonne naturellement l'auteur : une rencontre dans un couloir d'hôtel à Douai, un séjour dans un « château Jules Grévy », près de Roubaix et, après un petit tour en Navarre, où un village porte le nom d'un des principaux personnages, tiens ! la Bourse du Travail, à Paris.

Vu par Ylipe : « La Cassure ».

Mais enfin, où sommes-nous ? On reconnaît le carrefour de Buci, la cour de Rohan, le quai des Grands-Augustins, mais non, nous sommes tout près de Notre-Dame, derrière la Maub', dans un quartier qui sent encore son moyen âge. Peu importe, l'auteur le ressuscite avec ses couleurs, ses odeurs, ses arrière-cours, ses boutiques, ses mansardes :

« ... quittant la rue perdue pour remonter à droite le lit de la Bièvre effacée : au commencement de la rue une longue poutre de bois était jetée d'un seul tenant précaire au-dessus d'une porte vide. Derrière le bois rongé un réseau de boisage neuf montait à hauteur de maison, repoussant les murs vers leurs étages et leurs chambres, contre les fourre-tout et les lits vivants. A quelques mètres, la sortie-garage toujours close ferme le collège de Chanac successivement devenu collège Saint-Michel et collège Pompadour, fondation de l'évêque de Paris et du patriarche d'Alexandrie : d'ici jusqu'au quai la distance paraît coïncider avec celle qui mène au grand porche de la rue perdue. Mais aucun signe ne passe par les vitres, impénétrables de crasse. Aucune perspective ne traverse la pierre mutilée. Sur la partie gauche, de grandes lettres écaillées épellent le nom d'un hôtel, au rez-de-chaussée l'écriteau « complet » barre la fenêtre opaque... »

Décor balzacien, je veux dire qui participe à l'action ? Plus que cela encore : morceau de réalité collé en gros pâté sur la page et d'où s'échappent mille ruisselets. Pour Jean-Pierre Faye, la réalité se coagule en grumeaux autour d'un objet, d'un paysage, de l'atmosphère d'une chambre, de la déambulation d'un personne. Il passe, nous passons de l'un à l'autre. Ce n'est qu'à la fin, quand tout est en place, qu'on y voit un peu clair.

Pas au point de dire ce qui a exactement eu lieu. Une rencontre à deux, à trois, à quatre, quelqu'un parle à la cantonade, une réunion dans une chambre, dans un bureau de la Bourse du Travail. Amour, politique, statistique. Ici des étudiants en médecine, là des pédagogues. Une drôle d'atmosphère. C'est le 13 Mai qui se prépare. Le narrateur-héros, Simon Roncal, couche avec beaucoup d'autres femmes que la sienne ; il a peut-être tort, cela va lui causer des ennuis. Il use toujours un peu du même procédé : une petite pesée sur les reins, hop, les jambes vacillent et se dérobent, les deux nageurs flottent sur un rêve, ils sont terriblement sérieux. Il n'a rien d'un Don Juan ou d'un coureur de jupons. C'est lui-même qu'il cherche à rejoindre dans l'amour. Il est vrai que pour Don Juan l'affaire n'était pas simple non plus.

Simon s'étonne après cela que sa femme soit du genre fugueur, qu'elle disparaisse à chaque instant, qu'elle lorgne, qui sait, d'autres hommes. Il brise la vaisselle (moralement s'entend) et passe son temps à recoller les morceaux. Il voudrait refaire le couple, il est à la recherche de l'unité, et d'abord en lui-même. Partout, ce ne sont que crevasses, distances, abîmes. Ni les gestes, ni les paroles, ni les êtres, ni les événements ne se rejoignent. Tout le monde court après tout le monde et le temps lui-même cherche, moins heureux en cela que le serpent antique, à se mordre la queue. La réalité gît, éparpillée, devant nos yeux.

La conscience, c'est mille facettes qui la reflètent sous tous les angles. Pour Jean-Pierre Faye, le temps du récit continu avec entrelacement de thèmes et de paragraphes est révolu. A chaos, chaos et demi. L'expression, qui souvent fait mouche, colle fidèlement à la vision. On a ici l'image d'un talent loyal.

(1) Ed. du Seuil, 240 p., 8,50 NF.

B. GAY-LUSSAC : Une belle compagnie de clochards de l'âme

On peut en dire autant sans doute de Bruno Gay-Lussac (2) qui, à son neuvième roman, n'a point envie de changer ses batteries. Sa matière romanesque est noire, pâteuse, avec des reflets métalliques. Il se meut à pas de loup dans les obsessions, les hantises, les perversions en tout genre et il a finalement lâché dans ses pages, depuis vingt ans, une belle compagnie de clochards de l'âme et de boiteux du sentiment. Là aussi se montre quelque peu sa faiblesse par trop de systématisation et d'amour du pathologique, par excès de clarté ou de logique. Mais Bruno Gay-Lussac n'a pas peur de passer pour un romancier traditionaliste.

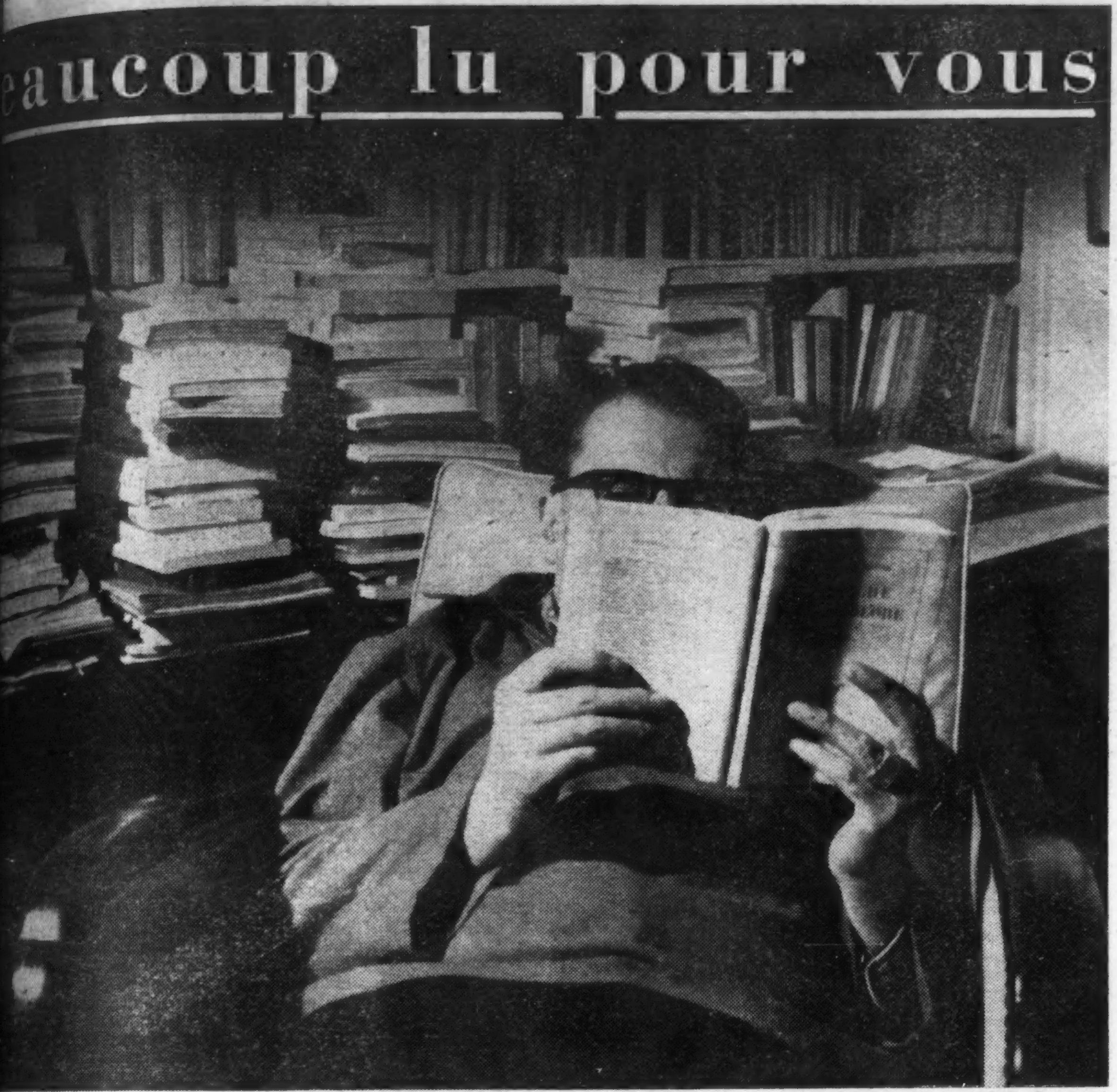
Il s'agit ici d'un pauvre type qui a voulu tuer sa femme et ne l'a que blessée, qui s'est exilé pendant un an et qui revient sur les lieux de l'amour et du crime manqué. Comme dans « L'Examen de Minuit », il erre, la nuit, à travers les rues de la ville, rencontre une jeune fille qu'il séduit et qui se fait sa sœur de charité.

Une autre, qui lui est davantage appariée par l'âge, devrait lui servir plus facilement de passage vers sa femme. Mais il ressortit au genre insecte se cognant contre les vitres. Cela fait bien de l'énergie et du temps gâchés. Le monde est dur, inentamable, et il n'a point envie de s'ouvrir pour celui qui s'en est expulsé lui-même, croyant se mettre en marge pour un temps limité. Qu'il continue à errer, fuligineux comme les nuits dans lesquelles il se perd, comme les amours pitoyables dans lesquelles il se dissout à la façon d'un morceau de sucre. Il finira en déchet, en épave, sur une plage, avec beaucoup de monde autour de lui, sous un clair de lune qui rappelle le petit matin blême de « La Dolce Vita ».

Bruno Gay-Lussac peint cet à vau-

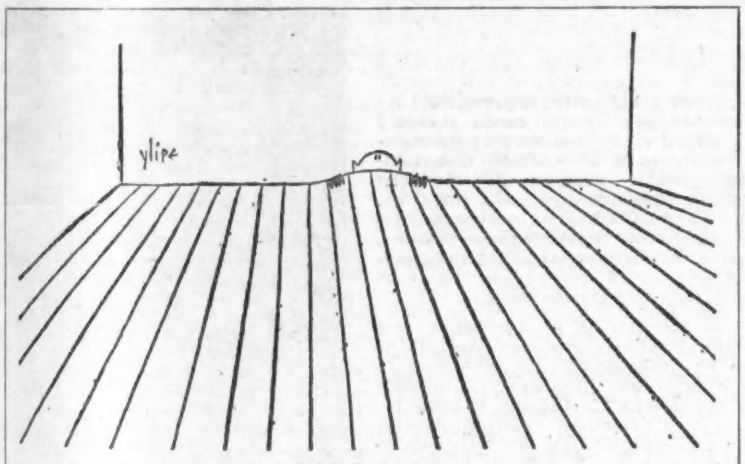
(2) « La Peur », Gallimard éd., 196 p., 7 NF.

a. beaucoup lu pour vous



(J.-R. Roustan.)

l'eau avec retenue et sobriété ; mais il ne pourrait retirer beaucoup de noir sans tomber dans les gris. Sa vision de la vie et de l'homme est désolante. Il croit, c'est sûr, au péché originel.



...« Le Parc ».

Ph. SOLLERS : Le temps, le dimanche après-midi, de lutiner la bonne

Par contraste, le contentement de soi qu'affiche le héros du nouveau roman de Philippe Sollers (3) est tonique et fait plaisir à voir. En voilà un qui ne devrait pas s'ennuyer dans la vie ! Grandes demeures, larges avenues ombreuses, jardins calmes avec pièces d'eau endormies et recoins mystérieux : tout le luxe paisible et de bon aloi de la vieille bourgeoisie française, les tumultes du monde s'arrêtent respectueusement aux grilles du parc.

Les humains sont ici de délicates fleurs de serre : jeunes filles sortant de chez Francis Jammes avec, tout de même, une inquiétante cambrure des reins, enfants à l'œil noir et pensif, choyés comme des princes, et qui, s'ils ne deviennent pas des industriels, feront de grands artistes. Sur ce monde douillet passe par instant l'aile de la mort : guerres, révolutions, que sais-je ? mais la guerre ne ressemble qu'à une difficile étape de montagne et la mort est aseptisée ; ce n'est qu'une façon de se coucher et de dormir. Allons, un pays qui produit des Philippe Sollers est peut-être en décadence, mais n'est pas près de disparaître ; les murs sont bons.

Sur ce jeune auteur, à propos de son premier roman, les fées, on le sait, se sont penchées : croyant se reconnaître en lui, Mauriac, jouant les Barrès, lui a promis la gloire (« et je ne m'en dédis pas »), Aragon l'audience, non des masses laborieuses, mais de la jeunesse éternelle, tandis que feu Emile Henriot exaltait le précoce jardinier de la syntaxe. Lisant « Une Curieuse Solitude », on s'étonnait un peu qu'elle eût suffi pour que s'accordassent les voix de cet émouvant chœur de vieillards. Avec « Le Parc » on comprend mieux de quoi il retourne.

Philippe Sollers, c'est en effet, après traitement par toile émeri et « Miror », le passé, et un passé daté que l'auteur n'a pas connu mais dont il restitue à la fois le climat et le parfum : 1900, un 1900 étiré jusqu'en 1924-25 et faisant pont par-dessus la guerre, l'époque de Marcel Proust et d'Anatole France, du fiacre et des premières autos pétaradantes. La vie allait son bonhomme de chemin, paisible et rentière, avec de brusques impatiences, d'aguichantes coquetteries qui en faisaient mieux ressortir le prix. On avait le temps de penser et d'écrire, de former des ambitions, le dimanche après-midi de lutiner la bonne (c'est-à-dire, si l'on était d'un métal un peu noble, de lui jurer un amour éternel).

Il faut que le jeune Sollers ait eu en effet bien du talent pour communiquer par les seules vertus de l'écriture cette nostalgie d'époque, pour faire battre le cœur à quelques hommes qui n'ont pas réussi à se déprendre de leur adolescence.

On retrouve ce même climat, on respire ce même parfum dans ce « Parc » laborieusement, ennuyeusement peigné, ratissé et mis au goût du jour. Un jeune homme, oui, ce ne peut être qu'un jeune homme, et de bonne famille, et qui écrit, à ses moments perdus bien sûr, s'ébat avec grâce, gentillesse, et non sans une pointe d'émotion, dans l'évocation, le souvenir, la réflexion, le désir porteur d'images. Il regrette l'enfance, un ami tué à la guerre (celle d'Algérie, vraisemblablement, plutôt que la Deuxième mondiale), une femme qui se dévêtait devant lui sans façons. Il mêle les impressions aux souvenirs, les images de la rêverie à celle qu'on voit d'une terrasse d'hôtel particulier, en suivant les lignes de force de l'analogie et de la métaphore.

Cela fait très « nouveau roman », dans le genre riche et sirupeux. Mais que l'épaisseur, sans être de la vie, soit de la phrase n'est déjà pas si mal. Pourquoi, à cette glu, ne viendraient pas se prendre un jour les oiseaux de la réalité ?

MAURICE NADEAU.

(3) « Le Parc », Ed. du Seuil, 160 p., 6,50 NF.

POUR LES PRIX

« Le Piège » par Pierre Delastre

● *Un homme aux prises avec des pierres, des maisons, une ville. Un univers de démesure.*

A Pierre Delastre, l'auteur de ce premier roman, on ne ménagera pas la louange : « Le Piège » (1) est sans conteste une réussite. Deux cent vingt pages de forme classique qui traitent d'un univers de démesure, apocalyptique et dément : on ne peut s'empêcher de rêver au parti (au livre) que quelques « grandes voix » (comme on dit de « gros bras ») auraient tiré de leur inspiration si, d'aventure, elle leur avait soufflé les personnages exceptionnellement riches, le sujet exceptionnellement neuf du « Piège ». Mais ce rêve est vain. L'œuvre qui se fait a toujours raison contre celle qui ne se fait pas. « Le Piège » existe, qui nous remet de tant de lectures vaines.

Une ville après que la guerre est passée. Maisons réduites à des pans de murs, églises pareilles à des moignons, rues escamotées, végétation hachée, pulvérisée. Sur le rivage, des bateaux échoués. Les survivants habitent les caves, quand il en reste. On élève de misérables cahutes au toit recouvert de papier goudronné, entre les trous d'obus et d'eau. La note générale est au fantastique. Passe un enterrement, lent, cahotant, la scène relève d'un monde halluciné.

Le Roi des Ruines

Sans doute va-t-il falloir reconstruire. Non, la chose se fera demain ou jamais. C'est à détruire ce qui reste encore debout et persiste à garder forme que Robin va s'acharner. De toute son âme et avec quelque chose qu'il faut bien appeler du génie. C'est le Roi des Ruines, que la vue des décombres révèle à lui-même et aux autres. Il est la proie active d'une véritable boulimie et frénésie de fouille, récupération, cassage, découpage, dévissage, pilonnage, démontage. Sur le chantier géant qu'il a édifié (vingt trains, plus tard, ne suffiront pas à le vider), son équipe d'ouvriers empile les objets hétéroclites qu'elle a trouvés lors de ses expéditions de rapine. Ce chantier est « le bagne des choses ».

Maître des ruines, qu'il achève, maître de la ville, de l'univers, peut-être... Robin rêve : « *D'une casse de grande envergure, dans toute la France, dans toute l'Europe.* » Son ami et bailleur de fonds, Félix, lui dit : « *C'est passionnant. Pensez donc, toute notre civilisation vient échouer chez vous.* » Et Robin de s'enfiévrer : « *Mon métier est à la taille de l'univers.* »

→

...« La Peur ».

(1) Ed. Albin Michel, 220 p., 6,75 NF.

Robin aime Chée, la femme de Félix, de cette même passion sauvage et démente qu'il apporte aux choses. Chée ne sait lui résister. Du moins tente-t-elle de sauver Robin de sa folie et de conjurer le déséquilibre qui la menace, elle aussi, à vivre avec Robin. Il lui dit : *« Il y aura toujours des bateaux qui coulent, des autos qui rouillent, penses-y, et même des villes qui tombent en morceaux. Le temps travaille pour nous. Pour nous deux. »* Elle répond : *« Justement, c'est que tout change si vite et qu'on puisse en vivre ; voilà ce qui m'effraie... Ici, aucun souvenir ne tient. Tu nous les enlèves tous les uns après les autres. »* Chée perdra jusqu'au château où elle a passé son enfance et dont il reste quelques murs : avec l'accord de Félix, Robin le fait sauter.

L'autre triomphe

Or, le temps qu'il est à sa folie, Robin ne voit pas grandir le danger, « le piège » qui va se refermer sur lui : la ville se reconstruit. Triturée par les bulldozers, fouillée par les marteaux-piqueurs, travaillée par les grues, elle prend formes. Pour Chée, Félix fait construire une maison et Robin comprend que son amante sera prise au piège du « béton amorphe et pâle », de la géométrie du verre, d'un ordre qui guette dans les couloirs nets et derrière les angles vides des murs.

D'autant que Robin éprouve un remords, découvrant, un jour, « l'âme des choses » : c'est la maison d'une vieille femme, la dernière qu'il doit abattre : *« L'aspect de la maison le mit mal à l'aise. Ses deux fenêtres, deux grands trous sur la nuit, le fixèrent comme des yeux d'idiot... Il avait eu trop de mal avec ces vieilleries. Elles étaient pleines de mystères creux qu'on a honte à violer tant ils sont misérables. Il était las de crever cette pauvre existence des choses... »*

Les derniers instants de la vie de Robin sont dans la logique de la reconstruction de la ville, dans la logique de son détachement à l'endroit de l'incoercible besoin d'absolu qui, jusqu'ici, l'a dominé : sans travail désormais, ruiné, il meurt écrasé par son objet préféré, une pièce de grand mystère qu'il avait trouvée sur un navire échoué et que personne jamais, de lui et de ses ouvriers, ne fut capable de nommer.

Ainsi, dans « Le Piège », le dernier mot reste-t-il à la ville, aux objets, aux pierres que l'homme avait cru pouvoir définitivement fendre et réduire. Mais ce triomphe est aussi celui de la vie. La vie qui continue par le biais du travail, des maisons. L'ultime page montre Félix et Chée qui passent — une dernière fois, car la route va être déviée — devant le chantier désert de Robin. C'est un autre triomphe qui s'inscrit, ici ; mais faut-il s'en réjouir ? Triomphe de l'existence bourgeoise et sage sur l'un des plus terribles rêves de puissance qui se puisse concevoir.

YVES BERGER.

LU

« L'Ironie du sort » par Paul Guimard.

Dieu joue-t-il aux billes ?

DE « L'Ironie du sort », dernier roman d'un écrivain qu'on dit léger, Paul Guimard (1), se dégage une terrible angoisse : *« Je ne veux pas croire que Dieu joue aux billes avec l'Univers »*, écrivait Einstein, et Guimard reprend, en exergue, cette phrase. Pourquoi ?

En septembre 1943, un maquisard, Antoine, tue un officier allemand. Antoine sera pris et mourra. Le sort de deux familles s'en trouvera bouleversé. Mais... si Antoine restait vivant ? Toutes ces vies seraient tout autres. Quoi qu'il en soit, le coup de dé qui, un soir de septembre 1943, décidera d'une douzaine d'existences, c'est le caprice du moteur d'une traction avant. C'est donc que Dieu joue aux billes ? Bien sûr qu'on ne veut pas le croire. Mais peut-on faire autrement ?

Ce roman, qui raconte deux histoires possibles, est pourtant fort cocasse, fort charmant. Roman léger... à condition de ne pas approfondir.

(1) Denoël, 215 pages, 8 NF.

(Viollet)

JEAN RACINE.
Chrysale ? Non. Claudel.

SECRETS

L'énigme 77

Pendant douze ans, Racine a cessé d'écrire. Pourquoi ? Henri Guillemin répond.

ON serait tenté d'appeler ça, en style d'aujourd'hui, « l'énigme 77 ». L'énigme de l'année 1677 dans la vie de Jean Racine (1).

Bien des clefs ont été essayées, depuis deux siècles, pour venir à bout du « secret ». On a cherché des explications simples :

— Que Racine, tout bonnement, s'il renonce au théâtre, c'est qu'il se sent, un peu, à bout de souffle ; que sa veine est tarie ; qu'il a stoppé net pour finir en beauté, s'épargnant ainsi le triste destin du vieux Corneille, lequel n'a pas su s'arrêter à temps.

Mais les objections ne manquent pas ; et celle-ci est la plus sérieuse ; vidé, Racine, littérairement, en 1677 ? Fini ? Alors comment se fait-il que, douze ans plus tard, lorsqu'il lui sera expressément demandé, ordonné, de redevenir dramaturge, il ait eu si peu de peine à créer, de nouveau, des chefs-d'œuvre ; au moins un, en tout cas, « Athalie » ?

— Qu'il s'éloigne du théâtre parce que la Champmeslé le quitte pour le jeune Clermont-Tonnerre. Mais l'a-t-elle vraiment quitté la première ? Ne serait-ce pas lui qui aurait rompu ? Et quand même son amie se fût montrée douce à l'égard de Clermont-Tonnerre, ce n'eût été, dans le petit groupe aimable que M. Chevillet, époux de l'actrice, voyait sans déplaisir autour de sa femme (Racine, bien sûr, *l'auteur*, ayant là rang privilégié) qu'un compagnon de plus pour leurs divertissements.

— Que Racine a pris peur ; que l'Affaire des Poisons dans laquelle il se vit brusquement impliqué, l'incita à rompre tous liens avec les milieux *« interlopes »* du théâtre, et avec les très compromettants souvenirs de sa liaison avec Thérèse du Parc, de la mort, suspecte, de cette comédienne.

C'est vrai, il y eut un mauvais moment dans la vie de Racine, cette heure où, comme écrivait si joliment Claudel, *« la gendarmerie nationale ne dédaigna pas d'abaisser sur lui un regard pensif »*. Mais ce sont les dates qui ne s'accordent pas.

— Que Racine fût bouleversé par la cabale montée contre lui, contre sa « Phèdre », du côté de puissants personnages, avec le concours de Pradon qui servait d'instrument. Valincourt le vit *« au désespoir »* lorsque « Phèdre » faillit sombrer. Parce que le duc de Nevers, supporter de Pradon, le tenait, lui, Racine, pour l'auteur d'un sonnet assez atroce, et annonçait à voix haute son intention de le faire *« bâtonner »*, Racine a cherché refuge chez les Condé, et s'est terré dans leur hôtel.

Rien du poète

Racine, académicien, et qui a cru accéder, en 1674, grâce à la charge, anoblissante, de Trésorier du Roi, à un rang social qui le met déjà fort au-dessus de ces écrivailleurs et poètereaux dédaignés, méprisés des grands, Racine vient de mesurer, dans ce petit drame de la cabale Bouillon-Nevers, à quel point il reste encore vulnérable. Et l'envie doit s'accroître en lui, furieusement, d'annuler une bonne fois toute confusion possible entre un homme comme lui et cette pauvre tourbe des amuseurs professionnels qui tentent de vivre du public ou des aumônes du pouvoir.

Tout cela semble exact, c'est pourquoi l'on nous invite aujourd'hui à penser que la raison véritable de la décision prise par Racine en 1677, se situe dans le souci — fil d'Ariane de toute sa carrière — dans l'ambition acharnée qu'on lui voit, et dès ses débuts, de se hisser à la condition d'homme de cour. Un homme de cour ne saurait être un théâtreux. Et c'est en 1677, précisément, que Racine décroche ce titre dont nous avons la preuve qu'il y rêvait de longue date (cf. la « dédicace » au Roi de son « Alexandre », 1666) : il devient historiographe en titre de Sa Majesté. Promotion vertigineuse qui fera scandale, ou presque, qui mettra hors d'eux-mêmes des gens comme Bussy-Rabutin. Est-il fort, le gaillard ! Il a enlevé cette place énorme ! Le voilà mêlé aux gens de condition, admis chez eux, de force, et par la volonté du Roi. Un monsieur. Et à qui Saint-Simon en personne décernera plus tard cet éloquent satisfecit : *« Rien du poète, dans son commerce ; tout de l'honnête homme. » « Rien du poète »* ? Autrement dit, ce M. Racine a réussi le tour de force de faire peau neuve. Il s'est merveilleusement *décrassé*. Plus rien, sur lui, de ces relents, intolérables dans la bonne compagnie, que traînent après eux les gens-de-lettres.

Autrement dit encore : le théâtre, la poésie, son génie même, Racine, de tout cela, n'aura fait qu'un marchepied en vue de son élévation. Le théâtre payait bien. Mais, en 1677, Racine, homme de cour, perçoit, par an, tout près de 10.000 livres ; et quand il aura, en 1690, obtenu par surcroît la charge de Gentilhomme Ordinaire — sa pension, d'autre part, ayant été portée, en 1679, à 2.000 livres — Jean Racine sera partie prenante, au budget de l'Etat, pour une somme équivalant, en monnaie d'aujourd'hui, à quelque 100.000 NF. Une bonne chose de faite, comme on voit, son troc de 1677 : la Tragédie contre l'Histoire laudative.

Conclusion : drôle de « sacrifice ». Racine, en 1677, ressemble fort peu à un immolé. Quelqu'un, tout au contraire, qui se frotte les mains ; quelqu'un (enfin ! enfin !) qui a *gagné*.

Port-Royal

Soit. Reste une question ouverte, encore aujourd'hui sans réponse. Ces quelques notes n'ont d'autre objet que d'établir qu'elle se pose effectivement, et de manière indubitable, cette question-là ; et de proposer en passant, et sur un point, une conjecture.

Et d'abord, je n'affirmerais pas que Racine a quitté le théâtre *pour* devenir historiographe ; je veux dire dans cette intention précise. Nous savons ceci : lorsque Racine se fiança, au printemps 1677, avec Catherine de

(Viollet)

THÉRÈSE DU PARC.
De très compromettants souvenirs.

(1) Extraits du chapitre consacré à Racine par Henri Guillemin, dans « Eclaircissements » (à paraître prochainement chez Gallimard). L'ouvrage comporte également de nouvelles recherches de l'auteur sur Voltaire, Lamartine, Benjamin Constant, Victor Hugo.

Romanet, il ne lui cacha point que, dans les ressources du ménage, ils ne devraient pas compter sur les produits de son activité théâtrale, *attendu qu'il n'écrirait plus pour le public.* Ainsi, à cette époque, la détermination de Racine *est déjà prise.* Et nous sommes en avril ou en mai 1677 (le contrat de mariage est du 30 mai). Or, de quand date sa nomination d'historiographe ? Au plus tôt de la fin de l'été 1677. Racine aurait donc quitté le théâtre bien avant de savoir qu'il recevrait le poste d'historiographe. Attention, pourtant ! Une nomination d'historiographe ne s'effectue pas à la hâte ; c'est une œuvre de longue haleine, pesée et méditée ; et il demeure fort concevable que, sans le dire à Catherine, dès le printemps 1677, et par la grâce de la Montespan, Racine ait commencé à entrevoir comme accessible à ses efforts, cette compensation suréminente.

Tumulte secret

Où les choses commencent à revêtir un aspect tout à fait neuf, et où devient probable, puis évident, qu'en 1677 quelque chose est survenu dans la vie intérieure de Racine, c'est avec la préface de « Phèdre », imprimée le 15 mars. On aura beau faire pour vider ce texte de sa substance, impossible de nier qu'il contient, et de façon claire, une allusion aux gens de Port-Royal ; ces « *personnes célèbres par leur piété et leur doctrine* » (au singulier) qui « *dans ces derniers temps* » ont « *condamné* » la tragédie, aucun doute à avoir : c'est Nicole, c'est Port-Royal. Racine, sous nos yeux, fait un pas à leur rencontre, et leur tend timidement la main. Ce ton, chez lui, tellement inhabituel, presque suppliant : « *Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec* (etc.) » ! Bien révolu, le temps où il ne lui suffisait pas de ridiculiser ses anciens maîtres, mais où il s'appliquait à les rendre odieux. Tout est changé. A la place de la haine, un regard d'appel, et l'attestation, pour le moins, d'un respect. Le nom de Port-Royal n'était pas prononcé, mais pas un lecteur ne pouvait se méprendre. Et ce n'était guère, pour Racine, une manière de flatter le pouvoir que de se conduire comme il le faisait à l'égard de ces jansénistes tenus en suspicion par Louis XIV. L'armistice entre le pouvoir et Port-Royal a pris fin en 1675. Les intérêts de sa carrière devraient déconseiller à Racine une phrase pareille dans sa préface. Il l'écrit pourtant et la rend publique.

Mais il y a bien autre chose pour nous alerter et nous confirmer dans le sentiment, issu du seul examen des faits, que Racine, au début de l'année 77, traverse un tumulte secret. Son mariage ; les conditions de ce mariage ; la précipitation de ce mariage.

Racine se marierait pour s'assurer une « *considération* » plus solide ? La jeune fille qu'il choisit ne peut le servir en rien dans son avancement. Cette petite provinciale, orpheline, est entièrement dépourvue de relations utilisables. Racine ne l'introduira point à la Cour ; il tiendra au contraire à ce qu'elle n'y paraisse jamais. Le mariage aurait-il alors pour objet principal d'attester aux yeux du Roi que Racine tourne à la dévotion ? Façon de plaire ? Une fois de plus, là, erreur de date. Nous n'en sommes pas, tant s'en faut, en 1677, à l'Ordre Moral qui s'établira plus tard, à Versailles, sous l'influence de la Maintenon. En 1677, le roi a toujours la Montespan pour maîtresse. Il l'échangera même, quelques mois, en 1679, contre la petite Fontanges, plus fraîche. En aucune manière au début de l'année 1677, Racine ne saurait songer à « faire sa cour » en renonçant à des amours irrégulières pour s'enchâsser dans la morale. Et de même, bien plutôt, qu'il s'expose à déplaire au souverain en se rapprochant de Port-Royal, de même ce n'est point à l'approbation bénisseuse de la Cour, mais à ses sourires narquois qu'il s'offre en désertant les coulisses pour le métier de père de famille.

Louis XIV.
Maintenon ? Non, Montespan.
(Viollet)

Au cloître

Et voici l'indication grave, qui, si elle est exacte (comme je crois qu'elle l'est) renverse, de soi, toute explication des comportements de Racine, au printemps 1677, par un calcul d'ambitieux. Avant de se décider pour la vie conjugale, Racine aurait été sur le point d'entrer au cloître. Nous ne tenons cette information que du seul Louis, son fils ; et Louis, certes, est un témoin sujet à caution. Il ne suffit pas, toutefois, qu'un témoin ait été pris en flagrant délit de fabulations et d'embellissements pour qu'une sage critique se refuse définitivement à l'entendre. Louis Racine s'évertue à nous procurer de son père une image hagiographique, et un petit fait lui échappe, qu'il eût mieux valu taire pour le bien de son entreprise. Un paradis, selon ses dires, le foyer Racine ? N'empêche qu'il y eut, chez le père, des impatiences, des agacements et ces mots, à la rencontre, très désobligeants pour sa femme : « *Pourquoi m'a-t-on détourné de me faire chartreux ? Je serais bien plus tranquille !* »

« *Ni l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix. Il ne consulta que la raison.* » C'est de Louis Racine, encore. De ce pataud de Louis Racine, de ce mufle de Louis Racine. Sa mère est morte, par bonheur, quand il publie, en 1747, ces lignes épaisses. Vous l'entendez ? « *D'amour, pas question — soyons sérieux ! — dans le mariage de mon père. Si mon père épousa celle qui me mit au monde qu'on ne le sache bien, il ne l'aimait aucunement. Mais qu'on ne s'y trompe pas non plus ; mon père ne fit pas un mariage d'argent.* » Ce qui est véridique. Catherine de Romanet est aisée ; point richissime. Elle dispose d'environ 5.000 livres de revenus — soit la moitié de ce que touche, de l'Etat, son mari.

Catherine de Romanet n'est pas analphabète, mais elle est illettrée. Elle ne lit rien. Elle ne lira même pas un seul vers des tragédies de son époux. Elle ignore ce qu'est un alexandrin. Parfait. La femme au foyer. Sa culture ? Le catéchisme. Ses lectures ? Son livre de messe. Quelqu'un a cru pouvoir écrire : Racine a « *choisi sa femme comme s'il se fût appelé Chrysale* ». Mais je pencherais à évoquer là un autre nom, de préférence.

A plein cœur

Et cette hâte qu'il a de tout régler, d'en finir ! Le 29 mai, l'archevêque de Paris accorde à Racine, sur sa demande, la dispense de deux bans. Contrat, le 30. Mariage à Saint-Séverin, le 1er juin. (Non, ce n'est pas ce que vous pensez : le premier-né de Mme Racine ne verra le jour que dix-sept mois après le mariage). Tout se passe comme si Racine, qui n'avait nullement, le 15 mars encore, dans sa préface de « Phèdre », l'allure d'un qui va vers le cloître, en deux mois avait parcouru un long chemin assez tournoyant, de l'Hôtel de Bourgogne aux portes d'un couvent, et de ce lieu redoutable au havre plus doux du mariage. Tout se passe comme si, résolu à changer d'existence, à la suite d'événements que nous ignorons, mais qui le pressent, Racine avait d'abord songé à tout quitter pour entrer dans les ordres, puis s'était ravisé, soit qu'on l'en eût, selon lui, « *détourné* », soit que son courage eût défailli devant l'engagement monacal (soit, plus probablement, qu'il se fût fait déconseiller un parti qui l'épouvantait). Il s'était ravisé, et d'un sacrement trop rude, l'ordre s'était replié sur un sacrement plus adapté à sa faiblesse, le mariage. *Mais c'était bien, dans sa pensée, d'un sacrement qu'il s'agissait.*

Chrysale ? Non, Claudel.

Lui aussi, Paul Claudel, quittant les bras d'Ysé, après avoir, jadis, songé à la vie conventuelle qui l'a terrifié, soupèse à nouveau, en 1905, la question du cloître et opte finalement (sur de bons conseils qui correspondent à ses vœux), à la place du sacrement numéro six, pour le sacrement numéro sept, plus conforme à sa nature. Et il y entre vite, mais à plein cœur, mais totalement, religieusement.

Racine n'a pas besoin, du reste — lui non plus — d'un retournement. Ce déserteur n'avait jamais été un renégat. Quels qu'aient été ses « crimes », jamais on ne l'avait vu « esprit fort ».

Une commotion

Pas d'illumination dans la foudre, chez lui, en 1677. Nul besoin d'un « chemin de Damas ». Une ré-adhésion seulement. Quelqu'un qui se rajuste à lui-même, qui redonne audience, qui redonne vie et voix au chapitre et commandement, à la part la plus profonde de son âme, étouffée, bâillonnée depuis quinze ans. Quelqu'un, de nouveau, qui dit oui.

Mais la hâte, la fièvre dont Racine paraît possédé, en ce printemps 1677, l'urgence qui semble s'imposer à lui, et jusqu'à la tentation de briser sa carrière, la dramatique urgence d'un renversement de sa conduite intime, tout cela indique, tout cela révèle, chez lui, un ébranlement fondamental, une commotion de sa substance.

Quel ébranlement ? Quelle commotion ? C'est ici que je risquerai mon hypothèse ; admissible, sans plus ; neuve, mais sans garantie.

Depuis la fin du XIXe siècle, on connaissait cet acte de baptême, énigmatique (Auteuil, 22 mai 1668) d'une petite fille dont Racine était le parrain, dont la fille aînée de la Du Parc était la marraine, et qui portait pour prénoms les prénoms mêmes de Racine et de la Du Parc : Jeanne-Thérèse. Le document considérable, retrouvé il y a vingt ans et que les « Cahiers Raciniens » ont reproduit « in extenso » en 1957, a levé tous les doutes qui pouvaient subsister sur l'origine de cette enfant : Jeanne-Thérèse était bien la fille de Jean Racine ; et cette petite, venue au monde en mai 1668, « *mourut à environ huit ans* ». Environ huit ans ? 1668 + 8 = 1676. Jeanne-Thérèse eut « huit ans » du 22 mai 1676 au 21 mai 1677. Elle aurait eu ses neuf ans neuf jours tout juste avant ce 1er juin 1677, date à

→

GALTIER-BOISSIÈRE
MÉMOIRES D'UN PARISIEN
Tome II : L'entre deux Guerres
Un livre d'une gaîté féroce : 13 NF
La Table Ronde
et Librairie du "CRAPOUILLOT"

Albert Chambon
81490
Si c'est une grâce d'être sauvé de Buchenwald, c'est une plus grande d'y être venu.
R. P. LÉON LELOIR
FLAMMARION

Rentrée littéraire 1961

9 GRANDS ROMANS FRANÇAIS

La foi et la montagne

par JEAN ANGLADE

Un triple crime, auquel il fut contraint par les Japonais, empêche don Arsenio, riche notable d'une île des Philippines, de dormir. En manière d'expiation, il se lance dans une folle entreprise : construire une route jusqu'au sommet d'un volcan. Don Arsenio a commencé sa montée au Golgotha... Comme chaque livre d'Anglade, celui-ci éveille chez le lecteur des échos profonds.

La harka

par THADÉE CHAMSKI

Ce roman âpre et violent révèle un aspect presque inconnu du conflit algérien : la guerre que se livrent combattants FLN et harkis - Algériens ralliés à la France - sous les yeux des soldats français. Thadée Chamski parle de ce qu'il connaît. Cette passionnante aventure est plus qu'un roman : un document unique, " *un témoignage qu'il serait impardonnable de ne pas connaître* "

La dernière saison

par GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

Quatrième et dernier tome du grand cycle romanesque du " *Pain Noir* ", " *La Dernière Saison* " mène le lecteur de 1905 à nos jours. Ici, s'achève l'histoire de Catherine et des siens, cette histoire simple et juste, " *chef-d'œuvre d'exactitude et de tendresse* " qui a acquis à Georges-Emmanuel Clancier beaucoup plus que des admirateurs : des lecteurs impatients de retrouver ses héros.

Les frères Danger

par FRANÇOIS CLÉMENT

" *Enfin, un vrai roman !* " Un roman qui est la peinture d'un lieu, d'un milieu, avec des personnages bien vivants, et une histoire. François Clément nous introduit ainsi dans le monde des " *châteaux* ", dans le petit univers clos des hobereaux de province, aujourd'hui. Roman qui s'inscrit dans la grande tradition française, " *Les Frères Danger* " s'adresse à tous les publics.

A perdre amour

par MICHEL LANDA

Voici un roman qui bouleversera les femmes et troublera les hommes. Une femme parle ; elle s'adresse à son mari, muet devant elle, après 21 ans de joies et de souffrances partagées. Avec douceur, avec patience ou rage, elle tente de ramener à elle cet homme muré dans le silence, de combler le gouffre qu'il a creusé entre eux. Ce récit passionné s'adresse à tous les couples.

Le notaire des noirs

par LOYS MASSON

On n'a pas oublié LES TORTUES ; on n'oubliera pas LE NOTAIRE DES NOIRS, livre bouleversant. Un enfant de sept ans en est le héros ; dans la fièvre, il attend le retour de son père exilé loin de l'île Maurice ; il vit dans cet espoir, et il mourra de cet espoir déçu... Et aujourd'hui, le narrateur, son père adoptif, s'interroge : avec plus d'amour, n'aurait-il pas sauvé l'enfant ?

La traversée de Fiora Valencourt

par JANINE MONTUPET

" *On n'a peut-être rien écrit de plus sincère sur les Français d'Algérie* ". C'est sans doute parce qu'il est peu d'écrivains qui connaissent mieux que Janine Montupet - l'auteur de la grande trilogie " *La Fontaine Rouge* " - les Français d'Algérie, ses compatriotes. A l'heure actuelle, il importe de lire ce roman, lucide et généreux, plein de soleil, d'aventures et d'amours.

Retourne-toi sur l'ange

par JEAN-PIERRE MOULIN

" *Le roman d'une passion, et même de la passion, écrit d'une plume ferme et sensible, concise et poétique* " : ainsi Jacqueline Piatier juge-t-elle ce premier roman dans " *Le Monde* ". " *Retourne-toi sur l'ange* " est, en effet, un vrai roman d'amour, chose rare aujourd'hui, l'histoire, d'un amour menacé par un mystérieux personnage. Il révèle un nouvel écrivain dans la lignée de Giraudoux.

L'homme à la cuirasse

par FRANÇOIS PONTHIER

Voici le sixième roman de l'auteur de " *L'homme de guerre* " et du " *Phénix* ", dont Emile Henriot saluait la publication avec enthousiasme. Cette fois, l'héroïne de F. Ponthier est une femme de 40 ans qui se veut maîtresse de son destin. Mais l'apparition d'Eric Van Steyn remet tout en question. Hélène saura-t-elle trouver, en cet homme de 50 ans, le défaut de la cuirasse ?

ROBERT LAFFONT

laquelle se maria son père. Or elle était morte, certainement, quand Racine demande en mariage Catherine de Romanet.

Payer cher

Et si ce mariage avait un lien avec ce trépas ? Et si tout ce que nous voyons se produire dans la vie de Racine, au cours de ces premiers mois de l'année 1677, était en rapport direct avec ce trépas, en était le contrecoup ? La mort d'un enfant n'est pas rien. Et Racine, à une date que nous ignorons, mais qui se situe très probablement fin 76 ou début 77, a vu mourir cette petite fille qui était sa fille, et qui ne savait point, je suppose, qu'il était son père. Comment avait-elle vécu ? Heureuse ? Malheureuse ? Abandonnée par lui, en tout cas, puisque ses parents putatifs s'appellent, sur le registre de baptême, Pierre Olivier et Marie Couturier. Cette petite âme que son péché avait jetée dans le monde, que pensait-elle de lui, maintenant qu'elle *savait ?* Pour un chrétien, et marqué surtout comme l'était Racine, c'est toujours une chose grave que la responsabilité d'un être. Racine était responsable, devant Dieu, de cette créature qu'il avait engendrée, et qui, à présent, s'en allait.

Racine ne prononcera point de vœux. Racine ne renoncera point au monde. Racine se marie, choisissant une chrétienne pour fonder avec elle un foyer chrétien. Et le voici, quelques mois plus tard, historiographe de Sa Majesté et comblé des grandeurs humaines, lui qui, un instant, avait eu l'idée de les fuir. Récompense temporelle, dirait-on, aussitôt donnée à sa bonne conduite. Et je suis très disposé à croire que, parmi les raisons qui le poussèrent à changer de vie, des raisons moins hautes, et d'ordre pratique, se mêlèrent aux raisons plus nobles. Le retournement de Jean Racine — qui n'est point une « conversion », au sens rigoureux du terme — n'a rien d'héroïque ni de spectaculaire. Il l'eût été si Racine avait suivi son premier élan, celui qui l'avait d'abord précipité vers le cloître. Mais il est rare que l'homme puisse exiger beaucoup de lui-même. Pour qu'il consente à cesser de perdre son âme, il faut souvent qu'il se persuade qu'ici-bas même, et tout de suite, et matériellement, ce demi-tour ne lui sera point désavantageux. Mésa n'est pas le seul à qui une Ysé peut dire : « *C'est cela que tu n'aimes pas, mon petit Mésa, payer cher.* » Personne, hors les saints, n'aime *payer cher*. Le moindre prix est d'ordinaire celui que nous préférons. Trop *cher*, le cloître. Beaucoup moins coûteux, le mariage, même envisagé avec toutes ses obligations.

Un saint mondain

Et qu'il a donc été bien inspiré, Racine, à défaut du Seigneur qui veille au fond d'une clôture, de se blottir auprès du Roi ! Il en mesurera le bienfait lorsqu'en janvier 1680, Louvois signera, pour le conseiller Bazin de Bezons, sa dépêche célèbre : « *Vous trouverez ci-joint les ordres nécessaires pour faire arrêter la dame Larcher; ceux pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous les demanderez.* » Que fût-il devenu s'il était follement demeuré, en 1677, l'homme *exposé* qu'il était alors, s'il n'avait opéré à temps, par chance, ce mouvement qui, sans l'abriter dans une cellule, l'avait conduit du moins à reprendre après une césure, et sur un autre mode, aux pieds du souverain, sa phrase interrompue ? Un mot que Paul Claudel m'a dit un jour (un jour d'exceptionnelles confidences) me revient, tant il s'applique à Racine aussi étroitement qu'à lui-même : « *J'ai passé au travers ;* je ne sais pas comment ça se fait, j'ai toujours *passé au travers...* »

Résumons-nous.

Je tiens pour inexact, pour radicalement inexact, que la modification que tout le monde constate dans le destin de Jean Racine en 1677, se limite, ainsi qu'on l'a dit, à une « *conversion sociale* ».

Oui, Racine, en 1677, d'écrivain-courtisan qu'il était, va devenir courtisan-écrivain. Mais cette ascension sociale n'est que le second temps d'une démarche qui d'abord le menait dans une direction opposée. Son mariage est à la charnière de cette opération en deux étapes, apparemment contradictoires.

Un choc s'est produit (je ne sais lequel ; la mort de Jeanne peut-être), un ébranlement venant secouer un cœur déjà plein de scrupules et d'alarmes ; un fait inconnu, mais majeur ; un événement, s'ajoutant peut-être à d'autres faits moindres, mais qui soulève, tout à coup, chez cet homme troublé, une tempête, le désir passionné, presque éperdu, de changer, de redevenir ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, de se retrouver tel qu'il était, du temps de son innocence.

Puis il se calme et se reprend. Non qu'il ne soit point résolu, toujours, à vivre d'une autre manière, et dans cette lumière reconquise ; mais il lui semble qu'il y peut réussir en prenant une route, moins effrayante, moins inhumaine que celle dont il avait eu, au premier moment, la pensée. Est-il nécessaire, pour le salut, de tout quitter ? Le monde, aussi, a ses saints ; au rabais, peut-être ; qui seront sauvés tout de même, s'ils ont vécu comme on doit vivre. Le chemin de plaine. Et Racine se marie. Rempart qu'il se donne ; garde-fou ; le mariage et ses grands devoirs. Le mariage de Racine concerne sa vie intérieure ; non sa vie sociale.

Les yeux mi-clos

Sa carrière se poursuivra, magnifiquement améliorée. Et les sceptiques pourront sourire de ce chrétien, comme beaucoup d'autres, à qui la grâce qui les habite n'interdit pas de jouer des coudes et n'ôte rien à leur savoir-faire. Je serais moins prompt à la raillerie. Une grande fortune temporelle n'est pas toujours le signe d'une préférence donnée à Mammon. Racine peut bien s'accroître, aux yeux du monde ; ce qui faisait l'objet, avant 1677, de ses plus ardentes convoitises, est pour lui, depuis 1677, frappé, tout bas, d'inanité. La part de lui-même, déclinante, qui persiste à désirer ces « grands biens », un autre lui-même, les yeux mi-clos, la juge et finira par la dissuader. A partir de 1677, Racine est quelqu'un, dans le monde, qui « *pense à autre chose* ».

On ne sait pas assez quels risques temporels prendra, saura prendre, coûteusement, ce Racine des dernières années dont on nous a fait une si pauvre image.

C'était un chrétien. R. Picard, en une phrase, évoque avec exactitude ce « *cheminement* » où « *la foi de Racine* », de 1677 à sa mort, « *s'approfondit sans cesse* », où « *son christianisme se fait de plus en plus authentique* ». Cet homme, jadis si dur, amer, fielleux et plein d'orgueil, avait su, lentement, se transfigurer.

HENRI GUILLEMIN.

(*Copyright Gallimard.*)

RÉCIT

« Ponce Pilate » par Roger Caillois

● *Un intellectuel de gauche mêlé à une histoire qui, selon l'auteur, aurait pu tourner autrement.*

TOUT s'enchaîne jusqu'au plus infime détail, et la multitude infinie des événements peut se trouver implicitement contenue dans une semence imperceptible : le choix du chemin où s'engager lors d'un carrefour décisif. Voilà ce que nous murmure à l'oreille Roger Caillois dans son dernier livre, récit en forme d'apologue, « Ponce Pilate » (1).

Ce carrefour, Priestley l'a déjà assimilé à un « virage dangereux ». Et bien avant Roger Caillois et Priestley, Pascal avait déjà fait allusion aux possibles bouleversements historiques entraînés par une modification du nez de Cléopâtre. Les mains de Ponce Pilate, si Ponce Pilate ne se les était pas lavées...

Meneur juif

Tel est le propos de Roger Caillois. Du moins ouvertement. Mais ce qui semble avoir compté pour lui — ce qu'il a « soigné » — c'est le portrait de son héros, portrait où l'érudition et la finesse du trait psychologique se nuancent de malice.

Ponce Pilate est un philosophe, lec-

(1) Gallimard. 150 pages, 5,50 NF.

teur de Platon, de Lucrèce, héritier cultivé de toute la pensée gréco-latine. Tant de culture aboutit à un scepticisme élégant.

Au vrai, Ponce Pilate est un libre-penseur de grand style. très proche du Sévère que Corneille oppose à Polyeucte. Les fanatiques et les illuminés l'agacent. La crédulité et la superstition l'incitent à la raillerie et, pour le folklore juif, il nourrit l'indulgence amusée d'un colonisateur éclairé.

En fait, c'est un affreux intellectuel — pire : un intellectuel de gauche. Une des causes de sa faiblesse est le respect humain. L'autre, une faiblesse de caractère coupée par intermittences de cette brutalité qui, chez les faibles, tient lieu d'énergie. Le malheur veut que cet intellectuel soit haut fonctionnaire en pays colonisé. Donc, incarnant obligatoirement l'ordre, la raison, la loi, la justice, le pouvoir du pays colonisateur, et obligatoirement écartelé entre les nécessités de l'autorité locale et les faiblesses démagogiques du pouvoir central.

Et le voilà, ce malheureux, mêlé à une histoire idiote. Un meneur juif, issu de la lie du peuple et s'appuyant sur elle, excite les esclaves et les prostituées. Ce séditieux ose mettre en cause la puissance de Rome ; il se prétend (ou plutôt, on prétend qu'il se prétend) roi des Juifs. Le Sanhédrin réclame sa mort. Le peuple aussi. On frise l'émeute, la révolte — bref, les complications. Et tout ce tohu-bohu pour un illuminé qui paraît bien inoffensif.

Un jeu brillant

Les amis eux-mêmes de ce Jésus poussent à la roue : l'un d'eux, un rouquin hystérique, vient même expliquer au gouverneur général (en latin : *procurator*) qu'il faut tuer Jésus pour l'amour de l'humanité ; Jésus est innocent de ce dont on l'accuse, mais si Pilate, par souci d'équité, ne le condamne pas, c'est toute la Rédemption qui est compromise et les peuples de la terre resteront sous le poids de la malédiction originelle ; que Jésus meure de sa belle mort ou d'accident, où sera le scandale de la Croix et que deviendra le christianisme ?

Il faut le scandale de la Crucifixion — et tant pis pour ceux par qui ce scandale arrivera ! Tant pis pour moi (continue le rouquin), moi qui me suis obligé à trahir Jésus et qui ai même dû faire le cupide pour qu'on me croie ! Et tant pis pour toi, Pilate ! Nous serons à jamais, toi le Lâche, et moi, Judas, le Traître — alors que nous aurons été en réalité le Courageux et le Loyal. Aïe le courage, Pilate, de t'en laver les mains !

Le discours de Judas à Pilate est sans doute un des meilleurs moments du livre. Suivent les oscillations de Pilate. Et d'abord son effarement. La dialectique de Judas, pour lui, c'est vraiment de l'hébreu. La sagesse, raisonnable par essence, répugne à ce fanatisme contagieux, à cette foi dangereuse, à cette erreur judiciaire. Jésus, s'il est coupable, ne l'est que d'appartenir à cette secte des Esséniens qui prêchent une décisive métamorphose du cœur de l'homme, condamnent la violence, enseignent la fraternité universelle.

Cependant, tout conspire contre Jésus — à commencer par la femme de Pilate tourmentée, comme la Pauline de « Polyeucte », par un songe — et sans compter la lâcheté personnelle de Pilate, lâcheté qui lui souffle d'éviter les ennuis. Le lavage des mains est minutieusement monté comme une opération de police. Mais Pilate est un intellectuel avec conscience individuelle et chatouilleuse. Il acquitte Jésus et le christianisme n'a pas eu lieu.

Jeu très brillant et très savoureux que celui de ce conte philosophique dont le style a l'élégante netteté et la vivacité du style voltairien. Mais l'on ne peut oublier que Roger Caillois a été l'un des introducteurs de Borgès en France (2).

On trouve un écho du subtil ricanement de Borgès dans ce paradoxe ironique et principalement dans ces pages étourdissantes où Mardouk, le mage chaldéen, dévoile, en un admirable panorama labyrinthique, ce que serait l'avenir du monde au cas où il laisserait crucifier le Christ : vertigineux tourbillon télescopant toute l'histoire de notre monde et dans la spirale duquel Mardouk prévoit même la publication par Roger Caillois de ce petit livre, et sans doute (mais cela n'est pas dit) cette critique.

JEAN-LOUIS BORY.

(2) Jorge Luis Borgès, grand écrivain argentin qui obtint, l'année dernière, le Prix International des Éditeurs.

LES SUCCÈS DE SEPTEMBRE

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de septembre.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. d'août	Présence sur la liste
1	M. West	*La Seconde Victoire.*	Plon		
2	E. Barbier	*Les Gens de Mogador.*	Julliard	3	3ᵉ mois
3	G. des Cars	*Le Grand Monde.*	Flammarion	1	3ᵉ mois
4	J. Perret	*Les Biffins de Gonesse.*	Gallimard	4	2ᵉ mois
5	F. Sagan	*Les Merveilleux Nuages.*	Julliard	2	4ᵉ mois
6	H. Amouroux	*La vie des Français sous l'occupation.*	Fayard	8	4ᵉ mois
7	A. Moravia	*L'Ennui.*	Flammarion		
8	W. Shirer	*Le IIIᵉ Reich.*	Stock	6	5ᵉ mois
9	G. Grass	*Le Tambour.*	Le Seuil		
10	L. Uris	*Exodus.*	Laffont	7	3ᵉ mois*

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or », 14 *bis*, avenue Bosquet ● « Au Papyrus », 82, rue Ordener ● Brentano's, 37, avenue de l'Opéra ● Cidini, 43, avenue Secrétan ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione ● Librairie de Paris, 7, 9 et 11, place Clichy ● Librairie Marbeuf, 23, rue Marbeuf ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse ● Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Bordeaux : Mollat, 15, rue Vital-Charles ● « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes ● Dijon : Libraie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Postes ● Lille : « Le Furet du Nord », 11 et 13, place du Général-de-Gaulle ● Marseille : Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure ● Maison de la Presse, 1 place Masséna ● Rennes : Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Saint-Brieuc : Basquin, 13, rue Saint-Guillaume ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy ● Plaine, 27, avenue de la Libération ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

* Après avoir été absent de la liste depuis janvier 1960.

« L'Express » vous recommande

parmi les ouvrages publiés en septembre :

Romans français

(en piste pour les prix)

- **Bruno Gay-Lussac : « La Peur »** (Gallimard).
- **Jean-Pierre Faye : « La Cassure »** (Seuil).
- **Pierre Delastre : « Le Piège »** (Albin Michel).
- **Marc Saporta : « La Distribution »** (Gallimard).

Romans étrangers

- **Günter Grass : « Le Tambour »** (Seuil).
- **Giovanni Testori : « Le Pont de la Ghisolfa »** (Gallimard).
- **Iris Murdoch : « Les Eaux du Péché »** (Plon).

Histoire

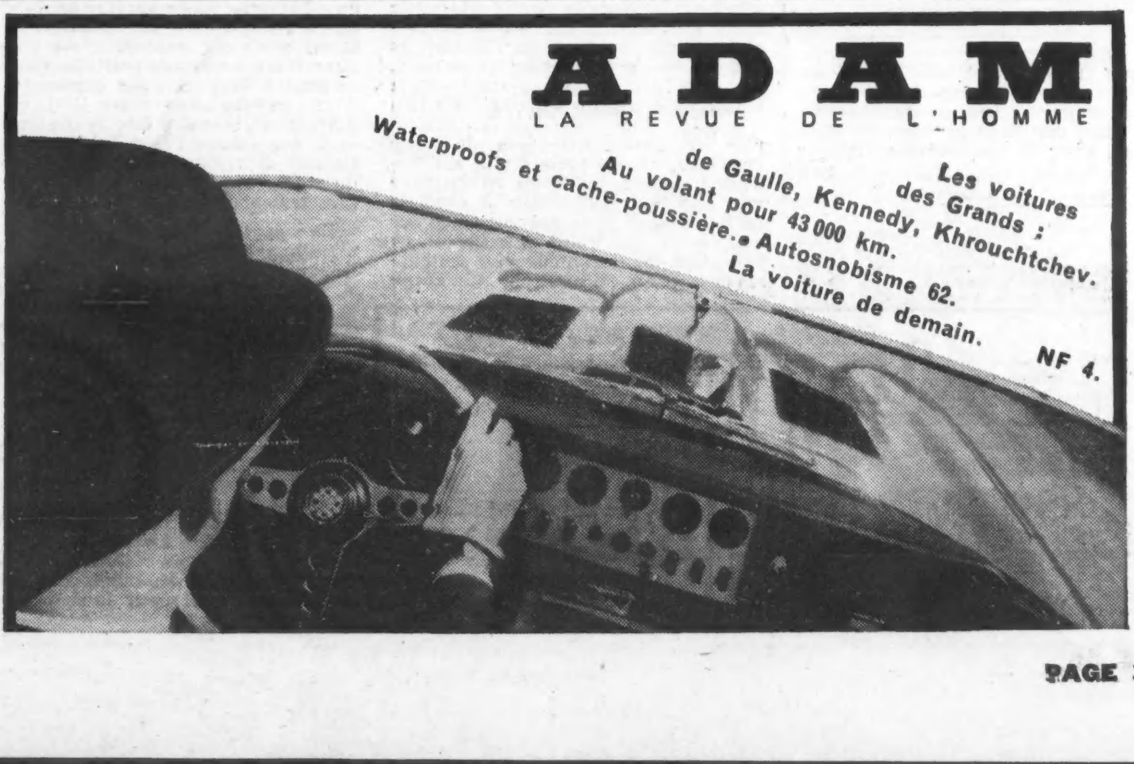
- **J.A. Wilson : « L'Egypte, vie et mort d'une civilisation »** (Arthaud).

Politique

- **Jacques Fauvet et Jean Planchais : « La Fronde des Généraux »** (Arthaud).
- **William Shirer : « Le IIIᵉ Reich » (1)** (Stock).

(1) Publié avant les vacances mais qu'il faut avoir lu.

Il faut avoir lu...
VAGUE DE CHALEUR A BERLIN
ROMAN PAR
Dymphna CUSACK
Record des tirages mondiaux
Traduit de l'anglais par
Rose Masselon
nf : 12,50
ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS



DANS LE COLLIMATEUR

FRANÇOIS BILLETDOUX (34 ans). Il interprète sa 3e pièce : « Va donc chez Törpe ». Allez-y, dit Kanters (p. 38).

SACHA DISTEL (28 ans). Rentrée à l'A.B.C. Ainsi font font font... Tout ça c'est du poulet. Mais si totalement gentil !... constate Michel Cournot (voir p. 45).

MAIA PLISETSKAIA (36 ans) ou la Danse. Trois représentations à Paris. Papillon d'acier et ravissante ogresse. Neige et feu, dit Ch. de Rivoyre (p. 44).

RICHTER (46 ans) ou la Musique. Concert à Paris. Génie séquestré ? Non, dit Candé (p. 42).

NINA DROBYCHEVA (22 ans) ou le Charme slave. Interprète de « Ciel Pur » (son premier film) présenté à Paris dans le cadre de la Semaine du Cinéma Soviétique. Hé ! dit Morvan Lebesque (p. 43).

THÉÂTRE

« Va donc chez Törpe »

● ***Entre la fleur et le fusil.***

ALLEZ chez Törpe, c'est une bonne adresse (1). L'auberge imaginaire que M. François Billetdoux vient d'ouvrir pour les amateurs de théâtre se situe à peu près à mi-chemin entre les terres de Dürrenmatt et celles de Jean Anouilh : ce sont de grands et bons voisinages. Intelligente, serrée, brillante, admirablement servie par M. Antoine Bourseiller et ses comédiens, la nouvelle pièce de l'auteur de « Tchin-Tchin » amuse l'esprit par ses situations et son dialogue et retient la réflexion par ses grands thèmes. C'est un succès pour un nouvel auteur, et un nouvel auteur à succès.

Une vieille auberge

Chez Törpe, c'est une vieille auberge de campagne ou de montagne dans un pays d'Europe de l'Est, tenue par une femme Ursula-Maria Törpe. Cinq de ses pensionnaires se sont suicidés en quelques semaines.

L'inspecteur Karl Topfer vient mener une enquête auprès de la patronne, du personnel et des six pensionnaires actuels. On voit que nous sommes près de Dürrenmatt non seulement par la situation géographique, mais encore par le choix d'une situation théâtrale exceptionnelle, par l'intervention d'un policier comme dans « Le Soupçon » ou « La Promesse », par le goût, à partir de là, de développer la pièce non sur le plan de la réalité psychologique mais sur le plan de la signification et de la parabole.

Ces six pensionnaires actuels, en effet, divers et plus ou moins pittoresques, nous comprenons et l'inspecteur aussi, que ce sont des candidats au suicide en sursis. En face de l'inspecteur, avec son gros bon sens, son acceptation aveugle de la société, son goût de la vie, la mystérieuse Mlle Törpe incarne ce qui est apparemment absurde, ce qui va contre la société, le goût de la mort.

Mais si le policier, toujours flanqué d'un homme à la mitraillette, représentait la vraie mort, par conformisme social ? et Mlle Törpe, la vraie vie, par accès à un mode supérieur de réalisation ? La société réunie chez elle n'est pas une sorte de « suicide-club », mais en face de l'Eglise des vivants, une contre-Eglise de la mort, peut-être un groupe mystique à la manière de quelque Gurdjieff. Au lieu d'enquêter sur les morts passés, le rôle de l'inspecteur sera donc de convertir, ou de reconvertir à l'obédience sociale, les morts en instance que sont les clients. Mais il constate qu'il n'a déjà plus aucune prise sur eux. Le seul qui trahit en sa faveur, en acceptant un instant de voir les choses comme lui, est renié par Mlle Törpe et par les autres, et il se tue par désespoir, c'est-à-dire d'un suicide impur. C'est l'inspecteur maintenant qui a ce cadavre sur les bras, tandis que Mlle Törpe donnait à ses pensionnaires, non ce qui pouvait les réconcilier avec la vie, mais ce qui achevait de les en détacher de telle manière qu'ils s'en allaient dans la sérénité. La fin, qui est faible, c'est que l'inspecteur, en tant qu'inspecteur fait fermer l'auberge et en tant qu'homme propose à Mlle Törpe de devenir son amant, comme si le conflit du fusil et de la fleur pouvait se résoudre en mettant la fleur au fusil, comme si M. Billetdoux n'avait pu se résoudre à choisir entre désarmement et réarmement moral.

Figure de proue

Pièce riche, on le voit, et pièce attachante parce que à ces conflits un peu abstraits, l'auteur donne constamment une valeur dramatique, le metteur en scène une valeur scénique. M. Billetdoux n'a pas l'abondance, la cocasserie saugrenue de Dürrenmatt, mais il est plus clair, il lui arrive même d'expliquer un peu trop, comme lorsque en situant sa pièce en Europe orientale il lui donne un sens politique restreint alors que sa valeur est d'être l'humiliation de toute politique devant la liberté de l'âme. Ses porte-parole n'ont pas l'épaisseur charnelle de ceux d'Anouilh (ils sont même moins humanisés que dans « Tchin-Tchin ») mais ils ont déjà leur incomparable sens du public, leur pouvoir de faire passer directement les choses.

Ils y sont puissamment aidés par la mise en scène de M. Antoine Bourseiller, qui, dans un beau décor de M. Pace, éclaire, ordonne, transfigure la vie de l'auberge Törpe. La représentation est un bloc parfait, dont on ne voudrait détacher personne, même pas M. Billetdoux, qui joue fort bien (avec à peine un peu de monotonie dans la violence) le rôle de l'inspecteur, mais Mme Katharina Renn s'en détache malgré elle ; admirable figure de proue, par une beauté subtile qui semble venir de l'intérieur, par la présence, mieux par une sorte d'intensité de la présence, et par une intelligence qui lui fait saisir les moindres occasions de varier son rôle. Il faut aller chez Törpe pour M. Billetdoux, pour M. Bourseiller, et pour faire visite à cette grande dame.

(1) Studio des Champs-Elysées. Le théâtre de M. Billetdoux vient de paraître aux éditions de la Table Ronde.

« Arlequin, serviteur de deux maîtres »

● ***Entre Molière et Guignol.***

Un Goldoni allégrement traduit par M. Michel Arnaud et joué dans le mouvement de la comédie italienne, à la limite de la clownerie et de la parodie (2). Que l'on presse encore un peu l'allure, que l'on renonce à figer de temps en temps les acteurs (Edmond Tamiz, Françoise Bertin, Jean Martin dont le Brighelle a gardé quelque chose du Lucky de « Godot ») en tableau vivant, et le spectacle y gagnera encore. Excellente transition pour les spectateurs un peu trop vieux pour Guignol et un peu trop jeunes pour Molière — et bonne soirée pour ceux qui aiment à la fois Molière et Guignol.

« Moi et le colonel »

● ***Entre jugulaire et caviar.***

LES hasards de l'exode en France en juin 1940 associent un colonel polonais (Maurice Teynac, moitié jugulaire-jugulaire, moitié caviar-caviar) et un de ses compatriotes, juif charmant, subtile, débrouillard, plein de cœur : à travers leurs incessantes querelles, ils apprendront à s'aimer et ils s'embarqueront ensemble pour l'Angleterre.

Dans un film sans prétention, M. Danny Kaye nous ravissait en jouant le rôle du Juif avec un mélange plein de tact, de tendresse et d'humour. Du tact, il n'en fallait pas beaucoup pour deviner que cette opération de l'exode ne pouvait passer à Paris en 1961 comme elle passait à Broadway en 1942. Hélas ! tout est maladroit et faux dans ces six ou sept petits tableaux qui ont l'air d'être le squelette du film, Mme Marie Daems, habillée à faire peur et renfrognée, a l'air de s'ennuyer, et comme on la comprend ! (3).

(2) Théâtre Récamier.
(3) Bouffes-Parisiens. Pièce de Franz Werfel, adaptée par M. Jean-Jacques Bernard.

(Apis)

KIRK DOUGLAS A PARIS.
L'ennui, quel moteur !

« Le marchand de Venise »

● *Un ensemble de fort bonne qualité.*

LE Théâtre de France vient d'inscrire à son répertoire la comédie de Shakespeare dans une élégante adaptation de M. Claude-André Puget. L'ensemble, réglé par Mme Marguerite Jamois, est de fort bonne qualité. L'esprit de Mme Simone Valère (Portia), les beaux décors de M. Douking et l'interprétation pleine de force et de mesure à la fois que M. Daniel Sorano donne de Shylock en sont les meilleurs atouts (4).

ROBERT KANTERS.

HOMMES

Kirk Douglas

● *Michèle Manceaux a vécu la journée d'un Américain pas tranquille.*

KIRK DOUGLAS, le Champion, le Viking, l'esclave romain épris de liberté, a passé vingt-quatre heures à Paris, cette semaine. Il a dîné au Cercle Rive Gauche avec Peter Ustinov et Bernard Buffet. Après, il est allé, toute la nuit, danser le twist chez Régine. Le lendemain, il a déjeuné d'une omelette accompagnée de vodka chez Laurent, et l'après-midi, juste avant de reprendre l'avion, il est allé au cinéma pour voir... Ça, je vous le donne en mille, pour voir « Spartacus ».

Dis-moi ce que tu fais, je te dirai qui tu es. Une simple journée à Paris, en transit de Palm Springs (Californie), où il possède un joli ranch hollywoodien, à Rome où il va tourner sous la direction de Vincente Minnelli (1) permet de découvrir Kirk Douglas.

On devine, par exemple, qu'il n'est jamais fatigué, qu'il n'a jamais mal au foie, ou bien qu'il aime s'amuser et se brûler, ou bien encore qu'il est follement consciencieux, et qu'il n'hésite pas à consacrer trois heures à un film, « Spartacus », auquel il a déjà donné deux ans de sa vie, uniquement pour juger du doublage.

Kirk Douglas, avec ses gros doigts, ses larges épaules, sa vilaine cravate rouge et ses petites socquettes bleu pâle, c'est d'abord un costaud. Un paysan du Danube, fraîchement débarqué sur le Nouveau Continent.

En fait, c'est presque vrai. A ceci près, que le Danube était plutôt la Volga ou le Dniepr et que les parents russes du jeune Kirk avaient débarqué avant lui. Des parents pauvres, une enfance difficile, mille expédients pour arriver à suivre des études, sans entraver l'éducation de six petites sœurs, tels sont les débuts à New York de ce Julien Sorel américain, qui livre les journaux la nuit et fait le garçon de café, le jour, pour apprendre l'art dramatique à l' « Academy of Dramatic Arts ». Après deux ans de cours, il décroche un rôle de télégraphiste à Broadway, mais il a beau siffloter le « Yankee Doodle » en apportant sa dépêche, cela ne suffit pas à le faire remarquer. Il est encore loin d'être sacré « Roi de Broadway » quand il s'engagea dans la Marine en 1942.

Le même qu'avant

Ce n'est qu'à son retour, en 1944, qu'il obtint un vrai rôle, le remplacement de Richard Widmark dans une pièce à succès. Ses amis Lauren Bacall et Humphrey Bogart y traînent le producteur Hall Wallis qui, après toutes sortes de bouts d'essai, lui confie enfin son premier rôle cinématographique, dans « L'Emprise du Crime », avec Barbara Stanwyck. Ce n'est pas une révélation. Elle viendra sept films plus tard dans « Le Champion ».

Kirk Douglas en rit encore aujourd'hui.

« Tout à coup, j'existais. On criait au génie. On me voulait partout. Moi je leur disais : « Qu'est-ce qui vous arrive ? Je suis toujours le même « son of a bitch » (2) qu'avant. »

Il ne se laisse pas griser. Il voit loin, ce nouvel Américain, accoutumé à la lutte, qui ne s'engage que pour vaincre.

Il se met à choisir ses films et ses metteurs en scène, avec un discernement et une sévérité incroyables. Il tourne avec Billy Wilder « Le Gouffre aux Chimères » qui gagne le Lion d'Or à Venise en 1951. Il tourne « Histoire de détective » de William Wyler, « O.K. Corral » avec Burt Lancaster, « La Vie de Van Gogh » de Minnelli, qui lui vaut le titre de « Meilleur acteur de l'année ».

Par hasard

Kirk Douglas remue énormément en parlant. On sent qu'il ne peut pas tenir en place. Il dit :

« Van Gogh, je l'avais fait pour mon plaisir. Je ne pensais pas que ce film marcherait. J'aime m'offrir des risques. Ce sont les seuls cadeaux que je puisse me faire avec mon argent. Dans les autres pays, on peut s'offrir le « je m'en foutisme ». En Amérique, même Rockefeller ne peut pas. »

Un risque, un beau risque, il se l'offre en 1955 en montant sa propre maison de production, la Bryna-Production, ainsi baptisée en souvenir de sa mère, Bryna Demsky.

Depuis six ans, il a produit une dizaine de films. Ses yeux verts brillent de joie : « Les seuls qui n'ont pas marché sont ceux auxquels je n'ai pas travaillé. »

Il a produit des films audacieux comme « Les Sentiers de la Gloire » de Stanley Kubrick, dont la projection a été interdite en France, il a engagé des auteurs, comme Dalton Trumbo, qui étaient marqués sur la liste noire des suspects d'activités antiaméricaines. Il a été fortement critiqué pour cela.

« Je ne les ai pas engagés parce qu'ils avaient ces idées politiques. Je ne veux pas être « unfair to America » (3). Si j'étais resté en Russie, je

→

(4) Théâtre de France.

(1) « Two Weeks in Another Town », d'Irwin Shaw, avec Cyd Charisse.

(2) « Salaud ».
(3) « Injuste avec l'Amérique ».

LA SEMAINE

EN TRANSIT A PARIS, le célèbre photographe Bert Stern (31 ans) qui réalisa le film « Jazz à Newport ». Envoyé par la revue américaine « Mac Call » pour faire un reportage sur la mode parisienne.

Il est devenu célèbre grâce à la vodka Smirnoff dont il fait les photos publicitaires depuis huit ans. Pour sa première photo, il avait emporté un verre en Egypte et l'a photographié devant les Pyramides, autour desquelles il tourna pendant trois jours pour trouver l'effet de triangles inversés qu'il cherchait.

Acompagné de sa cuadrilla d'assistants, il compte profiter de son passage en France pour faire une petite photo de Picasso, avant de voler à Rome pour « faire » Elizabeth Taylor.

VICTOIRE POUR FRANÇOIS BILLETDOUX avec « Va donc chez Törpe ». Billetdoux a écrit deux livres : « L'Animal », (600 exemplaires vendus. « C'était l'histoire d'un monsieur, d'une dame et d'un chat ») et « Royal Garden Blues » (700 exemplaires vendus). Il a été directeur des programmes à la radio de la Martinique, il a été journaliste humoristique (« Arts », « Opéra »), il a imaginé des spectacles de cabaret, conçu des disques (« Une rose pour Charles Cros », Grand Prix du Disque). Il s'est aussi inscrit au chômage.

En 1959, sa pièce « Tchin-Tchin » a été très bien accueillie, mais au minuscule Théâtre de Poche.

L'an dernier, « Le comportement des époux Bradbury » a obtenu un « insuccès d'estime ». Maintenant Billetdoux dit « qu'il va pouvoir enfin écrire ».

Son troisième roman, « Le brouillon d'un bourgeois », va bientôt sortir à La Table Ronde.

AFFLUENCE RECORD pour « L'Année dernière à Marienbad », sorti à la fois à Paris et à Marseille.

A Paris : 4.630 entrées au Studio Publicis (335 places) de vendredi à dimanche soir, soit complet sans arrêt à 100 % moins 395 places (autant que pour la reprise de « La Grande Illusion »). Au Vendôme (430 places), pour la même période, 5.696 entrées (autant que pour « Les Amants »).

A Marseille, au cinéma Le Meilhan (400 places), samedi 1.246 entrées, 1.362 dimanche.

SIX RELIGIEUSES qui ont exprimé certaines réserves sur la sainteté de Thérèse de Lisieux, au début du procès en canonisation, sont convoquées pour déposer à nouveau devant le tribunal ecclésiastique et l'on voit peu à peu se déchirer les conventions, les petites lâchetés, les grandes hypocrisies, les fausses raisons qui ont tissé ces vies de saintes ratées. Tel est l'argument de la pièce de Marcelle Maurette, télévisée samedi dernier.

On pouvait craindre, sous ce titre, un devoir de catéchisme. Mais tout cela fut intelligent, sobre, sensible, dans le texte, dans la mise en scène, dans l'interprétation. La T.V. a su à cette occasion trouver sa voie originale entre le cinéma et le théâtre.

INAUGURATION A BERLIN-OUEST du nouvel Opéra (Deutsch Oper Berlin). Faces latérales transparentes, façade opaque et nue sur la Bismarkstrasse. Bâtiment fonctionnel, 1.900 places, confort et acoustique irréprochables. Premier spectacle parfait : « Don Juan » de Mozart, que l'on regrette cependant de n'avoir pas entendu en italien, alors que Mozart l'a voulu ainsi. Succès pour Alkmene, livret et partition d'un jeune compositeur, Giselher Klebe (36 ans) sur le thème d'Amphitryon.

Musique soumise aux doctrines sérielles, mais qui sait traduire les inflexions d'un dialogue alternativement comique et lyrique.

serais sans doute encore en train de gratter la terre. En Amérique, j'ai pu me faire une vie agréable. Mais si je les engage, c'est parce qu'ils ont du talent, je ne veux pas le cacher. Tout le monde les faisait travailler sous de faux noms. Ça, c'est l'hypocrisie, la peur, la honte.

— Comment et pourquoi avez-vous choisi de tourner « Spartacus » ?

— J'ai lu l'histoire de Spartacus par hasard, un an avant de commencer à préparer le film. En lisant cette histoire, je me disais que cela serait un film formidable. A mesure que je lisais, je faisais la distribution. Je pensais : il me faudrait Laughton pour Gracchus, Ustinov pour Batiatus, Olivier pour Marcus Crassus, etc. Je les ai contactés et, comme ils ont tous accepté, je me suis dit : « Maintenant, il faut faire le film. »

La bataille continue

— C'est si important que cela la distribution dans une super-production ?

— Oui, parce que si l'on ne prend pas des acteurs fantastiques, avec une énorme personnalité, les rôles s'aplatissent dans le mouvement général. Dans ce genre de films, seuls de très grands acteurs peuvent garder une épaisseur.

— Qu'est-ce qui vous avait plu dans l'histoire de Spartacus ?

— Je trouvais fantastique qu'à son époque un esclave sans éducation puisse sentir en lui un germe aussi fort de liberté. Ce qui m'a plu surtout, c'est que Spartacus n'ait pas gagné. S'il avait gagné, je crois que je n'aurais pas fait le film. Ainsi, le combat est toujours engagé. Chaque spectateur, en sortant, peut se dire que rien n'est résolu.

« Pensez, il y a cent ans, à peine cent ans, l'esclavage existait toujours en Amérique. Et maintenant, il y a encore bien des combats qui ne sont pas gagnés. La bataille continue. »

Kirk Douglas parle très bien le français. De temps en temps, quand il est grave, il revient à l'anglais.

« Nothing is accomplished (4). Remarquez, je ne fais pas des films pour apprendre l'Histoire aux gens. Je pense d'abord à distraire, mais je me demande toujours, en concevant un film, si j'aimerais que mes enfants le voient, s'ils en tireraient quelque chose.

« Le prochain grand film que je ferai sera « La Conquête du Mexique ». Ce ne sera pas un cours d'Histoire sur Cortez. Chacun pourra y trouver ce qu'il veut.

« Je vais faire aussi un petit film « Lonely Are the Braves » (5) sur la difficulté de rester un honnête homme dans notre siècle atomique. Il me semble que ce film n'aura aucun succès. »

L'avenir n'appartient pas aux gens qui se lèvent tôt, mais à ceux qui s'ennuient. L'ennui, quel moteur ! Kirk Douglas apprend tous les sports les uns après les autres.

« C'est la seule manière que j'aie trouvé pour me détendre. Dès que je ne fais rien, je m'ennuie. Avant, je ne savais pas me reposer une heure. Maintenant, avec le golf, qui est un jeu subtil, très délicat à maîtriser, je pense que je tiens une solution.

— Que visez-vous au fond ?

« C'est idiot à dire. Bien sûr, je suis content quand mes films marchent, mais ce n'est pas très important. Ce que j'aimerais, c'est que dans vingt ans, dans cinquante ans, on se souvienne encore d'un de mes films. Je ne vise pas cela pour des tas de films. Non, pour un seul. Cela devrait pouvoir arriver, non, dans une vie ?

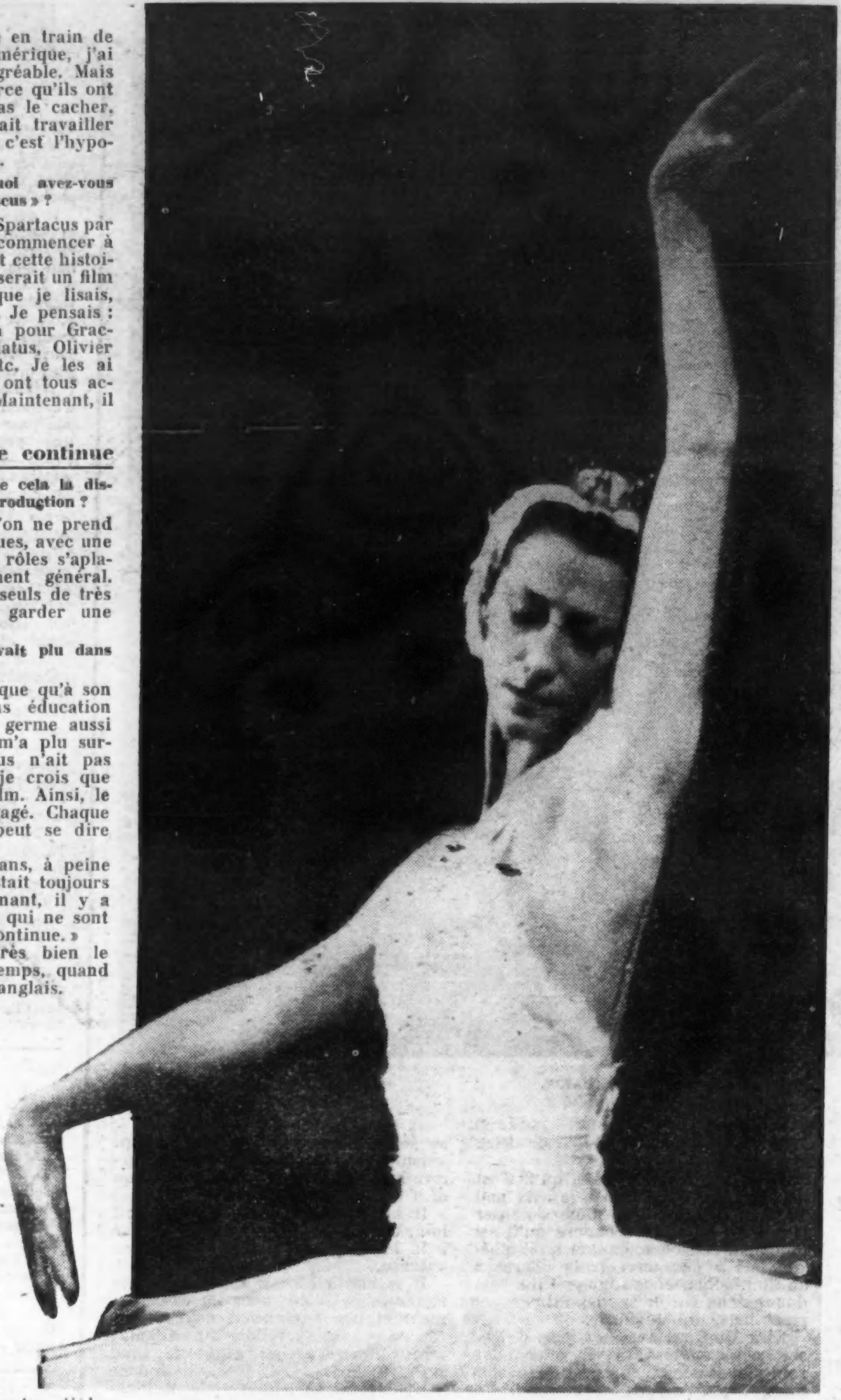
— C'est pour cela que vous êtes devenu producteur ?

— Non, à ce moment-là, je me disais seulement que le métier d'acteur était trop limité, que ce devait être intéressant de produire un film. Maintenant que j'en ai produit dix, je me demande ce que je vais trouver. J'ai toujours envie de plus. »

Kirk Douglas se trompe. S'il était resté en Russie, il ne gratterait pas la terre. Il serait au moins secrétaire général du Soviet Suprême.

MICHÈLE MANCEAUX.

(4) Rien n'est achevé.
(5) « Solitaires sont les braves ».



(Pic)

LES BRAS DE MAIA PLISETSKAIA.
Neige et feu.

DANSE

Maïa Plisetskaïa

● *La première ballerine soviétique est la plus complète Odette-Odile du monde.*

« *CE que j'aime en elle, c'est qu'elle montre sa joie de danser non seulement là, mais là encore...* »

Ces paroles, accompagnées de gestes expressifs — pour le premier « là », un doigt sur la bouche ; pour le second, la main entière sur la poitrine — c'est Rudolf Noureev, ex-étoile du Kirov, qui les a prononcées l'autre soir quand il est allé applaudir sa compatriote, la grande ballerine que le Bolchoï prête à l'Opéra de Paris pour trois représentations.

Et c'est admirablement expliquer Maïa Plisetskaïa. Depuis plus de vingt ans que cette Arménienne règne sur la Russie balletophile — c'est-à-dire sur toute la Russie — depuis deux ans que la fragile Oulanova lui a cédé la place de « prima ballerina assoluta », c'est sa joie de danser, où la vaillance le dispute au lyrisme, c'est un art — neige et feu — qui passe de l'extrême retenue à une violence non moins étonnante qui la caractérisent. Les Américains, quand elle leur rendit visite il y a deux ans, l'appelèrent un papillon d'acier.

Oulanova — et les amateurs de danse français ont pu le constater en 1958, quand le Bolchoï tout entier est venu à l'Opéra — était une spécialiste du style évanescent dont Markova, de ce côté-ci du monde, est la seule à donner une idée. C'était Juliette et Giselle, Wili idéale et danseuse-écharpe, friable jusqu'au vertige.

Un steak pour quatre

A trente-six ans, Plisetskaïa incarne — et là, je ne vois que Margot Fonteyn à lui comparer — la danseuse-femme, épanouie jusqu'à la majesté. Ses atouts sont multiples : des jambes aussi fines que robustes — elle avait, jusqu'à l'accident qui l'éloigna de la scène il y a quelques années et pour plusieurs saisons, l'élévation d'un homme ; des bras dont le moelleux, la souplesse ne peuvent être transcrits sans ces métaphores dont nos Théophile Gautier modernes ont le secret ; un cou de chasseresse ; un visage où chaque trait est frappant, des longs yeux vifs au menton énergique, du nez parfaitement droit à la bouche dont parlait Noureev et qui a ceci d'admirable, c'est qu'aux instants les plus périlleux, tandis que le corps se déchaîne, soumis aux terribles exigences de la tech-

DISQUES

● « **LIEDER** », de Schubert, consacrés à des poèmes de Mayerhofer par DIETRICH FISCHER DIESKAU, dont le talent s'impose de plus en plus : des mélodies connues comme « Le Chasseur des Alpes », « Sur le Danube », mais aussi des découvertes telles « Aux Amis », « Consolation ». Une interprétation d'une sensibilité hors pair au service d'un aspect inconnu de Schubert mélodiste.

Rappelons trois disques précédents: Falp 628, 661, 664, et un plus ancien, Falp 393.

Disque « La Voix de son Maître », 33 tours, 30 cm, n° Falp 683.

● « **VOIX IMMORTELLES : LILY PONS** ». Un disque réalisé grâce à des enregistrements datant de 1930 à 1940, qui offre un panorama des immenses possibilités de la grande cantatrice. Un des sommets de l'art des vocalises avec « L'air des clochettes », de « Lakmé ». Une merveilleuse interprétation de l'air de Gilda (« Rigoletto ») et de la Polonaise de « Mignon ».

Disque R.C.A., 33 tours, 30 cm, n° 430.351.

● Un merveilleux ensemble d'instruments populaires russes, NICOLAS OSSIPOV (chants, balalaïkas, accordéons, violons). Vifs et allègres. Une pointe de nostalgie avec la variation sur un thème russe pour balalaïka et orchestre. « Les Bateliers de la Volga » : une sorte de concerto pour chant solo, chœurs et orchestre.

Disque Philips 45 tours, EP n° 432-584.

● « **ME VOY PARA LA LUNA** » : « Je vais dans la Lune », c'est le titre du disque de l'extraordinaire orchestre Aragon, idole des Cubains. Du rythme, des violons tendres, dominés par les flûtes, des chanteurs pleins de charme : une musique irrésistible.

Disque Sinfonia 30 cm, 33 tours, n° SLP 1009.

● Quelques célèbres CHANSONS DE SALLE DE GARDE que vous pourrez écouter en famille : les passages scabreux sont remplacés par des mots ou des phrases phonétiquement identiques mais « sages » et souvent pleins d'esprit. L'accompagnement est moderne, joyeusement chanté par les Affreux Dyslak et Irma Frodite. Une mention spéciale pour « O mon berger fidèle » et « Les trois orfèvres ».

Paillardis'rock. Disque Ducretet-Thomson, 25 cm, 33 tours, n° 250 V 145.

● **MISTER B-BILLY ECKSTINE.** « La voix » hypnotique, inimitable, chante quatre succès bien connus du répertoire jazz : « Blues in the night », « I love you », « I'm beginning to see the light », et « That old black magic ». Brillamment accompagné par Billy May dans le style qui fit le succès de l'orchestre de Jimmy Lunceford.

Disque 45 tours, EP Roulette, n° REP 1002.

● **ORFF** (« CARMINA BURANA »), Schönberg (Suite Op. 29, « Erwartung »), Krener (Symphonic Elegy), Hindemith (« Nobilisssima Visione - Symphonic metamorphoses on theme of Carl Maria von Weber »), Webern (Symphony Op. 21 - Concerto Op. 24 - Cinq pièces pour orchestre), Boulez (« Le marteau sans maître »), Stockhausen (« Zeitmasse ») et Berg (« Altenberg song » - « Wozzeck ») : tels sont les noms réunis par Philips dans une série de disques de musique moderne importés de Hollande, qui sera fort appréciée des amateurs, car il était très difficile, jusqu'à présent, de trouver ces enregistrements.

PICK-UP.

nique, cette bouche ne cesse de traduire je ne sais quelle ivresse dansante, je ne sais quelle gaieté aux limites du féroce, bref un mystère fort brûlant que nous devons nous résigner, en toute platitude, à baptiser de tempérament (Plisetskaïa est dans la vie une ogresse ravissante. On dit que son mari, compositeur et conseiller musical au Bolchoï, commande toujours au restaurant un steak pour quatre, et qu'elle l'engloutit seule, sans sourciller).

Qui résisterait ?

Il faut la voir surgir, au début de ce « Lac des Cygnes » tant bien que mal réglé par Bourmeister, prêté à l'Opéra par le Stanilavsky. Il faut la voir dans une chemise de nuit de mousseline très 1932 et très Lilian Harvey, un paquet d'anglaises encombrant sa jolie nuque, un méchant bouquet d'arums dans les bras. Qui résisterait à cette épreuve par ici ? Et qui peut passer, comme Plisetskaïa, de la grâce irréelle du Cygne Blanc, de cette angoisse délicate où n'interviennent que le regard et la palpitation des bras, à la flamme funeste du Cygne Noir, démon plus encore que Cygne ? Personne, je le crains. C'est la plus complète Odette-Odile du monde.

Son partenaire, Nicolas Fadeyetchev, est toujours aussi séduisant qu'il y a trois ans, quand il était le Prince Albert d'Oulanova-Giselle. On peut rêver longtemps sur son académie d'Hercule volant, sur son expression de chevalier de tous les temps, sûre, sereine, attentive, sur son sourire enfin dont les Russes, fussent-ils cosmonautes ou danseurs, semblent avoir le privilège exclusif et qui rejoint l'enfance à force de gravité.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

MUSIQUE

Sviatoslav Richter

● *« Le plus grand pianiste du monde » vient à Paris se mesurer à sa légende.*

POUR ses débuts à Paris, un nouveau venu annonce trois concerts à Chaillot : huit jours avant la première séance, on ne trouvait pas plus de billets (chers) que pour la Callas.

Il est rare qu'un artiste ait le dangereux privilège d'entrer vivant dans la légende et surtout qu'il en sorte, par la suite, sans être jugé inférieur à son personnage. A quarante-six ans, le grand pianiste soviétique Sviatoslav Richter vient à Paris enfin se mesurer à sa légende.

Jamais, ou presque, un interprète aussi célèbre n'avait attendu tant d'années pour se faire apprécier dans une importante partie du monde. Richter avait quarante ans lorsque ses disques commencèrent à être distribués dans le monde occidental, quarante-cinq ans lorsqu'il y fit, l'an dernier, sa première apparition publique. Ailleurs, de Prague à Pékin, il démontre depuis quinze ou vingt ans son exceptionnel talent pianistique et son étonnante infaillibilité dans l'art d'être sympathique. « The best pianist in the world » est aussi, pour certains magazines, « the sequestred genius »...

Séquestré ?

Pourtant, la vie de Richter paraît sans mystère. Il travaille énormément pour entretenir un gigantesque répertoire, il accomplit d'immenses tournées dans l'Est, conserve peut-être une certaine fidélité envers ses premiers auditeurs et amis ; surtout, il confie entièrement sa carrière aux soins de ses organisateurs, car ils organisent à merveille, trop bien peut-être aux yeux du Français individualiste. Avant de bâtir l'histoire du « génie séquestré », il faut prendre la peine de réfléchir à ce que peut être la carrière d'un Richter accomplissant chaque année des voyages interminables pour donner des concerts dont la qualité n'est pas le seul fait du hasard et des dons. Est-il absurde de supposer que la première tournée occidentale de Richter ait été retar-

→

(Pic)

TROIS ATTITUDES...
« Je ne sais quelle ivresse dansante...

(Pic)

... DE...
... Je ne sais quelle gaieté aux limites du féroce...

(Pic)

... MAIA PLISETSKAIA.
... Bref, un mystère fort brûlant... »

Le Studio des Champs-Elysées annonce l'ouverture de la

NOUVELLE ÉCOLE DRAMATIQUE

dont les cours commenceront le lundi 9 octobre. On peut s'inscrire tous les après-midi au théâtre, 15, avenue Montaigne.

Communiqué.

ODÉON THÉATRE DE FRANCE
Renaud-Barrault
4 Dernières
CLAUDEL
PARTAGE DE MIDI
avec
EDWIGE FEUILLERE
Vendredi 6 - Samedi 7
Dimanche 8 octobre (matinée, soirée)
•
SHAKESPEARE
LE MARCHAND DE VENISE
Jeudi 5 octobre
•
KAFKA
LE PROCÈS
A partir du mercredi 11 octobre

Le Théâtre des Arts présente
LES HISTOIRES DE CHARLES DICKENS
contées par Gérard GUILLAUMAT
(sauf mercredi)
Location ouverte - TRU. 14-38

Comédie des Champs-Elysées
les frères Jacques
RÉCITAL 1962

FAITES-VOUS UNE OPINION SUR TOUS LES FILMS DU MOIS EN LISANT LE GUIDE DU SPECTATEUR DANS **cinéma 61**
LA REVUE DU CINÉPHILE PARAISSANT SUR 160 PAGES ILLUSTRÉES

(Pic.)

SVIATOSLAV RICHTER.
Après l' « Appassionata », pas de bis.

→

dée à ce point pour des motifs professionnels ? Et croit-on qu'un grand virtuose peut être libre, à l'Est comme à l'Ouest, lorsqu'il doit soumettre toute son existence aux raisons de ses imprésarios ? Les organisateurs de concerts qui, en U.R.S.S., s'occupent de la carrière de Richter ont-ils plus intérêt à le faire voyager à l'Est ou à l'Ouest ? La question mériterait d'être étudiée hors de tout contexte culturel et sentimental ; il est fort probable que, d'un point de vue purement matériel, leur intérêt soit de le garder, dans la mesure où, à l'Est, il ne réussit pas à satisfaire la demande.

Accordeur de piano

Richter est né en 1915 à Jitomir (Ukraine), d'une famille russe où l'on trouve des ascendances polonaises, allemandes et suédoises ; famille de musiciens puisque le grand-père était accordeur de piano à Jitomir et le père de Sviatoslav professeur de musique apprécié, compositeur et pianiste. Les dons précoces du jeune Richter et son goût pour l'opéra lui valurent d'être envoyé à Odessa où il fut engagé à quinze ans comme accompagnateur à l'Opéra. Là, il travaille le piano, la composition et surtout la direction d'orchestre. Au cercle musical de la « Maison des Marins » il émerveille ses camarades par ses improvisations au piano et donne même, en 1934, un récital consacré à Chopin. Eut-il alors la révélation de sa véritable carrière ? Trois ans plus tard, il quitte Odessa pour Moscou, où le célèbre professeur de piano Heinrich Neuhaus l'accepte dans sa classe. En 1940, Richter est le créateur de la « Sixième Sonate » de Prokofiev, mais sa véritable carrière internationale ne commence qu'en 1942, couronnée par le Prix Staline (1950), le titre d'Artiste du Peuple (1955) et le Prix Lénine (1961)... On dit que Richter, loin d'être absorbé par les seules délices de cette gloire officielle, réserve tout le temps qu'il peut à l'amitié, à la conversation, aux séances intimes de musique de chambre, notamment avec sa femme, le célèbre soprano Nina Dorliac dont il fut souvent l'accompagnateur.

La gentillesse de Richter est proverbiale, sa prodigieuse distraction aussi. Sa sévérité envers lui-même le deviendra bientôt. Plusieurs personnes m'ont dit qu'il aimait le public autant qu'il détestait le micro, caractère commun à beaucoup d'artistes. Le public lui serait nécessaire pour donner le meilleur de lui-même. Mais en réalité, Richter n'est presque jamais content de lui. Selon une confidence qu'il faisait au critique I.B. Maslowski, les « *bis* » semblent être pour lui une sorte de dédommagement qu'il offre au public, une manière de s'excuser avant de se retirer. Habituellement, il donne beaucoup de « bis » ; mais un jour, après un récital Beethoven, il n'en a pas donné du tout, car il venait de *bien* jouer la sonate « Appassionata », « et quand vous avez joué cette œuvre-là, explique-t-il, que pouvez-vous jouer d'autre ? »

De l'audition des disques de Richter, on conserve le sentiment d'une irrésistible autorité musicale. L'interprétation de certaines pages des « Tableaux d'une Exposition », de sonates de Prokofiev, des « Harmonies du Soir », de Liszt, ou du « Concerto n° 2 », de Brahms, défie l'analyse et épuise l'arsenal des épithètes superlatives. Si l'on est un peu pianiste soi-même, on peut être d'abord frappé par des moyens techniques absolument exceptionnels (précision dans le dosage des attaques, variété des nuances, douceur, force, articulation...); pas le moindre fléchissement ne trahit la difficulté presque surhumaine de certaines pages des « Tableaux ». Mais ce qui me semble particulièrement remarquable dans le talent de ce pianiste, c'est un soin extraordinaire du détail qui me rappelle Toscanini. L'un et l'autre surent concilier les qualités de l'orfèvre et celles de l'athlète.

Une autre question

La sensibilité et l'intelligence dont Richter illumine chaque note du « Moment Musical op. 94 n° 1 » ou la précision dans le poids et la durée qu'il donne à chaque accord dans « Catacombae » des « Tableaux » de Moussorgsky, voilà le fait d'une virtuosité transcendante, enrichie d'une solide culture musicale. Son style très personnel force l'admiration... même s'il doit soulever des objections. La surprise un peu douloureuse que j'éprouve à la violence parfois excessive des contrastes ou le léger malaise que crée une certaine tension nerveuse (se traduisant fréquemment par une légère tendance à raccourcir les

Les disques de Richter

SCHUBERT : **Moment musical op. 94 n° 1 ; Impromptus op. 90 n°s 2 et 4 ;**
CHOPIN : **Etude en mi majeur ; LISZT : Deux valses oubliées : « Feux follets », « Harmonies du soir »** (Philips) (**enregistrement au cours d'un concert à Sofia**).
SCHUMANN : **Concerto pour piano ; Konzertstück ; Novelette op. 21 n° 1 ; Toccata** (Deutsche Grammophon).
BRAHMS : **Concerto n° 2** (RCA).
TCHAIKOVSKI : **Concerto n° 1** (Chant du Monde).
RIMSKY-KORSAKOV : **Concerto** (Chant du Monde).
SAINT-SAENS : **Concerto n° 5** (Chant du Monde).
MOZART : **Concerto K. 466; PROKOFIEV : Concerto n° 5** (Deutsche Grammophon).
PROKOFIEV : **Concerto n° 1** (Supraphon).
PROKOFIEV : **Sonates n°s 7 et 9** (Chant du Monde).
MOUSSORGSKY : **Tableaux d'une Exposition** (Philips).
RACHMANINOFF: Concerto n° 1; GLAZOUNOV: Concerto (Chant du Monde).
CHOSTAKOVITCH : **Préludes et fugues** (Supraphon).

D'autres enregistrements, réalisés en U.R.S.S., n'ont pas encore été édités en France ; à ma connaissance, notamment celui de la Sonate en la mineur op. 42, de Schubert.

notes pointées) ne suffisent pas à troubler mon plaisir.

En somme, Richter est-il « le plus grand pianiste au monde » ? Peut-être, mais je n'en suis pas encore sûr et je préférerais répondre par une autre question : Toscanini était-il le plus grand chef d'orchestre au monde ? On l'a prétendu avec de solides arguments ; mais le « maestrissimo » a été sévèrement critiqué aussi... ce qui manque encore à Richter pour devenir éternel.

ROLAND DE CANDE.

CINÉMA

La semaine soviétique

● *Les fruits savoureux du XXe Congrès.*

QUELQU'UN entre et crie : « Staline est mort ! » Image : des tonnes de glace éclatent, le fleuve jaillit et rompt ses digues. Son : musique triomphale, fortissimo, hymne à la joie.

Cette séquence de « Ciel pur » se passe de commentaire. Elle n'est d'ailleurs pas la plus étonnante du film de Tchoukhraï. Du début à la fin, celui-ci prend la bureaucratie stalinienne à la gorge et remet en question jusqu'à la notion que se faisait le régime de l'homme et de son bonheur.

Le sujet : un authentique héros communiste, dégradé militairement et socialement parce qu'il a eu le malheur de tomber prisonnier des nazis, se prêtait idéalement à ce réquisitoire. On y assiste à une véritable affaire Dreyfus à l'intérieur du Parti : d'un côté, cet homme qui ne comprend rien à l'injustice qui lui est faite — il s'autocritique et se reconnaît même coupable objectivement — et, de l'autre, un ramassis de fonctionnaires embourgeoisés, un parfait corps d'état enfoui dans son hypocrisie et ses privilèges.

Entre ce groupuscule tout-puissant régnant à l'ombre du Maître et la multitude des « administrés », le fossé, tragiquement, se creuse. Parce qu'un de ces fonctionnaires a donné un ordre imbécile, un train de soldats traverse à cent à l'heure une gare où leurs femmes les attendaient ; à l'usine des machines-outils, deux journalistes de la « Pravda », aussi futiles dans leur genre que les reporters bourgeois de la presse du cœur, « mettent en scène » une ouvrière d'élite et affirment mensongèrement que cette femme, qui vient de perdre son mari, est follement heureuse parce qu'elle accroît les normes de la productivité. Enfin, on l'a vu, la glace se brise. Et le héros réhabilité récupère ses médailles, son métier, sa dignité d'homme.

Jazz étranger

Ce n'est certes pas la première fois que le thème du dégel apparaît dans un film soviétique. Mais « Ciel pur », par sa vigueur, sa colère frémissante, passe de très loin les ouvrages précédents. Or, il a obtenu le Grand Prix du Festival de Moscou, et encore qu'il le doive très largement à sa valeur intrinsèque et à l'interprétation remarquable d'Eugeni Ourbansky et Nina Drobycheva, il est certain que le gouvernement de l'U.R.S.S. n'a pas vu d'un mauvais œil cette récompense qu'on lui accordait. Mieux : le voici aujourd'hui projeté en France, en vedette de la Semaine du Cinéma soviétique. Tout cela lui confère un cachet très officiel et, d'ailleurs, les autres films présentés avec lui, sans atteindre à sa violence, sans mettre comme lui les points sur les i, n'en témoignent pas moins d'un nouveau cinéma issu directement du XXe Congrès.

Certains tabous ont été balayés : dans le charmant « Amour d'Aliocha », de Toumanov et Choukine, un ouvrier commet l'adultère avec la femme d'un de ses compagnons de travail et les jeunes prolétaires d'une équipe de forage tournent rageusement le bouton de la radio moscovite qui leur envoie de la musique sirupeuse et recherchent avidement le jazz d'un poste étranger. Non que les « bons sentiments » soient sacrifiés, au contraire : « L'Amour d'Aliocha » prouve qu'on peut faire un excellent film avec eux. Mais un climat de vérité et non plus de moralisme les rajeunit, leur restitue leur grandeur. Entre le héros d'Epinal de l'ère stalinienne et le pantin surromantique du cinéma occidental, les Soviétiques ont réussi à trouver l'homme : sujet suffisant, il me semble. Leur reprochera-t-on leur optimisme ? Mais sans optimisme, à quoi bon faire des films ? Et même, à quoi bon vivre ?

Il est clair que l'académisme sera plus long à déraciner et « Résurrection », de Mikhaïl Chveitser, nous en apporte, hélas ! la preuve. A la place des Soviétiques, je me méfierais de certains « artistes éminents » du genre Eugeni Matveev, beaux Don Juan quadragénaires à l'œil fatal et à la mimique expressive, coulés en acier inoxydable dans le creuset des écoles dramatiques. Il est vrai que le roman de Tolstoï appelait cette théâtreuse adaptation, à moins d'une infidélité géniale qui l'eût humanisé.

Par bonheur, il reste l'inépuisable Tchékhov dont un long métrage condense ici trois nouvelles : « Aniouta », « Vanka » et « Une vengeance ». Trois chefs-d'œuvre, habilement et sensiblement traduits par trois metteurs en scène dont deux femmes : Marie Andjaparidzé et Irina Poplavskaïa.

J'ai beaucoup aimé également « Le Poulain », de Vladimir Fetine, d'après un conte de Cholokov et, parmi les courts métrages (souvent longuets, indigestes et excessivement commentés), une bande comique assez drôle : « Un chien qui rapporte », de Gaidaï. Quant aux « Voiles écarlates », d'Alexandre Ptouchko, c'est un conte bleu d'une niaiserie banale. Et nous avions déjà vu à Venise « Paix à celui qui vient au monde », un film de guerre d'une tendresse admirable et d'une sincérité qui force la sympathie.

Le cinéma soviétique, c'est un fait, est rentré en lice après une éclipse prolongée. Il a très évidemment « quelque chose à dire », et il recommence à le dire. Regardons-le. Ecoutons-le.

NINA DROBYCHEVA. (J.-R. Roustan.)
Sans optimisme, à quoi bon vivre ?

« La Belle Américaine »

● *La voie d'un comique français.*

GLOIRE et déboires d'un prolétaire qui a « hérité » d'une trop belle voiture. Réalisé par l'équipe reconstituée des Branquignols (Robert Dhéry, Colette Brosset, de Funès, etc.), ce film bon enfant (1) plaira par sa gentillesse et son invention, souvent drôle, jamais triviale. Un ton au-dessus, et nous étions dans la Commedia dell'Arte du siècle : métallos, flics, boutiquiers de faubourg ; malheureusement, le vérisme cinématographique et la fantaisie funambulesque ne s'accordent pas facilement. Il faut choisir : ou la logique, ou la folie pure.

Cependant, les Branquignols ont déjà un style. Et sont en bonne voie vers un cinéma comique français original.

« Le cave se rebiffe »

● *L'honnêteté d'être ce qu'on est.*

« TOUTE *œuvre réussie dans le genre qu'elle s'est donné ayant raison* », « Le cave se rebiffe » (2) est un bon film, bien fait, parfaitement cohérent et honnête — mais oui : il y a de l'honnêteté à être ce qu'on est, ni plus ni moins. Donc, une fois de plus, truands, faux faffes, Gabin, Blier. Histoire de Simonin, dialogues de Michel Audiard, mise en scène de Gilles Grangier. Et pour public, tous ceux qui aiment ça. Et dont je suis, bien sûr, puisque je n'ai pas « décroché ».

« Ce soir ou jamais »

● *Avec les matériaux du baroque, de la rigueur et de la clarté.*

VOICI le premier film « jeune » qui possède vraiment une *dimension,* qui domine vraiment son sujet et ses personnages ; voici, enfin, une œuvre qui rejette les insolences faciles, les bégaiements techniques, les sensations à fleur de peau. Nous écrivions l'autre semaine que toute histoire est bonne au cinéma, à condition qu'elle s'ouvre sur l'universel. « Ce soir ou jamais » (3) nous en apporte une preuve éclatante.

Quelques garçons et filles se réunissent un soir pour boire un pot et discuter d'une comédie musicale qu'ils ont mise sur pied. En réalité, il s'agit pour l'un d'eux de conquérir définitivement la femme qu'il aime et qui ne demande d'ailleurs qu'à être conquise ; seulement, elle est capricieuse, instable, et lui, souffre d'un mal qui n'épargne ni les plus grands ni les meilleurs : le sens et le goût de la cruauté. Cette cruauté — charmante, désinvolte, secrètement douloureuse et par instants géniale — sera donc la dominante du film. Alimentée par un incident imprévu (la nécessité de choisir une autre vedette pour le spectacle) et par les liaisons anciennes des personnages, leurs angoisses, leurs jalousies, leurs remords, elle suscitera sans arrêt des situations fausses tantôt camouflées sous le badinage, tantôt crevant le masque et le sourire. Nous sommes chez Marivaux — le cruel Marivaux.

Coups d'épingle

Film intimiste : un seul décor et des passions rassemblées que trahissent un regard, un mot, un geste de hasard, un silence. Ici, tout se joue « entre les actes » : mais ces personnages qui nous parlent si peu d'eux-mêmes, il semble que nous les connaissons depuis toujours. C'est qu'ils sont intensément vrais : le bon Alex, Guillaume le fat, la futile Nicole, jamais excessifs dans leurs travers, toujours rachetés par l'amour évident que leur porte l'auteur. Et les coups d'épingle frappent comme des coups de poignard ; et la petite actrice ratée que l'on met à la porte soulève en nous des vagues de pitié. L'homme tue ce qu'il aime, se tue lui-même. Le dénouement optimiste ne nous trompera pas.

Admirablement réalisé, cadré, photographié, « Ce soir ou jamais » révèle en outre la qualité maîtresse de Michel Deville : enfin, enfin un metteur en scène sachant diriger des acteurs ! Losey, Bergman : ces grands exemples, ici, ne sont pas abusivement évoqués. Devant la caméra de Deville, Anna Karina, Claude Rich, Georges Descrières, Jacqueline Danno, Michel de Ré, Guy Bedos donnent le meilleur d'eux-mêmes, rareté, invention, préci- →

(1) Madeleine, Mercury, Images.

(2) Berlitz, Bretagne, Paris, Wepler-Pathé.

(3) Monte-Carlo.

CINÉ BALZAC

La lecture « in extenso » — y compris les scènes coupées — du film *LA FILLE AUX YEUX D'OR* de J.-G. Albicocco passionnera les balzaciens. Ceux-ci pourront lire en outre avec amusement le découpage et le dialogue d'un court métrage de F. Truffaut et J.-L. Godard « *UNE HISTOIRE D'EAU* » également au sommaire de la revue l'AVANT-SCENE DU CINEMA, 27, rue Saint-André-des-Arts, PARIS (VIe). Vente : kiosques et bureau.

LUTECE
Leonce et Lena
de BÜCHNER

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

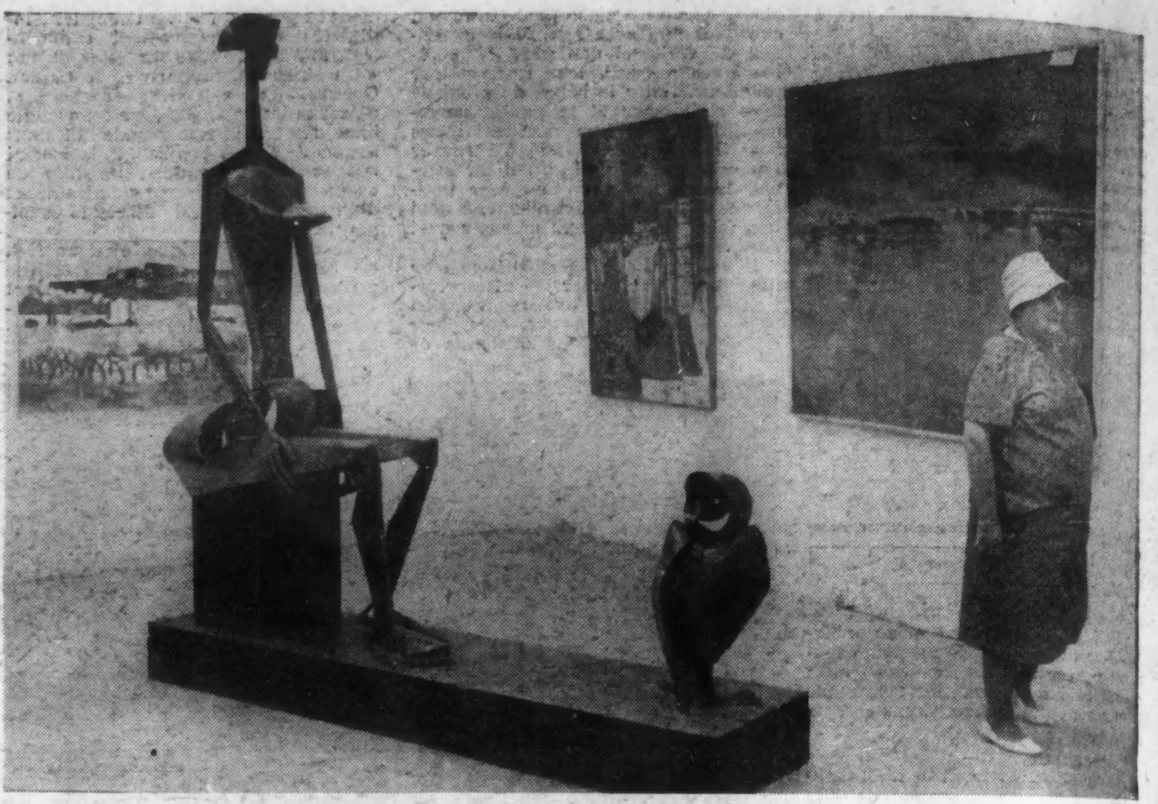
SAVEZ-VOUS BOIRE ?
Savoir déguster (et savoir offrir à boire) est un art que l'étranger nous envie. Le Club Français des Meilleurs Vins vient d'éditer une élégante plaquette "Le Savoir Boire" qui vous donnera d'utiles conseils pour le service des vins. Gratuitement, sans aucun engagement de votre part, le Savoir Boire vous sera adressé sur simple demande. Club Français des Meilleurs Vins, Service BE, Boîte Postale 76-06, 107 rue du Cherche Midi - Paris 6e.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne



« L'ANGLAISE », PAR GUY LARTIGUE.
Pas de Picasso.
(Pic.)

sion. J'ajoute que Deville ne répugne pas aux procédés que d'autres ont essayés — les plans vocaux simultanés, par exemple — mais qu'il les emploie, lui, à bon escient et avec nécessité. « Ce soir ou jamais » s'inspire, par là, d'un pur classicisme : avec les matériaux du baroque, il crée de la rigueur et de la clarté. Il faut aller voir ce film.

MORVAN LEBESQUE.

EXPOSITION

La deuxième Biennale

● *Plus de frontières pour les peintres.*

NON, parmi ces mille peintres et sculpteurs de moins de 35 ans, venus de 50 pays différents pour participer à cette seconde Biennale de Paris, mieux vaut ne pas s'attendre à trouver un nouveau Picasso. D'abord parce que si une manifestation du même genre avait été organisée vers la fin du siècle dernier, le jeune Picasso, représenté par une seule toile, n'eût sans doute pas été remarqué plus qu'un autre. Ensuite, parce qu'il se serait vraisemblablement abstenu d'y participer. On ne l'imagine même pas tenant sagement sa place dans une délégation présentée par l'attaché culturel de son pays à Paris. Il est vrai que les rapports des artistes et de l'administration ne sont plus ce qu'ils étaient : maintenant, c'est l'administration qui patronne l'avant-garde.

Autre particularité de cette Biennale : la remarquable uniformité des œuvres produites. Les jeunes réalistes norvégiens ou roumains ont aussi peu d'esprit qu'en France les continuateurs d'Yves Brayer. Les « informels » japonais, américains ou allemands pourraient intervertir leurs nationalités sans que personne s'en aperçoive. De même les «abstraits géométriques» danois, argentins et suisses. Certes, on peut signaler, de-ci, de-là, quelques Iraniens, des Indiens ou Finlandais qui n'ont pas encore tout à fait renoncé à exploiter des thèmes culturels propres à leurs pays. En règle générale, toutefois, les peintres ont une sérieuse avance sur les politiciens. Il n'y a plus de frontières pour eux. On peint désormais en même temps de la même façon partout où pénètrent les reproductions en couleurs et les expositions itinérantes d'art contemporain.

Cathédrales du rêve

L'intérêt d'une telle Biennale — très intelligemment organisée, il faut le reconnaître — est précisément de provoquer entre artistes de tous les pays une rencontre qui les oblige à confronter concrètement, physiquement, leurs expériences communes : non seulement entre peintres, mais aussi entre artistes de disciplines trop souvent séparées : musique, poésie, décoration, cinéma, architecture, etc. De ces débats, il serait étonnant qu'il ne sortît pas quelque chose de bon.

Michel Andrault, Cardenas, Pierre Parat et Gérard Singer donnent l'exemple. Architectes, sculpteurs et peintres, ils ont ensemble décidé de composer une salle entière qui, sous le titre : « Espace pour autre chose », revêt un caractère d'une étrangeté singulièrement bénéfique. Cette expérience, qui constitue le « clou » de la Biennale, est peut-être de nature à faire sortir l'art plastique de ses ornières. Elle est la preuve qu'une équipe de jeunes peut, au XXe siècle, imaginer et bâtir des cathédrales du rêve. Ce n'est pas rien.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

MUSIC-HALL

Un heureux garçon

● *Sacha Distel chante à l'A.B.C. Michel Cournot l'a vu répéter : relaxé et débonnaire comme les enfants des écoles.*

DISTEL habite depuis peu de temps une maison d'un étage, peinte en blanc, avec un petit toit pointu, coincée dans les arbres, à 100 mètres du champ de courses d'Auteuil. A l'intérieur, il a mis sur les murs cette couleur de terre brun foncé qui se fait maintenant et qui est assez agréable à vivre parce qu'elle donne un sentiment de protection. Quand j'arrive, Distel regarde à la télé un match de football France-quelque chose, en famille : il y a là Francine Bréaud, un copain de classe de Distel, et Tézé, Tézé l'imprésario, l'homme à tout faire ,le tonton, Tézé qui asticote en ce moment des douilles de lampes électriques, mais qui écrit aussi les paroles de la plupart des chansons de Distel :

« Dalida,
C'est du poulet,
La Lolo,
C'est du poulet,
Tout ça,
C'est du poulet »,

et les paroles de tant d'autres chansons qui sont quelquefois des pommes, des poires et des scoubidous, mais qui, de toute manière, sont du poulet. Moi, je préfère autre chose, autant l'avouer, mais Distel qui m'accueille est si parfaitement-naturellement-totalement gentil, nature, que je me promets tout de suite de faire des efforts, de ne pas jouer les difficiles. Après tout, il y a des gens qui aiment ça, alors...

Petites paillettes d'or

Assez étonné de voir que Distel n'est pas ce qu'on appelle un beau garçon : plutôt mal bâti, jambes courtes, torse long, une coiffure comme une houppe qui ne l'arrange pas, il le fait peut-être exprès : pour lui, il a sa gentillesse, le sourire simple, et dans les yeux une quantité incroyable de petites paillettes d'or qui brillent pour un oui ou pour un non, je dois dire que c'est fascinant, mesdames...

— Pourquoi avez-vous choisi l'A.B.C. pour vos débuts à Paris ?

Pourquoi pas l'Olympia ? L'Alhambra ?

— Parce que l'A.B.C., c'est un vrai music-hall... Finalement, il n'en reste que deux : l'A.B.C. et Bobino...

« Vrai music-hall », l'argument ne me touche pas. A mon avis, Distel a dû choisir l'A.B.C. parce que c'est plus petit, mais je peux me tromper...

— Qui c'est, votre public, en ce moment ?

— Je ne sais pas...

— Des jeunes ?

— Pas sûr... Ils vont voir Hallyday...

— Ils iront vous voir aussi !

— Peut-être... Ça m'étonnerait... Vous savez, un public, ça ne se garde pas longtemps... Ça change, ça revient, et on ne comprend pas pourquoi...

— Vous, vous changez aussi ?

Un public qui grandit

— Oui et non... Il faut faire attention... Le public veut du nouveau, des chansons nouvelles, si elles sont bonnes... C'est cela qu'il veut... Mais il y a un moment, toujours, où il commence à être perdu, et il faut chanter une chanson ancienne...

— D'une façon nouvelle ?

— Un peu... A peine... Y remettre un peu d'ironie, une manière de me fiche de moi ; je le fais naturellement, d'ailleurs... Si je me laissais aller, je changerais deux mots sur trois, ça donnerait n'importe quoi...

— Vous disiez que le public change, vous ne savez vraiment pas pourquoi ?

— Mais, d'abord, il grandit... J'avais des garçons de treize-quatorze ans; maintenant, ce sont des hommes...

— Il y en a d'autres, de quatorze ans...

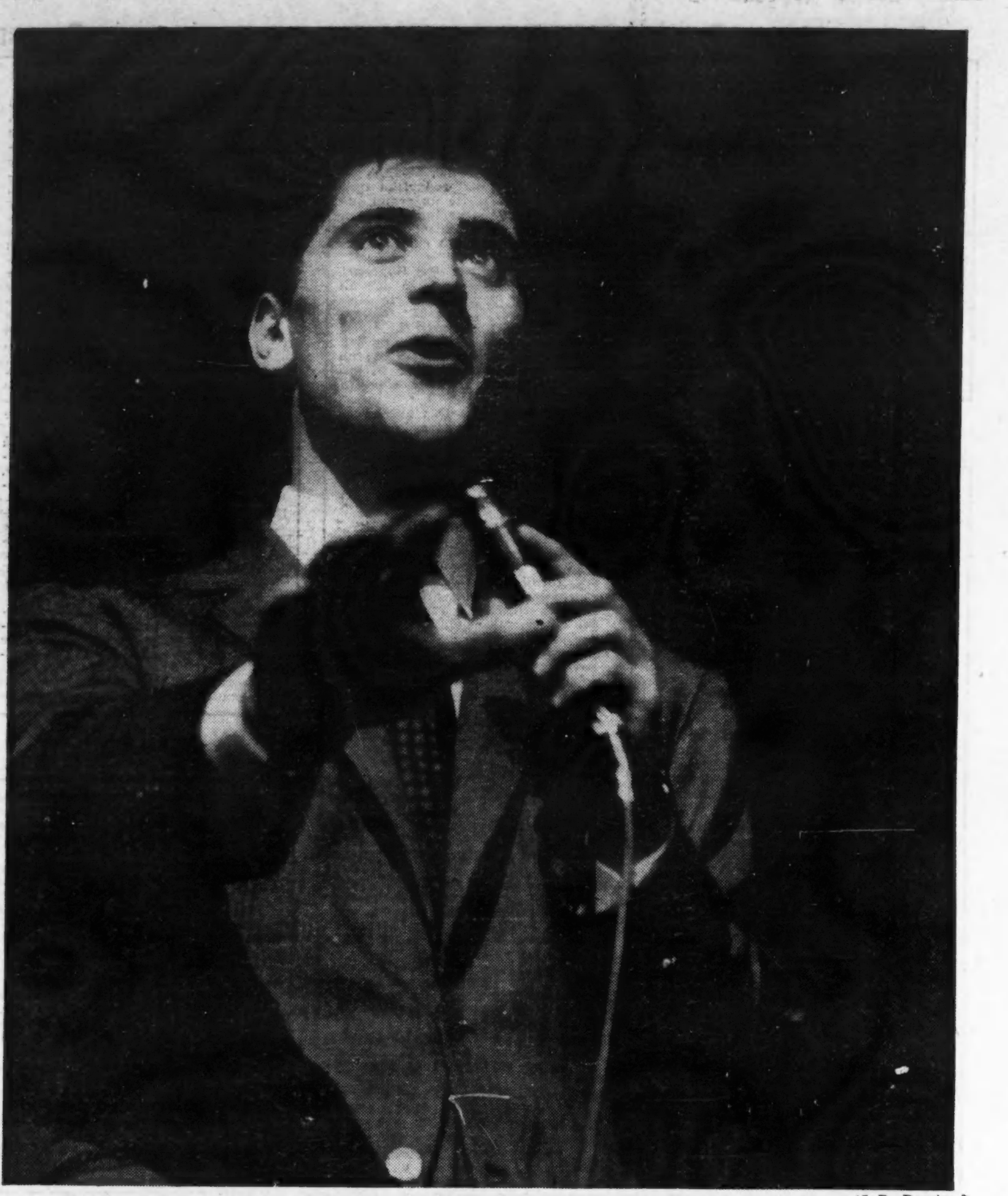
— Ce ne sont plus les mêmes... Cet été, aux Sables, il y en a quelques-uns qui sont venus me trouver, après le spectacle ; ils m'ont demandé d'aller passer un moment à leur « club »... Ils étaient gentils... Je suis arrivé en pleine... disons-le, en pleine partouze... Garçons et filles de treize ans... Un gosse avait un revolver, un vrai ; je suis allé voir ses parents, ils ne voulaient pas me croire... Ils ignoraient aussi que leur fils sortait la nuit, et c'était sans doute la même chose pour les autres...

— C'était peut-être un cas d'exception...

— Je ne pense pas. J'ai vu exactement la même chose à Trouville. Non, si je suivais tous les gosses qui viennent m'inviter en fin de soirée, je verrais la même chose, j'en suis sûr... D'abord, qu'est-ce qu'ils font dehors, à minuit ? Et puis, ces enfants, il faut sans doute qu'ils en aient vu de dures pour en être arrivés là, mais quel rapport voient-ils entre leurs partouzes et mes chansons ?

— Un rapport direct !

— Vraiment, je ne vois pas !



(J.-R. Roustan.)

SACHA DISTEL.
Comme les pêcheurs de Bastia.

Juke-boxes et transistors

— Pas vos chansons, les chansons en général ! Quand ils commencent à chahuter, ils vont dans des cafés avec des billards électriques ou dans ces boîtes où on tire au fusil-mitrailleur sur des avions, sur des ours... Dans tous ces endroits, il y a des juke-boxes, qu'ils font marcher sans arrêt, et très fort... Vos chansons, celles des autres aussi, accompagnent directement leurs actes de violence, d'agressivité... Et le soir, quand ils vont faire des idioties dans les dunes, comme aux Sables, ils ont les transistors... Des filles de treize ans se déshabillent et, sans le savoir, vous êtes là, vous chantez... Ce sont des partouzes à la Distel... Et vous n'y pouvez rien.

— Ah ! mais si ! Les choses que je chante ne sont pas du tout faites pour ça... Hallyday, le rock, tant que vous voudrez... Mais moi, ça n'a rien à voir...

— Il y a quand même le rythme, et votre voix bien chaude tout près du micro... C'est physique...

— Moi, ce que je ne peux pas comprendre, c'est les parents ! Ils sont fous...

— Ils ont leurs préoccupations...

Nous dînons. Francine Bréaud sert le rôti, sérieuse comme un pape, muette comme une carpe. De toute la soirée, elle n'a dit qu'un mot, un nom propre... Distel venait d'expliquer comment les journaux lui compliquent la vie, il venait de dire que la foule ne l'attendait en force à la sortie, après ses tours de chant, que depuis que tous les journaux avaient publié ensemble, un matin, que la veille au soir il était sorti d'un casino déguisé en parachutiste pour ne pas être reconnu... Et il venait d'ajouter : « C'est curieux, ce sont toujours les hommes que la foule attend à la sortie ; les femmes, jamais... »

— Si, Bardot ! a dit Francine Bréaud du tac au tac.

« Ainsi font font font »

Il y a eu un silence. Distel n'a pas répondu, et Tézé a parlé électricité, amplificateur ou je ne sais quoi... Il y avait là un copain de Distel, journaliste dans le Midi, qui a expliqué que sous l'occupation il buvait de vrais pastis... Moi qui crois que la passion n'est pas un don du ciel, moi qui crois que les amours prolongés sont le fruit d'une application secrète, d'un talent qui ne se montre pas, eh bien ! je serais à la place de Francine Bréaud, je n'ouvrirais pas la bouche pour prononcer seulement, en toute une soirée, le nom d'une femme à laquelle Distel ne pense pas... Mais je suis le reporter de passage, ça ne me regarde pas... Débrouillez-vous, mes enfants, ne mélangeons pas tout...

Il faut tout de même que je dise un ou deux mots de ses chansons. Nous sommes allés à l'A.B.C., où il répétait la nuit. Il a chanté une douzaine de chansons, sans se biler, sans forcer. Pour les gestes, il ne se casse pas la tête : des gestes de mains maladroits et assez gentils. Ce n'est pas la mise en scène millimétrée de Montand, ce n'est pas non plus le trac et les bras ballants d'Aznavour : ce serait plutôt « ainsi font font font », les petits tours de marionnettes d'une fillette de treize ans qui chante « Mon ami Pierrot » à la fête du 15 août et ne va pas se déshabiller ensuite dans le noir sur la plage des Sables. C'est, comme dit Distel lui-même, « relaxé et débonnaire »...

Sans faille

Quant aux chansons elles-mêmes, aux paroles de l'ami Tézé, eh bien ! il faut aimer ça ! Il y a des amateurs... Ce n'est pas méchant, pas tordu, c'est comme le bon air, comme le bon pain, simple comme bonjour, bête comme chou, gai comme le pinson, sans problème... Sans faille... Dans les chansons des autres, il y a toujours une faille, c'est embêtant... Dans les chansons de Trenet, il y a cet écureuil qui court trop vite dans le soleil et qui va peut-être tomber d'une branche et se tuer... Dans les chansons d'Aznavour, il y a cet inconnu mal habillé qu'on ne connaît pas, qu'on ne demandait pas, qui reste là debout, à la porte, et que personne n'ose chasser puisqu'il ne demande même pas de pain... Dans les chansons de Bécaud, il y a ce moulin qui va trop fort, meunier, beaucoup trop fort, et qu'il faudrait arrêter parce qu'il y a des crises de fou-rire qui finissent mal... Dans les chansons de Ferré, il y a cette chauve-souris, oh ! ce n'est rien, juste elle est passée, mais quand même, cette chauve-souris de trop qui nous a touchés comme le signe d'une folie, d'un égarement... Oui, tous les chanteurs ont leur faille, leur point noir, leur moment d'oubli, mais Distel, heureux garçon, heureux mortel, ne l'a pas, il chante « Mon beau chapeau » relaxé et débonnaire, comme les enfants des écoles chantent « Le Roi Dagobert », sans arrière-pensée, il joue du Django à la guitare, relaxé et débonnaire, comme les pêcheurs de Bastia jouent l'apéritif au loto, sans complication inutile, et j'espère qu'il y aura à l'A.B.C. une quantité de spectateurs relaxés et débonnaires qui l'applaudiront bien fort, comme il le mérite.

MICHEL COURNOT.

cinéma

NOUVEAU

Ce soir ou jamais : un nouveau premier film. Comédie à la Marivaux ou fête de fin d'année au cours Simon ? (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

La Belle Américaine : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Le Mercury, BAL.* 75-90; *Images, LAB.* 47-94.)

Le Cave se rebiffe : une histoire de truands avec Jean Gabin, du travail bien fait. (*Berlitz, RIC.* 60-33; *Bretagne, BAB.* 57-97; *Paris, ELY.* 53-99; *Wepler-Pathé, EUR.* 50-70.)
Pour ces trois films, voir la critique de Morvan Lebesque, p. 43.

L'Année dernière a Marienbad: le déjà célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier festival de Venise. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Une femme est une femme : une comédie burlesque du réalisateur d' « A bout de souffle », Jean-Luc Godard. Personnel, mais pas toujours réussi. (*Rotonde, MED.* 08-22.)

Spartacus : une superproduction qui, pour une fois, traite un grand sujet : la Liberté. Une imagerie qui, malgré les inévitables lenteurs, vaut le déplacement. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

Léon Morin, prêtre : le Prix Goncourt de Béatrix Beck porté à l'écran avec probité par Jean-Pierre Melville. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *George-V, BAL.* 41-46; *Plaza, OPE.* 74-55.)

Sans peur, sans reproche (« You can't cheat an honest man ») : un burlesque inédit de W.C. Fields. Plus un Laurel et Hardy. (*Pagode, INV.* 12-15.)

La grande Bretèche, etc. : anthologie d'émissions faites pour la télévision française. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48.)

RECENT

L'enquête de l'inspecteur Morgan : sur une histoire policière assez feuilletonesque, une mise en scène tendue et haletante de Joseph Losey. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Hiroshima, mon amour : un film important, difficile et irritant, devenu un succès de public. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

Feux dans la plaine : pour ceux qui sont capables de les supporter, des images d'une horrible beauté : les derniers jours des Japonais aux Philippines en 1945. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

ANCIEN

Une Nuit a l'Opéra : 1934. L'impérissable burlesque des Marx Brothers. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

M. le Maudit : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

Boudu sauvé des eaux : 1932. L'inquiétant génie et l'irrésistible drôlerie du clochard Michel Simon. Au même programme : « Chronique des pauvres amants ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

Monsieur Ripois : 1954. Dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe, séducteur désinvolte et désargenté. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

Le dernier Atout : 1942. Le premier film de Jacques Becker. Un policier trépidant. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

L'Assassin habite au 21 : 1942. Un policier classique, la première mise en scène de Clouzot. Au même programme : « La Colline des potences ». (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

théâtre

Va donc chez Torpe : une bonne adresse, y aller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL.* 00-87.)

Le Marchand de Venise : Daniel Sorano, merveilleux Shylock. Une belle représentation de la Compagnie Renaud-Barrault. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13.)

Arlequin serviteur de deux maitres : les jeux de la Commedia dell' Arte par la Compagnie Jean Deschamps. (*Théâtre Récamier, LIT.* 63-81.)
Pour ces trois pièces voir la critique de Robert Kanters, p. 38.

Partage de Midi : dix représentations exceptionnelles avec Edwige Feuillère. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13, *les vendredi* 6, *samedi* 7, *dimanche* 8 *octobre.*)

Miracle en Alabama : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR.* 23-23.)

Huis clos et La putain respectueuse : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15, *jusqu'au* 11 *octobre.*)

La Nuit des rois : une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ.* 97.50.)

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI.* 42-52).

La Mouette : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28.)

Requiem pour une Nonne : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

expositions

PARIS

Deuxième biennale de Paris : 1.000 peintres de moins de 35 ans. Pas de nouveau Picasso. Mais une équipe de jeunes architectes-peintres-sculpteurs prouve que notre siècle peut aussi bâtir ses cathédrales. (*Musée d'Art Moderne,* 11, *avenue du Président-Wilson. Voir page 44 la chronique de Jean-François Chabrun.*)

Dans le cadre de la Biennale : au Musée d'Art Moderne : Lebenstein, principal lauréat d'il y a deux ans ; l'ensemble des quinze lauréats chez Lacloche, place Vendôme ; les peintres lettristes, chez Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur ; les jeunes du réalisme non figuratif, chez Domec, 33, rue Saint-Placide; les dessins de jeunesse de Toulouse-Lautrec, au Bateau-Lavoir, 16, rue de Seine; la jeune sculpture internationale, au Musée Rodin, 77, rue de Varenne.

Chagall : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan,* 107, *rue de Rivoli. Jusqu'au* 15 *octobre.*)

Hartung : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France,* 3, *rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au* 15 *octobre.*)

Ruolle : des toiles solidement composées sur les thèmes de l'observation de la vie quotidienne. (*Galerie des Orfèvres,* 66, *quai des Orfèvres.*)

Carla Prina : des couleurs vives qui réchauffent la froideur de compositions géométriques abstraites. (*Galerie Hautefeuille,* 3, *rue Hautefeuille.*)

Motherwell : des « collages » d'une sensibilité et d'une qualité remarquables. (*Berggruen,* 70, *rue de l'Université.*)

Englebert : un impressionniste imaginatif aux couleurs tendres et discrètes. (*Galerie de Paris,* 14, *place François-Ier.*)

Zuka : l'abstraction dans la joie. (*Denise Breteau,* 70, *rue Bonaparte.*)

HORS DE PARIS

Cézanne : malgré le « hold-up », il reste encore un grand nombre de tableaux et de dessins admirables à voir au Pavillon Vendôme. (*Aix-en-Provence, jusqu'au* 15 *octobre.*)

Renoir : quelques tableaux présentés parmi les oliviers millénaires qui décidèrent Renoir à acheter « les Collettes », (*Cagnes-sur-Mer, jusqu'au* 15 *novembre.*)

Bourdelle : juste hommage rendu par sa ville natale à l'un de nos derniers grands sculpteurs classiques. (*Musée de Montauban.*)

télévision

Jeudi 5 octobre a 21 h. 30 : Marcel L'Herbier et Colette Thiriet présentent Robert Wiene, qui « inventa » l'expressionnisme cinématographique.

Vendredi 6 octobre a 20 h. 30 : « Cinq colonnes à la une » : le problème noir en France, le planning familial, la circulation à Paris et le salon de l'Automobile, etc.

Samedi 7 octobre a 21 h. 40 : « Ciné-panorama », par François Chalais et Frédéric Rossif.

Dimanche 8 octobre a 20 h. 45 : « L'homme aux lunettes d'écaille », film de Douglas Sirk.

Lundi 9 octobre a 22 h. : « Au coin du feu avec Berthe Bovy », par Jean Thévenot et Claude Daguès.

Mardi 10 octobre a 20 h. 30 : « Le Cocu magnifique », de Fernand Crommelinck.

Mercredi 11 octobre a 20 h. 30 : « Torrents », film de Serge de Poligny.

Mercredi 11 octobre a 22 h. : « Lectures pour tous ».

concerts

Le 8 octobre :
— rentrée des Concerts Lamoureux sous la direction de K.M. Zwissler : Festival Wagner, avec Hans Beirer. (*Pleyel.*)
— rentrée des Concerts du Conservatoire, sous la direction de Paul Klecki avec, en soliste, le pianiste américain Van Cliburn (Concerto nº 2 pour piano de Brahms; Debussy; Ravel.) (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

En octobre aussi, la rentrée à Paris du chef d'orchestre Vladimir Golschmann, avec les Concerts Colonne (*Châtelet*) :
— le 8 : soliste Robert Casadesus (Concerto en ut mineur K nº 491 de Mozart; Beethoven; Brahms.)
— le 15 : soliste Zino Francescatti (Concerto pour violon de Beethoven; Prokofiev; Ravel), retransmis par la R.T.F.
— le 22 : soliste Arthur Rubinstein (Concerto pour piano nº 2 de Rachmaninoff; Mozart; Moussorgsky).
— le 22 : soliste Henryk Szeryng (Concerto pour violon de Brahms; Tchaïkovsky), qui donnera des récitals à Angers le 17 décembre, à Rennes le 18 décembre, et à Nancy le 20 décembre.

Le 29 octobre : récital Chopin par Raymond Trouard. (*Chaillot.*)

Les 20 et 21 octobre : la chorale « Domchor » d'Aix-la-Chapelle (à *Saint-Séverin*). Le 21 « Requiem » de Mozart et « Magnificat » de Bach.

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS
Clôture de l'exposition le 11 octobre au soir

GALERIE HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille - MED. 36-31
CARLA PRINA
Jusqu'au 28 octobre

BERNHEIM Jeune - DAUBERVILLE
27, avenue Matignon
HERVÉ MASSON
Du 30 septembre au 31 octobre

Galerie DROUANT
52. Faubourg-Saint-Honoré
LAZZARO
DONATI
3 au 17 octobre 1961

SYNTHESE
66, boulevard Raspail
MOMPÓ
Du 6 au 28 octobre

GALERIE CLAUDE BERNARD
5, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e)
DAN. 97-07
30 MASQUES
PORA-PORA
MOYEN-SEPIK
NOUVELLE GUINEE
Du 6 octobre au 6 novembre 1961

CHARLES ZALBER s. l.
GALERIE BELLECHASSE
266, boulevard Saint-Germain
TSAMIS
Jusqu'au 21 octobre

Galerie Marcel BERNHEIM
35, rue La Boétie - PARIS
Giancarlo Arcangioli
du 6 au 19 octobre

DURAND-RUEL
GRANDS
PEINTRES
MÉCONNUS
37, avenue de Friedland

tapis d'art
contemporain
Exposition permanente
5, rue La Boétie - Paris 8e
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogensky
Galerie ouverte tous les jours sauf le dim. de 14 h. 30 à 19 h. (Tél. : ANJ. 10-93)

af ANGLE DU FAUBOURG
Galerie d'Art
Direction: J. MONTANA
NAONDO
huiles et gouaches
à partir du 4 Octobre
124, rue du Faubourg St-Honoré ELY. 10-36

GALERIE DES ORFEVRES
66, quai des Orfèvres (1er) - DAN. 14-54
RUOLLE
Du 5 au 29 octobre

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
englebert
avec la participation du Musée de l'Athénée - Genève
Du mardi 3 au samedi 21 octobre

Dans le cadre de la Biennale de Paris
TOULOUSE-LAUTREC
DESSINS DE JEUNESSE
LE BATEAU-LAVOIR - 16, rue de Seine

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (VIe) - ODE. 10-98
CSATÓ
Du 3 au 23 octobre

Galerie JEAN GIRAUDOUX
10, rue Jean-Giraudoux, Paris (16e) - KLE. 00-63
Philippe LORIN
GOUACHES ET DESSINS
Du 4 au 23 octobre

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES sont reçues aux guichets
REGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 38 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

TRES IMPORTANT GROUPEM. ACHAT BOIS (500.000 stères annuels) recherche
DIRECTEUR
35 à 45 ans
FORMATION EAUX ET FORETS ou EQUIVALENT
Le titulaire ayant la responsabilité directe des Achats, plusieurs années pratique dans poste similaire exigées.
INITIATIVES
Env. C.V. manusc. s/réf. 249 à M. JACQUES MICHELET 85, avenue de Neuilly NEUILLY-sur-SEINE

CABINET PROMOTION des VENTES
cherche jeune cadre gde école pour diriger et développer service enquêtes. Formation par nos soins à méthodes nouvelles, poss. avenir tout 1er plan dans branche pleine expansion si capable ambition, initiative, conviction. Ecrire avec C.V. à ORGATEC, 45, r. Lisbonne (8e)

TRES IMPORTANTE SOCIETE PARISIENNE recherche pour une de ses usines Sud-Est (1.500 ouvriers)
DIRECTEUR DU PERSONNEL
35 à 45 ans
FORMATION SUPERIEURE
Plusieurs années expérience dans poste similaire exigées.
TITULAIRE SERA SOUS LES ORDRES DIRECTS DU DIRECT. GENERAL USINE
TRES GRANDES RESPONSABILITES
Env. C.V. manusc. s/réf. 250 à M. JACQUES MICHELET 85, avenue de Neuilly NEUILLY-sur-SEINE

INGENIEURS

IMPORTANTE SOCIETE ELECTRONIQUE recherche pour PARIS
JEUNES INGÉNIEURS et INGÉNIEURS CONFIRMES
(grandes Ecoles ou formation supér.) susceptibles d'occuper dans l'avenir postes de responsabilités auprès des directions : commerciale, technique et production.
Langues étrangères souhaitées
Adr. C.V. détaillé à no 871 GOULET PUBLICITE 112, bd Voltaire (XIe) qui tr.

Importante Sté Métallurgique rech. pour PARIS :
2 INGENIEURS TECHNICO-COMMERCIAUX
connaissant bien les problèmes de CHAUDRONNERIE et de CHARPENTE METALLIQUE
Ecr. no 16.236 Contesse Publ. 20, av. Opéra, Paris-1er q. tr.

TRES IMPORTANTE SOCIETE D'ETUDE ET DE REALISATIONS INDUSTRIELLES PARIS
cherche
INGÉNIEUR
30-40 ans
FORMATION GRANDE ECOLE, CAPABLE D'ANIMER SECTION D'INGENIEURS ET DE TECHNICIENS SPECIALISES EN RECHAUFFAGE - FUSION FOURS A ARC
Situation importante et d'avenir réservée à candidat ayant personnalité nécessaire et expérience fabrication sidérurgie.
Adresser C.V. détaillé en vue entretien éventuel à Excelsior Diffusion, 4, rue Castellane, Paris (8e) no 5259 qui tr.

Importante Sté Métallurgique rech. pour siège social NORD de la FRANCE
2 INGENIEURS TECHNICO-COMMERCIAUX
connaissant bien les problèmes de CHAUDRONNERIE et de CHARPENTE METALLIQUE
Ecr. no 16.240 Contesse Publ. 20, av. Opéra, Paris-1er q. tr.

PRESSE

Serv Promotion-Presse rech.
RÉDACTEUR QUALIFIE
niveau licence, esprit méth. et sens publicitaire. Adr. lettre détaill. av. curr. vit. et prétentions à REGIE-PRESSE, bur. 234 133, Ch.-Elysées, Paris-8e

VENDEURS

CONCESSION SIMCA
RECHERCHE
VENDEURS Confirmés
Très sérieuses références exigées C.V. et prét. à Havas 17/4731 RUE VIVIENNE, 17

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOIS : la ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOIS : la ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS: la ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : la ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

VENDEUSES

Pr boutiq. cout. quart. Etoile **EXCELL.** VENDEUSE parlant angl. réf. ex. Urgt GAUTRON [illegible] B.P.38 Paris-Xe

REPRESENTANTS

Devenez
REPRESENTANT DE COMMERCE
Pour gdes Marques françaises ou étrangères (Marché commun) Gros gains immédiats. Avantages sociaux. Nouveaux postes à pourvoir de suite. Métier passionnant, agréable et considéré, à votre portée, même sans diplôme (certif. études suffisant) si dynamique, tenace et travailleur.
Préparation professionnelle complète en temps record par correspondance (nouv. méthode cours « personnalisé ». Milliers de succès prouvés). Hâtez-vous de vous renseigner.
Documentation gratuite sur simple demande ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE (serv. 475) 60, r. de Provence (9e)

COMPTABLES

Pour son service
CONTROLE DE GESTION
Important Groupe recherche JEUNES HOMMES
COMPTABLES
postes comportant nombreux déplacements Paris et province et constituant étape pour avenir. Adresser C. V. détaillé, photo et prétentions à no 19.075 CONTESSE Publicité 20, av. Opéra, Paris-1er q. tr.

SECRETAIRES

Recherchons pour emploi à mi-temps secrétaire de Direction possédant sérieuses références littéraires. Ecrire Théâtre de l'Atelier. 43. r. d'Orsel (18e).

DIVERS

Dès maintenant
LA FILIALE FRANÇAISE D'UNE SOCIETE en forte expansion **SUR LE MARCHE INTERNATIONAL**
recherche
pour PARIS :
JEUNES GENS 22-28 ans. Dégagés obligations militaires, ambitieux, dynamique et d'une bonne formation générale.
pour activité commerciale intéressante et bien rémunérée impliquant contact avec clientèle qualifiée.
Nombreuses possibilités d'avenir
SALAIRE et AVANTAGES IMPORTANTS dès l'entrée
Ecr. no 18613 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris, q. transm.

GARDIENNAGE

Cherche ménage jeunes retraités, Homme connaissant jardinage et bricolage, permis conduire. Femme pour entretien ménage et cuisine pour gardiennage manoir Nièvre. Maison de gardiens, eau cour. chaude et froide, électr., gaz, téléph., potager et basse-cour à dispos. Possib. télév. Petits mens. Ecrire no G 9842 Journal.

MANUTENTIONNAIRES

Jeunes Filles 15-16 ans, petite manut. chocolat, 13, rue Géo-Chavez, porte Bagnolet (20e)

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

SECRETAIRES

SECRETAIRE DE DIRECTION Technicienne du secrétariat, directrice cours commercial, recherche situation cadre ou en rapport. Ecr. no 95.418 Jnal

COURS ET LEÇONS

MATH - PHYSIQUE
All., angl., ing. Mines de Paris profess. licenciés. STAUFFER, 270, r. St-Jacques. ODE.77-25

Travaux à façon

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr. peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne. MOL. 20-96.

VOS VETEMENTS rectifiés par TAILLEUR. SIMON 31 bis, Fg-Montmartre.Tai.57-85

Capitaux

PRETS HYPOTH. Taux intér. solution rap. BIRNEY, 45, r. d'Hauteville, Paris. PRO. 22-32

Propriétés

VENTES

Rég. Vernon, les Andelys, belle pté 4 p.p. s.de b. c. buand. gar. dép. tél. conf. terrain 4.200 m2 dont 1.000 m2 jard. agrément. Libre vente. Prix 130.000 NF. ALLARD - DEF. 02-85

PAVILLONS VENTE

MAISON NEUVE 9' St-Lazare un seul étage Blle décorat. Gde récept. + 6 p. Px 185.000 nf (créd.) DEF.01.09

Constructions

NEUVES

PARIS 5e
25, R. H.-BARBUSSE à 150 m. Jard. Luxembourg
Appts 2 et 3 p., grand stand. Aménag. intér. en cours
LIVR. HIVER 61-62
CREDIT POSSIBLE
65 %
G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL. 99-19**

Appartements

ACHATS

NORAFRIC ach. urgt compt. pour adhérents Appartem. et pavillons, expert. grat. et ss engag., solut. imm. 14, RUE DUPHOT. ANJ. 98-27

VENTES

AUTEUIL Bel immeuble P. de taille. 1er ét. 4 p. princ., bains, tél. 41.000 NF + Créd. DAN. 08-94

Bd VOLTAIRE dans bel imm. 1900 impecc. magn. 4 p., 135 m2, cft, sol., ch. dom. Rens. vis. DAN.03-59

Près Cité Universit. 3 pces-cuis. entr., cave, soleil - GRA. 47-41

LOCATION DEMANDES

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ecr. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur. ELY. 23-89, Poste 95.

Recherche banlieue Sud deux pièces et sanitaire à louer, vide de préférence, reprise éventuelle. Téléphoner heures bureau PEL. 15-10 poste 12.

Locaux commerciaux

OFFRES

GRANDS LOCAUX
Paris-XXe, 363 bis, r. Pyrénées près Buttes-Chaumont, imm. nf
POUR DEPOT, ENTREPOT EXPOS. Gds MAGAS. etc.
DISPONIB. DANS 3 MOIS
1.000 m2 sur 2 niv. (500 × 2) haut. 2,50 et 5,25, 2 entrées, 2 façades, 1 niveau très éclairé
En copropriété : 460.000 NF.
O.P.L.F. 1, villa George-Sand Mir.55-22-Jas.09.76

Fonds de commerce

VENTES

Vends à TARASCON, B.-du-Rh. aff. confect., logt, ch. prouvé. Laisse 30.000 NF l'an. Il faut NF 35.000 cpt + 23.000 facil. Ecr. Havas, 44.115 Marseille.

Autos

VENTES

Part. à part. 403 fam. 59. Et. nf Radio. LAUTIER, 35, avenue Ferdinand-Buisson. MOL. 03-74

CRÉDIT **FIAT** REPRISE
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2300
SERVICE OCCASION
GARANTIE - ASSURANCE
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETO. 11.52

Très belle Floride 60 Hard Top 43, r. des Acacias - ETO.53-92

Occasions

DIVERS

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Part. vend meubl., bur. style anglais et beau fauteuil L.XIII d'époque. Tél. : ODE. 10-52.

ANTQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes
JAS. 25-65

REFRIGERATEURS D'OCCASION. Frigidaire G. E. Kelvin. 180 l. 600 NF. 123, bd Ménilmontant, 11e. OBE. 31-96

ACH. MAX. **MEUBLES** Porcelaines Pendules Appliqu. bronzes argenter. tablx
TOUS OBJETS QUALITE
Gorvitz - Favre 203, av. Neuilly **SAB.87.76**

DISQUES

URGT rach. disq. méth. Assimil angl., espag. Ecr. JI no 95.563

POUR UNE PUBLICITE SUIVIE
Prenez conseil d'un spécialiste. Sur simple demande de votre part, un de nos agents se présentera chez vous.
P. A. REGIE - PRESSE
85 bis, rue Réaumur
GUT. 66.34 PARIS

Bonnes adresses

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
Place Malesherbes
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PL. MALESHERBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale lecteurs «Express» 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois). Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES Ouvert lundi, samedi compris. MAC. 21-67

Les IMPERMEABLES les VETEMENTS de PEAU et la nouvelle collection de ROBES et MANTEAUX A VOS MESURES
BERYL
115 bis, av.Gal-Leclerc-14e

MAR.34.00 TAPISSIER SPECIAListe
Sièges, literie, rideaux, habill. mural. Tissus exclusifs PARIS-BANLIEUE-EURE KLETZEL, 149, av.St-Ouen Paris-17e

TEINTURE SUR CUIR
Sacs, chaussures, Vêtements
NETTOYAGE DAIM
Germ. Lesèche. ANJ.12-38
11 bis, rue de Surène

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.

sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P.A.

LE FILM ILLUSTRÉ 6 *nouveaux films par le texte et par l'image*
En vente partout - 1 NF - Le 1er et 15 de chaque mois

OU SONT VOS BOLLARDIÈRE ?

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

MON général, pardonnez-moi. Il paraît que je vais vous faire du mal. Ceux « qui vous veulent du bien » nous l'ont dit : moins vous parlerez de lui, mieux ça vaut. Il paraît qu'il ne faut pas vous « mouiller », comme ils disent encore — eux qui vous ont noyé.

Pour une fois que dans le ciel sombre qui recouvre notre pays passe une étoile ; pour une fois que dans ce marécage de précautions, de compromissions, de petites et de grandes lâchetés, se dresse une intransigeance ; pour une fois qu'il y a dans la vie publique un homme, il faudrait que nous fassions le silence.

JE l'avoue : j'ai failli suivre ces bons conseils. Cette République est une buanderie : tout y est flou et indistinct. Les mots et les hommes ont été tellement utilisés, tellement éreintés, que l'on a le plus grand mal, croyez-moi, vous qui n'habitez pas Paris depuis le 18 juin 1940 et qui n'avez jamais touché à la politique, une très grande peine, oui, à savoir encore ce qu'il faut faire. Jusqu'au dernier moment, jusqu'à hier soir, j'étais décidé à parler ici d'autre chose. Voilà bien la confusion extrême des esprits : je prenais cette résolution pour de la fermeté de caractère.

Ce matin seulement, devant la feuille blanche, j'ai aperçu l'évidence. Comment ! Avoir la chance de disposer d'une tribune, avoir eu le privilège de connaître l'homme qui cette semaine achève de se sacrifier pour notre honneur à tous, et se taire ? Quel contresens et, au fond, quel manque de respect pour vous ! Quelle bêtise aussi, car enfin : vous nuire en quoi ? Que l'on vous colle telle ou telle étiquette politique n'a aucune importance puisque de toute manière vous ne ferez jamais, vous, de carrière en politique. Et pour le reste, est-ce mon rôle à moi de m'occuper de ce qu'ils appellent votre intérêt, alors que vous avez un jour fait le choix délibéré de tout sacrifier de vos intérêts pour qu'un cri s'élève dans ce pays misérablement complice et silencieux, et que ce cri déchire au moins quelques tympans ? J'ai ici un porte-voix. Le devoir absolu, bien sûr, c'est de faire écho au message simple que vous avez un jour, il y a quatre ans, jeté à la mer avec votre carrière, votre avenir, votre famille, votre confort.

CE jour-là, j'étais témoin. J'étais dans le bureau de Beuve-Méry, directeur du « Monde ». Il venait d'apprendre que vous, général de Bollardière, Compagnon de la Libération, officier légendaire de tous les combats de la France Libre, chef de maquis dans les Ardennes, patron des parachutistes dans les pires heures de la guerre d'Indochine, enfin volontaire, et seul volontaire, pour organiser les commandos de l'Air dans la bataille d'Algérie en 1956, promu quelques semaines auparavant le plus jeune général de l'Armée, vous aviez demandé à être relevé de votre commandement près d'Alger pour refus d'obéissance aux directives de Lacoste et de Massu sur les « méthodes d'interrogatoire ».

Beuve-Méry, qui a pour l'Armée un amour et un respect particuliers, était vivement ému et presque stupéfait. Il me demanda : « Est-ce que c'est vrai ? »

Je lui répondis que oui. Je le savais depuis peu, comme tous ceux qui avaient servi sous vos ordres dans l'Atlas blidéen, comme Barberot, comme Fournier. Il me demanda si vous accepteriez qu'il donne à cette information, dans le numéro du « Monde » qui allait paraître le soir, toute l'ampleur qu'à ses yeux votre geste, hélas unique, exigeait. Je n'en savais rien. Il réussit à vous joindre au téléphone, et vous posa donc la question.

Je me souviendrai toujours de votre réponse calme, posée, catégorique : « Non seulement j'accepte que vous en fassiez état, mais plus vous le ferez, mieux cela vaudra, puisque l'éclat public est notre dernière chance maintenant, s'il en reste une, d'arrêter ce qui se passe en Algérie avant que l'Armée entière ne soit compromise. »

J'ai vu des hommes mourir au combat, je n'avais jamais été témoin d'un suicide perpétré avec un pareil sang-froid. Quand Beuve-Méry raccrocha l'appareil, votre carrière militaire, la plus brillante sans doute de l'Armée française, la plus prometteuse pour l'avenir, était brisée — et vous le saviez. Vous l'avez dit.

ON sait ce qu'il advint ensuite. Ce que vous aviez prévu. La gangrène gagna peu à peu dans tous les corps de l'Armée, puis de la Nation.

A plusieurs reprises, je pense, vous avez dû espérer. Quand le général de Gaulle, l'homme que vous respectez le plus, revint au pouvoir, puis lorsqu'il parut vouloir, après de terribles erreurs, enfin dicter une loi nouvelle à son Armée. Mais non. Le mal poursuivait son cours. Après Lacoste, Salan. Après Salan, Challe. Après Max Lejeune et Bourgès-Maunoury, Guillaumat, puis Messmer. Mais toujours le mépris croissant de ce que vous aviez appelé à haute voix — crime impardonnable — « les valeurs morales qui seules ont fait la grandeur de notre civilisation et de notre Armée ».

Vos sentiments, aujourd'hui, à l'égard de l'homme que vous avez rejoint il y a vingt et un ans, le 18 juin, je ne les connais pas. Je sais seulement, comme tout le monde cette semaine, qu'après quatre années de silence, vous avez finalement pris la décision de quitter l'Armée, patrie des Bollardière.

Que vous reste-t-il à perdre ? Rien. Mais à nous tous, beaucoup si nous ensevelissions votre exemple dans le linceul du silence.

VOUS jugez sans doute avoir perdu aussi la bataille pour l'honneur. Permettez-moi de vous dire, au moment où vous tirez la dure conclusion d'une situation désespérante, que vous avez gagné.

Votre sacrifice, à lui seul, fera que la France de demain, la France d'après l'Algérie, d'après de Gaulle, Debré et l'O.A.S., la France d'après le cauchemar, celle que nous aurons à construire, pourra ne pas renier complètement son Armée. Car s'il y a eu Bollardière, sûrement des centaines d'officiers moins prestigieux, et dont un acte semblable au vôtre n'aurait pas connu le même retentissement, ont dû éprouver la même gêne, la même honte, la même réaction. Vous êtes, c'est sûr, le chef de file d'une catégorie d'officiers sincères qui depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de commandant ont vu leurs carrières freinées, leurs moyens d'action rognés, contrôlés par les arrivistes et les opportunistes, les féaux de la Quatrième et de la Cinquième. Votre existence, à elle seule, suffit à nous convaincre de la leur.

C'est avec eux qu'il faudra refaire une Armée lorsque nous aurons dispersé celle des prétoriens. Et si, ce jour-là, ils ont encore l'énergie et la foi, c'est à vous qu'ils le devront. Oui, vous aurez réconcilié, quel que soit votre sort personnel dont je ne vous ferai pas l'injure de parler ici, la France et son Armée, qu'avec tant d'aveugle acharnement on aura dressées l'une contre l'autre.

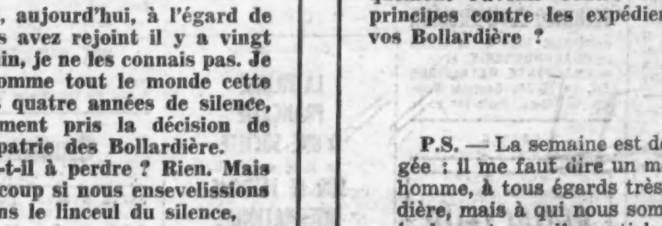
J'AI fini. Et j'ai comme le sentiment d'avoir accompli un devoir. Celui de dire, tout simplement, à nos camarades de promotion et de génération qui ont choisi le métier des armes, que nous ne les prenons pas pour des adversaires — parce qu'il y a eu Bollardière.

« Honneur à l'Armée ! » a osé dire lundi soir, à la Télévision, cette voix qui a tant trompé.

L'honneur de l'Armée existe, oui, parce qu'il s'est trouvé un homme pour y sacrifier plus que sa vie. Si — hélas ! — celui qui le sauva en juin 40 s'est perdu dans l'ambition, un autre général de brigade, désormais à la retraite dans un village de Bretagne, en est le dépositaire. Et je vous le demande, Messieurs les Préfets, Messieurs les Inspecteurs des Finances, Messieurs les Ministres, Messieurs les Conseillers d'Etat, Messieurs les Magistrats, vous qui aurez été la France dans cette aventure déshonorante : lequel d'entre vous a choisi publiquement l'avenir contre l'avancement, les principes contre les expédients — où sont vos Bollardière ?

J.-J. S.-S.

P.S. — La semaine est décidément chargée : il me faut dire un mot sur un autre homme, à tous égards très loin de Bollardière, mais à qui nous sommes redevables également sur l'essentiel. Le seul Français vivant, après avoir subi la torture en Algérie — Audin est mort — et qui eut le courage et la lucidité héroïque d'en témoigner, Henri Alleg, s'est évadé de prison. Alleg est donc aujourd'hui libre quelque part. Si ce numéro de « L'Express » lui vient entre les mains, qu'il sache qu'à nos yeux, lui aussi a reculé encore les limites de la conscience et de la dignité.



EUROPE
et
MOYEN - ORIENT
en
Caravelle Jet
CONTINENTAL

SABENA

Vous serez aussi heureux
de voler en Caravelle VI
que la Sabena est heureuse
de mettre en service
l'avion le plus
perfectionné à ce jour

... la compagnie "en vogue"

PARIS 19, rue de la Paix
NICE 20, rue de France
LOURDES Hôtel Impérial
LILLE 19, rue des Suisses

et toutes Agences de voyages